

# Saint Alphonse-Marie de Liguori

## Considérations sur la Passion de Jésus-Christ

### INTRODUCTION

Pour comprendre combien il est agréable à Jésus-Christ que nous pensions souvent à sa passion et à la mort ignominieuse qu'il a endurées pour nous, il suffit de se rappeler qu'il a institué le Sacrement de l'autel comme un mémorial destiné à conserver au milieu de nous le souvenir toujours vivant de l'amour qu'il nous a témoigné en s'immolant sur la croix pour notre salut. Nous savons qu'il nous a donné ce Sacrement d'amour dans la nuit même qui précéda sa mort. Après avoir distribué son corps à ses disciples, il leur a dit, et par eux à nous tous, qu'en recevant la Sainte communion, nous devons nous rappeler tout ce qu'il a souffert pour nous (1 Co 11, 26). Aussi la Sainte Église ordonne-t-elle que, à la Messe, après la consécration, le célébrant dise au nom de Jésus-Christ : " Vous ferez cela en mémoire de moi. " C'est pour perpétuer en nous le souvenir du bienfait de la rédemption, dit saint Thomas, que Notre-Seigneur nous a laissé son corps pour aliment. Cet auguste Sacrement, ajoute le Docteur Angélique, nous rappelle sans cesse l'amour immense que Jésus-Christ nous a montré dans sa passion.

Si une personne, après avoir souffert des outrages et des blessures pour un ami, apprenait que cet ami ne veut pas entendre parler de cet acte de dévouement, ni même y penser, et que, chaque fois qu'on en parle devant lui, il s'empresse de dire : "Changeons de sujet", quelle peine ne ressentirait-elle pas d'une telle ingratitude ! Quel plaisir, au contraire, n'éprouverait-elle pas, si on lui disait que son ami se reconnaît obligé envers elle à une éternelle reconnaissance, et que jamais il ne parle ni ne se souvient de ses bienfaits sans en être touché jusqu'aux larmes ! Aussi, tous les Saints, sachant que c'est une chose agréable à Jésus-Christ de nous voir penser fréquemment à sa passion, ont été presque sans cesse occupés à méditer les douleurs et les mépris que ce tendre Rédempteur a soufferts pour nous dans toutes sa vie et principalement à sa mort. Selon saint Augustin, il n'y a point d'application plus salutaire pour les âmes que de méditer tous les jours la passion du Sauveur. Dieu a révélé à un saint anachorète qu'aucun exercice n'est plus propre à embraser les cœurs de l'amour divin que de penser à la mort de Jésus-Christ. Louis de Blois rapporte que sainte Gertrude a pareillement appris par révélation que chaque fois qu'une âme regarde le crucifix avec dévotion, Jésus la regarde avec amour. Le même auteur assure qu'une considération ou une lecture quelconque sur la passion fait bien plus de bien que tout autre exercice de piété. Saint Bonaventure ajoute que celui qui la médite, de terrestre devient céleste. Il appelle les plaies de Jésus

crucifié des blessures qui touchent les cœurs les plus durs et enflamment d'amour pour Dieu les âmes les plus froides. On lit dans la Vie du bienheureux Bernard de Corlion, capucin, que, les autres religieux voulant lui apprendre à lire, il alla consulter Jésus crucifié. Le Seigneur lui répondit : " Quoi ! des livres ? des lectures ? C'est moi qui suis ton livre, dans lequel tu peux toujours lire l'amour que j'ai eu pour toi. " Jésus crucifié était aussi l'objet de prédilection de saint Philippe Benizi. Étant sur son lit de mort, il demanda son livre. Les assistants ne savaient quel livre il désirait ; mais le frère Ubald, son confident, lui présenta son crucifix. Alors, le Saint s'écria : " Voici mon livre !" Et en baisant les plaies sacrées du Seigneur, il expira doucement.

Quoique j'aie déjà traité plusieurs fois de la passion de Jésus-Christ, dans mes opuscules spirituels, je pense qu'il ne sera pas inutile aux âmes de leur offrir encore ici beaucoup d'autres réflexions que j'ai lues dans différents livres ou que j'ai faites moi-même. J'ai jugé bon de les écrire pour le bien des autres, mais plus encore pour mon propre avantage spirituel ; car, me trouvant en ce moment à l'âge de soixante-dix sept ans, et conséquemment près de la mort, j'ai voulu m'occuper de ces considérations pour me préparer au jour de mes comptes. Et en effet, je m'en sers pour faire mes pauvres méditations, en en lisant très souvent quelques passages, afin de me trouver, quand sonnera ma dernière heure, les yeux fixés sur Jésus crucifié, qui est toute mon espérance ; c'est ainsi que je compte avoir le bonheur de rendre mon âme entre ses mains. Entrons maintenant en matière.

## CHAPITRE I

### SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST EN GÉNÉRAL

#### **I - Nécessité d'un Rédempteur et sa qualité - Incarnation du Verbe, sa vie - Erreur des Juifs - Prophéties**

Adam pèche, il se révolte contre Dieu et comme il est le premier homme, père de tous les hommes, il entraîne dans sa perte le genre humain tout entier. L'injure ayant été faite à Dieu, ni Adam ni les autres hommes, par tous les sacrifices, même celui de leur propre vie ne pouvaient offrir à la Majesté divine offensée une satisfaction digne pour l'apaiser pleinement. Il fallait qu'une personne divine satisfasse à la divine Justice. C'est pourquoi le Fils de Dieu, touché de compassion pour les hommes et poussé par les entrailles de sa miséricorde, consentit à se revêtir de la chair humaine et à mourir pour les hommes, afin d'offrir ainsi à Dieu une satisfaction complète pour tous leurs péchés et de leur rendre la grâce qu'ils avaient perdue.

Notre tendre Rédempteur vint donc sur la terre et voulut, en se faisant homme, remédier à tous les maux que le péché avaient apportés aux

hommes; il voulut, non seulement par ses leçons, mais encore par les exemples de sa sainte vie, amener les hommes à observer les commandements de Dieu et à gagner par ce moyen la vie éternelle. À cette fin, Jésus-Christ renonça à tous les honneurs, à tous les plaisirs et à toutes les richesses, dont il aurait pu jouir ici-bas et qui lui appartenaient, puisqu'il était le Maître de l'univers. Il choisit une vie humble, pauvre et pleine de tribulations, au point de mourir de douleur sur une croix.

Ce fut une erreur des Juifs de penser que le Messie devait venir en ce monde pour triompher de tous ses ennemis par la force des armes, et qu'après avoir établi sa domination sur toute la terre, il rendrait ses partisans riches et glorieux. Si le Messie se fût montré tel que les Juifs se le figuraient, un prince triomphant et honoré de tous les hommes comme souverain du monde entier, il n'aurait pas été le Rédempteur que Dieu avait promis et que les Prophètes avaient annoncé. C'est ce que Jésus-Christ a nettement déclaré lui-même, lorsqu'il répondit à Pilate que son royaume n'était point de ce monde (Jn 18, 36). Saint Fulgence a donc raison de reprocher à Hérode la crainte qu'il avait d'être privé de son royaume par l'Enfant de Bethléem, ce doux Sauveur n'étant pas venu pour vaincre les rois par la guerre, mais pour les attirer à lui par sa mort.

Les Juifs tombèrent dans une double erreur par rapport au Rédempteur qu'ils attendaient. D'abord, ils voulurent entendre des biens terrestres et temporels ce que les Prophètes avaient dit des biens spirituels et éternels dont le Messie devait enrichir son peuple. Voici quelles devaient être les richesses du salut promis : la foi, la connaissance des vertus et la crainte de Dieu. Le Seigneur promettait encore aux pénitents le remède, aux pécheurs le pardon, aux esclaves des démons la liberté (Is 33, 6; 61,1). Les Juifs se trompèrent en outre en appliquant au premier avènement du Sauveur les prophéties qui regardent le second, quand il viendra juger le monde à la fin des siècles. David, il est vrai, a prédit du Messie qu'il doit vaincre les princes de la terre et abattre l'orgueil d'un grand nombre (Ps 109, 5). Jérémie annonce pareillement que l'épée du Seigneur ravagera toute la terre (Jr 12,12). Mais tout cela se rapporte au dernier avènement de Jésus-Christ, lorsqu'il paraîtra comme Juge, pour condamner les méchants.

Quant au premier avènement de Notre-Seigneur, où il devait consommer l'œuvre de notre rédemption, les Prophètes ont annoncé, de la manière la plus claire, qu'il vivrait ici-bas dans la pauvreté et l'humiliation. Zacharie a prédit qu'il serait pauvre, et qu'on le verrait monté sur un ânon (Za 9, 9). Cette prophétie se vérifia particulièrement lorsque Jésus-Christ fit son entrée solennelle dans Jérusalem et qu'il y fut reçu avec honneur comme le Messie désiré, ainsi que saint Jean le rapporte, en ne manquant pas de rappeler la prédiction de Zacharie (Jn 12, 14). Nous savons d'ailleurs qu'il fut pauvre dès sa naissance, qui eut lieu dans une grotte et dans une ville obscure, Bethléem, suivant la prophétie de Michée (Mi 5, 1), prophétie notée par saint Mathieu (Mt 2, 6) et par saint Jean (Jn 7, 42). De plus, Osée a prédit

que le Fils de Dieu se trouverait en Égypte (Os 11, 1), ce qui se vérifia lorsque Jésus-Enfant fut porté dans cette contrée, où il demeura au milieu d'un peuple étranger, y étant donc nécessairement fort pauvre (Mt 2, 13-15). De retour en Judée, il continua de vivre dans la pauvreté; il avait lui-même prédit par la bouche de David que toute sa vie devait être pauvre et pleine de travaux (Ps 87, 16).

Dieu ne pouvait voir sa justice pleinement satisfaite par tous les sacrifices que les hommes lui eussent offerts, y compris celui de leur vie. Il permit donc que son propre Fils prit un corps humain et s'offrit comme une victime digne de le réconcilier avec les hommes et de leur obtenir le salut (He 10, 5). Le Fils unique de Dieu consentit à s'immoler pour nous; il descendit sur la terre pour accomplir ce sacrifice par sa mort, et opérer ainsi la rédemption des hommes d'une manière parfaite selon la volonté de son Père (He 10, 7).

" À quoi servirait de vous frapper davantage ? " dit le Seigneur en s'adressant aux pécheurs (Is 1, 5). Il nous fait entendre par là que, quel que soit le châtement de ceux qui l'outragent, leur supplice ne peut réparer son honneur blessé; c'est pourquoi il charge son propre Fils de satisfaire pour les péchés des hommes, le Fils de Dieu étant seul capable de donner une digne compensation à la Justice divine. Après cela, le Seigneur déclare qu'il a frappé Jésus-Christ comme la victime destinée à expier nos fautes (Is 53, 8). Il ne s'est pas contenté d'une satisfaction légère, mais il a voulu voir cette victime consumée dans les tourments (Is 53, 10).

Ô mon Jésus ! victime d'amour consumée de douleur sur la croix pour expier mes péchés, je voudrais mourir de regret, quand je pense que je vous ai tant de fois méprisé, après avoir été tant aimé de vous ! Ah ! ne permettez pas que je continue de répondre par l'ingratitude à tant de bonté ! Attirez-moi tout à vous; faites-le Seigneur, par les mérites de ce sang que vous avez répandu pour moi.

## **II - Figures de l'Ancien Testament - Autre prophéties - Reconnaissance due au Père et au Fils**

Lorsque le Verbe divin s'offrit pour racheter les hommes, deux voies se présentèrent à lui pour y parvenir, l'une de plaisir et de gloire, l'autre de souffrance et d'opprobre. Cependant, comme il voulait venir sur la terre, non seulement pour délivrer l'homme de la mort éternelle, mais encore pour se concilier l'amour de tous les cœurs, il renonça au plaisir et à la gloire et choisit les souffrances et les opprobres (He 12,12). Afin donc de satisfaire pour nous à la Justice divine, et de nous enflammer en même temps de son saint amour, il voulut se charger de toutes nos dettes et, en mourant sur la croix, nous obtenir la grâce de la vie bienheureuse. C'est ce qu'Isaïe exprime

clairement quand il dit que le Sauveur a pris sur lui les peines que nous avons méritées. (Is. 53, 4).

L'Ancien Testament contient deux figures expresses de ce mystère. La première est la cérémonie annuelle du Bouc Émissaire (Lv 16, 5). Le Grand Prêtre le chargeait, avec imprécation, de tous les péchés du peuple; après quoi, on l'envoyait dans un désert comme étant devenu l'objet de la colère de Dieu. Ce bouc représentait notre Rédempteur, qui daigna se charger de nos fautes, et devenir la malédiction même, suivant l'expression de saint Paul (Ga 3, 13), afin de nous obtenir la bénédiction divine. L'Apôtre dit ailleurs : " Celui qui n'avait pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu" (2 Co 5, 21). Comme l'expliquent saint Ambroise et saint Augustin, cela signifie que celui qui était l'innocence même a paru devant Dieu comme s'il eût été le péché même. En d'autres mots, il prit les dehors du pêcheur et voulut subir les peines dues à tous les pécheurs, afin d'obtenir leur pardon et de les rendre justes auprès de Dieu. La seconde figure du sacrifice que Jésus a offert pour nous à son Père éternel sur la croix est celle du Serpent d'Airain (Nb 21, 8) élevé sur un poteau. Les Hébreux mordus par les serpents, dont le venin brûlant causait la mort, n'avaient qu'à le regarder pour être guéris. Notre Sauveur a donné lui-même l'explication de cette figure, en ces termes: "Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé; afin que tout homme qui croit en lui, ne périsse point, mais obtienne la vie éternelle" (Jn 3, 14-15).

Observons ici avec quelle clarté la mort ignominieuse de Jésus-Christ est prédite dans le deuxième chapitre du livre de la Sagesse. Quoique les paroles de ce chapitre puissent s'entendre de la mort de tout homme de bien, selon saint Cyprien, saint Jérôme et beaucoup d'autres Pères, elles conviennent principalement à la mort du Sauveur. On y lit : "S'il est véritablement le Fils de Dieu, Dieu prendra sa défense et le délivrera" (Sg 2, 18). Ces paroles cadrent parfaitement avec ce que disaient les Juifs pendant que Jésus était en croix : "Il met sa confiance en Dieu ; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant; car il a dit: Je suis le Fils de Dieu" (Mt 27, 43). Le Sage continue: "Interrogeons-le par l'outrage et le tourment (de la croix); éprouvons sa patience; condamnons-le à la mort la plus infâme" (Sg 2, 19-20). Les Juifs choisirent pour Christ la mort de la croix, comme la plus ignominieuse, afin que son fût à jamais couvert d'infamie et entièrement oublié des hommes, ainsi que Jérémie l'avait prédit (Jr 11, 19). Comment donc les Juifs peuvent-ils nier aujourd'hui que Jésus-Christ ait été le Messie promis, la vie lui ayant été ôtée par le supplice le plus infamant, exactement comme les prophètes l'avaient annoncé?

Jésus accepta une telle mort, parce qu'il mourait pour expier nos péchés. C'est pour cela qu'il voulut d'abord, comme s'il eût été un pécheur, être circoncis, être racheté lorsqu'il fut présenté dans le temple, recevoir le baptême de pénitence de la main de saint Jean-Baptiste. Il voulut enfin, dans

sa passion, être cloué à la croix, pour expier l'abus que nous avons fait de notre liberté. Il voulut expier notre avarice par sa nudité, notre orgueil par ses humiliations, notre envie de dominer par sa soumission aux bourreaux, nos mauvaises pensées par sa couronne d'épines, notre intempérance par le fiel qu'il goûta, et nos plaisirs sensuels par les souffrances de son corps. Après un tel bienfait, nous devrions sans cesse, avec des larmes d'attendrissement, rendre grâce au Père éternel, qui nous a aimés au point de livrer à la mort son Fils innocent pour nous délivrer de l'enfer, et qui, en nous donnant son Fils unique, nous a tout donné (Rm 8, 32). Ainsi parle saint Paul, et comme Notre-Seigneur l'a déclaré lui-même, tout cela est l'effet de l'amour de Dieu son Père envers nous (Jn 3, 16). Aussi la Sainte Église s'écrie-t-elle dans son office du Samedi-Saint : " Merveilleuse condescendance de ta grâce ! Imprévisible choix de ton amour ! Pour racheter l'esclave, tu livres le Fils." Si nous croyons et confessons cette vérité, comment pouvons-nous vivre sans brûler d'amour envers un Dieu si aimant et si aimable ? Ô Dieu éternel ! ne regardez pas mon âme souillée de péchés; regardez votre Fils innocent suspendu à une croix et vous offrant ses souffrances et ses humiliations afin que vous ayez pitié de moi. Ô Dieu infiniment aimable et véritablement Ami de mon âme., pour l'amour de ce Fils qui vous est si cher, faites-moi miséricorde ! La miséricorde que je vous demande, c'est que vous me donniez votre saint amour. Ah ! tirez-moi de la fange de mes iniquités, et faites que je sois tout à vous ! Ô Feu brûlant, consommez tout ce qui se trouve d'impur dans mon âme et qui l'empêche d'être entièrement à vous !

### **III - La Mort de Jésus-Christ est notre salut ; elle est un enseignement et un exemple, un motif de confiance et d'amour**

En somme, tout ce que nous pouvons avoir de bien et d'espérance de salut, nous le devons aux mérites de Jésus-Christ, ainsi que saint Pierre le déclare expressément: "Il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes pour lequel il nous faille d'être sauvés" (Ac 4, 12). Les théologiens concluent de là, avec saint Thomas, qu'après la promulgation de l'Évangile, nous devons croire explicitement, non seulement de nécessité de précepte, mais encore de nécessité de moyen, que nous ne pouvons nous sauver que par la médiation de notre Rédempteur.

Tout le fondement de notre salut est donc dans la rédemption des hommes opérée sur la terre par le Verbe divin. Il faut observer en outre que, quoique toutes les actions de Jésus-Christ en ce comme, comme émanant d'une personne divine, fussent d'un prix infini, en sorte que la moindre eût suffi pour expier tous les péchés des hommes, néanmoins la mort de Jésus-Christ fut le grand sacrifice par lequel notre rédemption s'est

accomplie. C'est pour cela que, dans les saintes Écritures, la rédemption des hommes est principalement attribuée à la mort de notre Sauveur sur la croix (Ph 2, 8). Ainsi, l'Apôtre dit qu'en recevant la Sainte Eucharistie, nous devons nous souvenir de la mort du Seigneur (1 Co 11, 26). Pourquoi parle-t-il de la mort, et non de l'incarnation, de la naissance, de la résurrection ? Il parle de la mort, parce que ce supplice, le plus douloureux et le plus humiliant que Jésus-Christ ait souffert, est celui par lequel il a consommé l'œuvre de notre rédemption.

Saint Paul disait encore qu'il ne prétendait pas savoir autre chose que Jésus crucifié (1 Co 2, 2). L'Apôtre n'ignorait pas que Jésus-Christ est né dans une grotte, qu'il a vécu trente années dans la maison d'un pauvre artisan, qu'il est ressuscité après sa mort, et qu'il est monté au ciel ; pourquoi donc proteste-t-il que tout sa science consiste à connaître Jésus crucifié ? C'est que la mort soufferte par Jésus-Christ sur la croix était ce qui l'excitait le plus vivement à aimer ce divin Sauveur, et à pratiquer l'obéissance envers Dieu, la charité envers le prochain, la patience dans les adversités, vertus spécialement exercées et enseignées par Notre-Seigneur sur la croix, comme du haut d'une chaire élevée pour nous instruire, suivant la pensée du Docteur Angélique et de saint Augustin.

Tâchons donc, âmes fidèles, d'imiter l'Épouse des Cantiques, qui goûtait, disait-elle un doux repos aux pieds de son Bien-Aimé (Ct 2, 3). Mettons-nous fréquemment devant les yeux, surtout le vendredi, Jésus mourant sur la croix; arrêtons-nous quelque temps aux pieds de ce divin Sauveur et contemplons avec attendrissement les souffrances qu'il endure et l'amour qu'il nous témoigne dans son agonie sur ce lit de douleur. Pussions-nous dire aussi que nous nous sommes reposés à l'ombre de la croix. Oh ! quel heureux repos pour les âmes qui aiment Dieu, au milieu du tumulte de ce monde, des tentations de l'enfer et des craintes qu'on éprouve à la pensée des jugements de Dieu, que de considérer, dans la solitude et le silence, notre tendre Rédempteur agonisant sur la croix, où l'on voit son sang divin couler de tous ses membres percés et déchirés par les fouets, les épines et les clous ! Comme, à l'aspect de Jésus crucifié, notre esprit se dégage de tout désir des honneurs mondains, des biens terrestres et des plaisirs sensuels ! Alors émane de la croix un souffle céleste, qui nous détache doucement des choses de la terre. Ce souffle allume en nous un saint désir de souffrir et de mourir pour l'amour de celui qui a voulu souffrir et mourir pour l'amour de nous.

Si Jésus-Christ, au lieu d'être ce qu'il est, Fils de Dieu et vrai Dieu, notre Créateur et notre souverain Maître, n'était simplement qu'un homme, ah ! qui serait insensible à la vue de ce jeune homme de sang noble, innocent et saint, expirant dans les tourments sur un gibet infâme, pour expier, non ses propres fautes, mais les crimes de ses ennemis eux-mêmes, et pour les délivrer par ce moyen de la mort qu'ils ont méritée ? Comment donc un Dieu n'obtient-il pas les affections de tous les cœurs, en mourant dans un

abîme d'humiliation et de douleur pour l'amour de ses créatures? Comment, après cela, ces créatures peuvent-elles encore aimer autre chose que ce Dieu ? comment peuvent-elles penser à autre chose qu'à se montrer reconnaissantes envers ce tendre bienfaiteur ?

Que ne connais-tu le mystère de la croix ! disait saint André au tyran qui voulait lui faire renier Jésus-Christ parce que Jésus a été crucifié comme un malfaiteur. Oh ! si tu comprenais l'amour que Jésus-Christ t'a porté en daignant mourir sur la croix pour expier tes péchés et t'obtenir une félicité éternelle, sans doute, loin de chercher à me persuader de le renier, tu renoncerais toi-même à tout ce que tu possèdes et espères ici-bas, pour obéir et plaire à un Dieu qui t'a tant aimé ! Telle fut en effet la conduite d'un si grand nombre de Martyrs et d'autres Saints qui ont tout quitté pour Jésus-Christ. Ô honte pour nous ! combien de jeunes vierges ont refusé la main des grands, des princes, avec les richesses et tous les délices de la terre, et se sont empressées de sacrifier leur vie pour répondre par quelque marque de retour à l'amour que leur a témoigné ce Dieu crucifié ! D'où vient donc qu'il y a tant de chrétiens sur qui la passion de Jésus-Christ fait peu d'impression ? Cela provient de ce qu'ils ne s'appliquent point à considérer combien Jésus-Christ a souffert pour l'amour de nous.

Ah ! mon doux Rédempteur, j'ai été moi-même du nombre de ces ingrats ! Vous avez sacrifié votre vie sur une croix pour ne pas me voir perdu ; et moi, j'ai tant de fois consenti à vous perdre, vous qui êtes un bien infini, en perdant votre grâce ! Maintenant le démon, en m'offrant le tableau de mes péchés, voudrait me faire croire que mon salut est devenu trop difficile ; mais, en vous voyant crucifié pour moi, mon Jésus, j'ai la confiance que vous ne me rejetterez pas de votre présence, si je me repens de vous avoir offensé et si je veux vous aimer. Oui, je m'en repens, Seigneur, et je désire vous aimer de tout mon cœur. Je déteste ces plaisirs maudits qui m'ont fait perdre votre grâce. Je vous aime, ô Amabilité infinie, et je suis résolu de vous aimer toujours ! Le souvenir de mes péchés ne servira qu'à m'enflammer d'un plus grand amour pour vous, qui avez daigné me chercher quand je vous fuyais. Non, mon Jésus, je ne veux plus me séparer de vous ni cesser jamais de vous aimer !

Ô Refuge des pécheurs, tendre Marie, vous qui avez eu tant de part aux douleurs votre divin Fils dans sa passion, priez-le qu'il me pardonne et qu'il m'accorde la grâce de l'aimer !

## CHAPITRE II

### SUR LES PEINES QUE JÉSUS-CHRIST SOUFFRIT À SA MORT

## I - Prophétie d'Isaïe - Abaissements du Rédempteur promis

Considérons maintenant les peines particulières que Jésus-Christ endura dans sa passion, et qui ont été prédites plusieurs siècles auparavant par les Prophètes, spécialement dans le chapitre cinquante-troisième d'Isaïe. Ce dernier, comme l'ont remarqué saint Irénée, saint Justin, saint Cyprien et d'autres encore, a parlé si clairement des souffrances de notre Rédempteur, qu'on pourrait le prendre pour un des Évangélistes. D'après saint Augustin, les paroles d'Isaïe concernant la passion de Jésus-Christ ont plutôt besoin de nos méditations et de nos larmes que de l'explication des interprètes. Hughes Grotius dit que les anciens Hébreux eux-mêmes n'ont pu mieux qu'Isaïe, principalement au chapitre cinquante-troisième, n'ait eu en vue le Messie promis de Dieu. Quelques-uns ont voulu appliquer les passages d'Isaïe à des personnes nommées dans l'Écriture, autres que Jésus-Christ ; mais Grotius répond qu'on n'en peut trouver aucun à qui ces textes conviennent.

Isaïe commence par faire pressentir l'incrédulité qui doit accueillir ce qu'il annonce du Messie et le Messie lui-même : "Qui croirait ce que nous entendons dire, et le bras du Seigneur, à qui a-t-il été dévoilé?" (Is 53, 1). C'est ce qui s'est vérifié, comme le remarque saint Jean, lorsque les Juifs, malgré les nombreux miracles opérés par Jésus-Christ, miracles qu'ils avaient vus et qui prouvaient bien qu'il était le Messie envoyé de Dieu, refusèrent de croire en lui (Jn 12, 37). Qui reconnaîtra le bras, c'est-à-dire, la puissance du Seigneur ? C'est ainsi qu'Isaïe prédit l'obstination des Juifs à ne pas vouloir croire en Jésus-Christ comme en leur Rédempteur. Ils se figuraient que le Messie devait faire éclater parmi les hommes sa grandeur et sa puissance, et, après avoir triomphé de tous ses ennemis, combler le peuple juif de richesses et d'honneurs; ils pensaient que le Sauveur devait apparaître comme un superbe cèdre du Liban; mais le Prophète déclare, au contraire, qu'il croîtra péniblement comme un arbrisseau ou comme un faible rejeton qui sort d'une terre sèche (Is 53, 2).

Isaïe se met ensuite à décrire la passion du Seigneur: "Nous l'avons vu, s'écrie-t-il, et nous avons voulu le reconnaître: mais nous ne l'avons pu. Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, et un homme de douleurs. Nous ne l'avons point reconnu." (Is 53, 2-3)

Adam, en refusant d'obéir à la loi de Dieu, a causé la ruine de tous les hommes par son orgueil; c'est pourquoi le Rédempteur a voulu réparer ce mal par son humilité, en consentant à être traité comme le dernier et le plus abject des hommes; c'est-à-dire, en se réduisant au plus profond abaissement. Saint Bernard admire cette union prodigieuse de la suprême grandeur avec l'extrême bassesse: "Ô toi, le plus bas et le plus élevé, ô toi le méprisé et le sublime, ô opprobre des hommes et gloire des anges! Nul n'est

plus grand que toi, mais nul n'est plus humble." Si donc, ajoute-t-il, le Seigneur, qui est le premier de tous les êtres, a voulu paraître comme le dernier, chacun de nous doit rechercher la dernière place, et craindre d'être préféré à qui que ce soit. Mais moi, mon Jésus, je crains tout le contraire; je voudrais être préféré à tout le monde. Seigneur! donnez-moi l'humilité ! Vous embrassez avec amour les humiliations, pour m'apprendre à être humble, à aimer la vie obscure et méprisée, et je voudrais être estimé de tous et paraître en tout! De grâce, mon Jésus! donnez-moi votre amour; il me rendra semblable à vous! Ne me laissez pas vivre plus longtemps dans l'ingratitude envers vous, après que vous m'avez tant aimé. Vous êtes tout-puissant : faites que je sois humble, que je sois saint, que je sois tout à vous.

## **II - Humiliations et souffrances de Jésus-Christ**

Isaïe appelle notre Sauveur un Homme de douleurs (Is 53, 3). Aussi applique-t-on justement à Jésus crucifié ce texte de Jérémie: "Votre affliction est semblable à une mer" (Lm, 2, 13). Comme toutes les eaux vont se jeter dans la mer, ainsi se réunirent dans le cœur de Jésus, pour l'affliger, toutes les souffrances des malades, toutes les austérités des anachorètes et toutes les humiliations des martyrs. Il fut rassasié de douleurs dans l'âme et dans le corps. Mon Père! disait-il par la bouche de David, vous avez fait passer sur moi tous les flots de votre colère (Ps 87, 8) ! Et il ajouta en mourant, qu'il expirait abîmé dans un océan de douleurs et d'opprobres (Ps 68, 3). L'Apôtre a écrit que Dieu en envoyant son propre Fils au monde pour payer de son sang la dette de nos fautes, a voulu par là montrer la grandeur de sa justice (Rm 3, 25). Remarquez ces derniers mots.

Pour se faire une idée de tout ce que Jésus-Christ eut à souffrir pendant sa vie, et surtout à sa mort, il faut considérer ce que dit encore saint Paul dans sa Lettre aux Romains: "Dieu, en envoyant son propre Fils avec une chair semblable à celle du péché et en vue du péché, a condamné le péché dans sa chair" (Rm 8, 3). Jésus-Christ, envoyé par son Père pour racheter l'homme, se revêtit de notre chair infectée du péché d'Adam. Quoiqu'il n'eût pas contracté la tache du péché, il prit néanmoins sur lui les misères dont la nature humaine était affligée en punition du péché, et il s'offrit volontairement à son Père éternel, comme le dit Isaïe, afin de satisfaire par ses souffrances à la Justice divine pour toutes les dettes du genre humain; et Dieu le Père l'a chargé lui seul des iniquités de nous tous (Is 53, 6-7). Voilà donc Jésus sous le poids de tous les blasphèmes, de tous les sacrilèges, de toutes les impuretés, de tous les forfaits que les hommes ont commis et commettront jamais; le voilà, en un mot, devenu l'objet de toutes les malédictions divines que nous avons méritées par nos fautes (Ga 3, 13).

Aussi saint Thomas assure-t-il que les douleurs de Jésus-Christ, tant intérieures qu'extérieures, ont surpassé tout ce qu'on peut souffrir en cette vie. Pour comprendre quelles ont dû être ses souffrances extérieures, il suffit de savoir que Dieu le Père lui avait formé un corps exprès pour souffrir, ainsi que Notre-Seigneur le déclara lui-même (He 10, 5). Le Docteur Angélique observe que Notre-Seigneur fut affligé dans tous les sens: dans le toucher, toutes ses chairs ayant été déchirées; dans le goût, par le fiel et le vinaigre; dans l'ouïe, par les blasphèmes et les dérisions; dans la vue, en regardant sa Mère qui assistait à sa mort. Il souffrit également dans tous ses membres: sa tête sacrée fut tourmentée par les épines, ses mains et ses pieds par les clous, son visage par les soufflets et les crachats, et tout son corps par les fouets, précisément comme Isaïe l'avait prédit, ce Prophète ayant annoncé que Notre Rédempteur, dans sa passion, semblable à un lépreux, dont la chair n'a plus aucune partie saine, et qui fait horreur à voir, n'offrant aux regards que plaies de la tête aux pieds. En un mot, Jésus flagellé parut aux yeux de Pilate dans un tel état qu'il espérait fléchir les Juifs en le leur montrant; il cru qu'il suffirait pour qu'on cessât de demander sa mort, de le présenter du haut de son tribunal aux regards du peuple, en disant: "Voilà l'Homme!" (Jn 19, 5).

Saint Isidore remarque en outre que, chez les autres hommes, lorsqu'une douleur est lourde et dure un certain temps, la violence même du mal fait perdre la sensation de douleur. Il n'en fut pas ainsi pour notre Sauveur: les dernières douleurs lui furent aussi sensibles que les premières, et les premiers coups de fouets ne le furent pas moins que les derniers; et cela, parce que sa passion ne fut pas simplement l'ouvrage des hommes, mais ce fut un acte de la justice de Dieu, qui a voulu faire subir en toute rigueur à son Fils innocent le châtement que méritaient les péchés de tous les hommes. Ainsi, mon Jésus! dans votre passion, vous avez voulu porter la peine qui m'était due pour mes péchés; si donc je vous avez moins offensé, vous eussiez moins souffert en ce moment pour moi. Et moi, sachant bien cela, pourrai-je encore vivre sans vous aimer, et sans pleurer continuellement les offenses que je vous ai faites? Mon doux Rédempteur, je me repens de vous avoir méprisé, et je vous aime par-dessus toutes choses. De grâce, ne me rejetez point comme je l'ai mérité; recevez-moi dans votre amour, maintenant que je vous aime et que je ne veux plus aimer que vous. Je serais bien ingrat si, après toutes les miséricordes que vous m'avez faites, j'aimais encore à l'avenir autre chose que vous.

### **III - Jésus-Christ a souffert volontairement pour nous**

Voici la suite des paroles d'Isaïe: "Nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme que la main de Dieu a frappé et humilié. Mais il a été frappé pour nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes. Le châtement qui devait nous réconcilier avec Dieu, est tombé sur lui, et nous avons été

guéris par ses blessures. Nous nous étions tous égarés comme des brebis errantes, chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie; et Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous." (Is 53, 4-6) Et Jésus, plein de charité, consentit volontiers, sans réplique, au dessein de son Père qui voulut qu'il fût livré entre les mains des bourreaux pour être tourmenté à leur gré. "Il fut offert parce que c'était son propre désir, et il n'ouvrit pas la bouche; comme une brebis qu'on conduit à la boucherie, comme devant les tondeurs d'une brebis muette" (Is 53, 7). Comme un agneau qui se laisse tondre sans se plaindre, notre tendre Sauveur se laissa enlever, non la laine, mais la peau, sans ouvrir la bouche.

Quelle obligation le Fils de Dieu avait-il d'expier nos fautes? Aucune, sans doute; mais il a voulu s'en charger, pour nous délivrer de la damnation éternelle; et après s'être ainsi rendu volontairement, par pure bonté, débiteur de toutes nos dettes, il a voulu se sacrifier entièrement pour nous, jusqu'à expirer dans les tortures de la croix, comme il l'a déclaré lui-même (Jn 10, 17). Chacun de nous doit donc lui rendre grâces, et lui dire avec le prophète Isaïe: "Seigneur! vous avez arraché mon âme à sa perte; vous avez pris sur vous et vous avez effacé vous-même tous mes péchés" (Is 38, 17).

#### **IV - Les souffrances de Jésus-Christ ont été extrêmes**

Saint Ambroise, parlant de la passion du Sauveur, dit que ses souffrances ne peuvent être égalées. Les Saints ont tâché d'imiter Jésus-Christ dans ses souffrances pour se rendre semblables à lui; mais, y en a-t-il un seul qui soit parvenu à l'égaliser? Il est certain que Notre-Seigneur a souffert plus que tous les pénitents, tous les anachorètes, et tous les Martyrs; car Dieu l'a chargé de satisfaire rigoureusement à sa justice pour tous les péchés des hommes, et conséquemment, comme le dit saint Pierre, Jésus porta sur la croix le fardeau de toutes nos iniquités, pour en subir la peine dans son corps adorable (1 P 2, 24). Selon saint Thomas, en nous rachetant, le Fils de Dieu n'a pas seulement eu égard à la vertu et au mérite infini de ses souffrances, mais il a voulu souffrir autant qu'il le fallait pour expier pleinement et rigoureusement tous les péchés du genre humain. Et selon saint Bonaventure, il a voulu souffrir autant que s'il eût été lui-même l'auteur de toutes nos fautes. Or Dieu sut tellement aggraver les douleurs de Jésus-Christ, qu'elles atteignirent les proportions requises pour acquitter complètement toutes nos dettes. Ainsi s'est vérifiée cette parole d'Isaïe, que Dieu a voulu broyer son Fils dans les souffrances, pour le salut du monde (Is 53, 10-11).

Quand on lit les Actes des Martyrs, il semble que quelques-uns d'entre eux ont plus souffert que Jésus-Christ; mais saint Bonaventure dit que les

douleurs d'aucun Martyr n'ont jamais pu égaler en vivacité celles de notre Sauveur, qui furent les plus aiguës de toutes les douleurs. Saint Thomas assure pareillement que la douleur sensible qui affligea Jésus-Christ fut la plus grande que l'on puisse endurer dans la vie présente. Selon saint Laurent Justinien, dans chaque tourment que Notre-Seigneur eut à subir, si l'on considère la vivacité et l'intensité de la douleur, il souffrit tous les supplices des Martyrs. Tout cela d'ailleurs a été prédit en peu de mots par le Roi David lorsque, parlant à Dieu au nom du Messie, il s'écriait : "Sur moi pèse ta colère; ... tes épouvantes m'ont réduit à rien" (Ps 87, 8.17), ce qui signifie que toute la colère de Dieu excitée par nos péchés est venue retomber sur la personne du Sauveur. On entend dans le même sens ce que l'Apôtre dit: "Il est devenu malédiction pour nous" (Ga 3, 13). Jésus devint la malédiction, c'est-à-dire l'objet de toutes les malédictions que méritent les pécheurs.

## **V - Peines intérieures de notre Sauveur**

Jusqu'ici, nous avons parlé que des souffrances extérieures de Jésus-Christ ; mais qui pourra jamais expliquer, ou seulement concevoir, l'étendue de ses souffrances intérieures, qui furent mille fois plus grandes que les premières? La douleur de son âme fut si violente que, dans le jardin de Gethsémani, elle lui causa une sueur de sang par tout le corps et lui fit dire qu'elle suffisait pour lui donner la mort (Mt 26, 58). Mais, puisque cette tristesse suffisait pour le faire mourir, pourquoi ne mourut-il pas? C'est, répond saint Thomas, parce qu'il retarda lui-même sa mort, voulant se conserver la vie pour la sacrifier bientôt après sur la croix. Remarquons en outre que cette tristesse mortelle ne fit qu'affliger plus sensiblement notre Sauveur; car elle fut le tourment de toute sa vie: dès le premier moment de son existence, il eut devant les yeux les causes de sa douleur intérieure; et de toutes ces causes, celle qui l'affligea le plus, ce fut de voir l'ingratitude des hommes après l'amour qu'il leur témoignait dans sa passion.

Il est vrai que, dans cette extrême désolation, un Ange du ciel vint pour fortifier le Seigneur, ainsi que saint Luc le rapporte. (Lc 22, 43). Mais le vénérable Bède fait observer que ce secours, loin d'alléger sa peine, ne fit que l'accroître, puisque l'Ange ranima ses forces pour qu'il souffrit avec plus de constance pour le salut des hommes, en lui représentant, ajoute le même auteur, la grandeur des fruits de notre passion, sans en diminuer la douleur. Aussi, immédiatement après l'apparition de l'Ange, l'Évangéliste dit que Jésus tomba en agonie et sua du sang en abondance au point d'en baigner la terre (Lc 23, 44).

Selon saint Bonaventure, la douleur de Jésus parvint au suprême degré; de telle sorte qu'à l'aspect des tourments qui allaient terminer sa vie, il fut si

épouvanté qu'il supplia son Père de l'en délivrer (Mt 26, 39). Cependant, Notre-Seigneur ne fit pas cette prière précisément pour échapper au supplice qui l'attendait, puisqu'il s'y était soumis volontairement (Jn 10, 18); ce fut pour nous faire entendre quelles angoisses il éprouvait en subissant une mort si amère selon les sens. Mais, reprenant aussitôt selon l'esprit, tant pour se conformer à la volonté de son Père que pour nous obtenir le salut, ce qu'il désirait si ardemment, il ajouta : "Néanmoins, que votre volonté soit faite, et non la mienne!" (Mt 26, 44). Et il continua de prier et de se résigner ainsi durant trois heures (Mc 14, 39).

## **VI - Patience de Jésus-Christ - Fruits de sa mort**

Reprenons les prophéties d'Isaïe. Il a prédit les soufflets, les coups de poing, les crachats et les autres mauvais traitements que Jésus-Christ souffrit dans la nuit qui précéda sa mort, de la part des bourreaux, qui le tenaient prisonnier dans le palais de Caïphe, en attendant le matin pour le conduire à Pilate et le faire condamner au supplice de la croix : "J'ai tendu le dos à ceux qui me frappaient, les joues à ceux qui m'arrachaient la barbe; je n'ai pas soustrait ma face aux outrages et aux crachats" (Is 50, 6). Ces outrages ont été décrits après l'événement par saint Marc, qui ajoute que les bourreaux, voulant se moquer de Notre-Seigneur comme d'un faux prophète, lui bandèrent les yeux et se mirent ensuite à lui donner des coups de poing et des soufflets, en lui disant de deviner qui l'avait frapper (Mc 14, 65).

Isaïe continue et dit que le Messie sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger (Is. 53, 7). C'est ce passage que lisait l'eunuque de la reine Candace, lorsque saint Philippe vint le joindre par une inspiration divine, comme on le voit dans les Actes des Apôtres (Ac 8, 32): il lui demanda de qui les paroles devaient s'entendre, et le saint expliqua tout le mystère de la Rédemption opérée par Jésus-Christ. Alors, l'eunuque, ouvrant les yeux à la lumière que Dieu lui communiquait, voulut être baptisé sur-le-champ.

Le Prophète termine en annonçant les fruits immenses que la mort du Sauveur devait produire dans le monde, et la multitude de saints qui en devaient naître spirituellement : "S'il offre sa vie en expiation, il verra une postérité, il prolongera ses jours; et ce qui plaît au Seigneur s'accomplira par lui. Il verra la lumière et sera comblé. Par ses souffrances, mon Seveur justifiera des multitudes." (Is 53, 10-11).

## **VII - Prophéties de David - Diverses particularités**

Avant Isaïe, le Prophète-Roi avait prédit d'autres circonstances encore plus particulières de la passion de Jésus-Christ, principalement dans le Psaume 21, où il dit que le Sauveur aurait les mains et les pieds percés de clous et que ses membres seraient tellement étendus qu'on pourrait compter ses os (Ps 21, 15-18). Il annonça également que, avant de le crucifier, on lui ôterait ses vêtements; que ses vêtements extérieurs seraient partagés entre les bourreaux, et que celui de dessous, étant une tunique sans couture, serait tiré au sort (Ps. 21, 19). Cette prophétie est rappelée par saint Matthieu et saint Jean (Mt 27, 35; Jn 19, 23).

Voici en outre ce que saint Matthieu rapporte des blasphèmes et des sarcasmes des Juifs contre Jésus, pendant qu'il était sur la croix : " Ceux qui passaient par là le blasphémaient, en branlant la tête et en lui disant : Toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même ? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! Les Princes des prêtres se moquaient aussi de lui avec les Scribes et les Anciens, en disant : Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même; s'il est le Roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui. Il met sa confiance en Dieu; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant; puisqu'il a dit; Je suis le Fils de Dieu." (Mt 27, 40-43). Presque tous ces détails ont été prédits sommairement par David, en ces termes : " Tous ceux qui me voyaient, se sont moqués de moi; ils ont dit en branlant la tête: Il a mis son espérance dans le Seigneur, que le Seigneur le délivre; qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime" (Ps 21, 8-9).

David a aussi prédit la grande peine que Jésus devait éprouver sur la croix en se voyant abandonner de tout le monde, même de ses disciples, à l'exception de saint Jean et de la Très Sainte Vierge. Mais la présence de cette Mère chérie n'adoucit point la peine d'un Fils si tendre; elle l'augmentait, au contraire, par la compassion qu'il avait de la voir si affligée à cause de sa mort. Notre-Seigneur, au milieu des angoisses de son cruel supplice, ne trouva donc personne pour le consoler, précisément comme David l'avait annoncé (Ps 68, 21). Mais, la douleur qui affligea le plus profondément notre doux Rédempteur, ce fut d'être abandonné même de son Père éternel; aussi s'écria-t-il alors, conformément à la prophétie de David: "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Loin de me sauver les paroles de ma bouche " (Ps 21, 2). C'est comme s'il eût dit : "Mon Père ! les péchés des hommes, que j'appelle les miens parce que je m'en suis chargé, m'empêchent de me délivrer de ces souffrances qui consomment ma vie ; mais vous, mon Dieu ! dans cette extrême désolation, pourquoi m'avez-vous abandonné ?" Ces paroles du Prophète-Roi correspondent parfaitement à celles que Jésus prononça sur la croix, selon l'Évangile de saint Mathieu, peu de temps avant sa mort : " Eli ! Eli ! lema sabachtani ? " (Mt 27, 46).

## VIII - Jésus-Christ est le vrai Messie - Surabondance de ses mérites

D'après toutes ces citations, on peut juger du grand tort qu'ont les Juifs, lorsqu'ils refusent de reconnaître Jésus-Christ comme leur Messie et leur Sauveur, parce qu'il est mort d'un supplice ignominieux. Mais, ne s'aperçoivent-ils pas que, si Jésus-Christ, au lieu de mourir en croix comme un criminel, avait eu une mort honorée et glorieuse aux yeux des hommes, il n'aurait pas été le Messie promis de Dieu et prédit par les Prophètes, qui annonçaient depuis tant de siècles que le Rédempteur devait mourir rassasié d'opprobres (Lm 3, 30) ? Au reste, toutes ces humiliations et toutes ces souffrances du Fils de Dieu, si bien prédites par les Prophètes, ne furent comprises, même de ses disciples, qu'après sa résurrection et son ascension dans le ciel (Jn 12, 16).

Enfin, la passion de Jésus-Christ a vérifié cette parole de David: "La Justice et la Miséricorde se sont donné le baiser de paix" (Ps 84, 11). En effet, d'un côté, par les mérites du Sauveur, les hommes ont été miséricordieusement réconciliés avec Dieu; et de l'autre, par sa mort, la Justice divine a été surabondamment satisfaite, puisque, pour nous racheter, il n'était pas nécessaire que l'Homme-Dieu supportât tant de souffrances et d'opprobres; il suffisait, comme nous l'avons dit, d'une seule goutte de son sang, d'une simple prière de sa part, pour sauver le monde entier. C'est pour nous inspirer plus de confiance et nous enflammer d'un plus grand amour envers lui, qu'il a voulu que notre rédemption fût, non seulement suffisante, mais encore surabondante, ainsi que David l'annonçait: "Espère Israël dans le Seigneur, puisque auprès du Seigneur est la grâce, près de lui l'abondance du rachat" (Ps 129, 6).

Job a aussi prophétisé cette surabondance de la grâce lorsque, parlant au nom du Messie, il déclara que son affliction était incomparablement plus grande que ses péchés (Jb 6, 2). Ici encore, Jésus, par la bouche de Job, appelle ses péchés ceux des hommes, parce qu'il s'était obligé à satisfaire pour nous, afin que sa justice devint notre justice, suivant la pensée de saint Augustin. La Glose commente le texte de Job en disant que, dans la balance de la Justice divine, la passion de Jésus-Christ l'emporte sur tous les péchés du genre humain. Toutes les vies des hommes ne suffiraient point pour expier un seul péché, mais les souffrances du Fils de Dieu ont satisfait pour toutes nos dettes (1 Jn 2, 2). De là, saint Laurent Justinien encourage tout pécheur véritablement contrit à espérer son pardon avec assurance par les mérites de Jésus-Christ. Pauvre pécheur, lui dit-il, ne mesure point l'espérance d'obtenir le pardon de tes fautes à la grandeur de ton repentir, car toutes tes œuvres ne peuvent te le mériter ; mais mesure-la aux souffrances de ton divin Rédempteur, qui a surabondamment satisfait pour toi. Ô Sauveur du monde ! dans vos chairs déchirées par les fouets, les épines et les clous, je reconnais votre amour pour moi et l'ingratitude que j'aie eue de

répondre par tant d'injures à tant de bienfaits! Mais votre sang est mon espérance puisque c'est au prix de votre sang que vous m'avez délivré de l'enfer autant de fois que je l'ai mérité. Ah ! qu'en serait-il de moi pour toute l'éternité, si vous n'aviez pensé à me sauver par votre mort ? Malheureux que je suis ! je savais qu'en perdant votre grâce, je me condamnais moi-même à rester à jamais, sans espoir, éloigné de vous en enfer, et j'ai souvent osé vous tourner le dos ! Mais, je le répète, votre sang est mon espérance. Ah ! que ne suis-je mort sans vous avoir jamais offensé ! Ô bonté infinie, je méritais d'être aveuglé, et vous m'avez éclairé de nouvelles lumières; je méritais d'être endurci et vous m'avez attendri et touché de componction, au point que j'abhorre maintenant plus que la mort les injures que je vous ai faites, et que je me sens un grand désir de vous aimer ! Ces grâces que j'ai reçues de vous, me donnent l'assurance que vous m'avez pardonné et que vous voulez me sauver. Ô mon Jésus ! qui pourrait cesser encore de vous aimer, et aimer autre chose que vous ? Je vous aime, mon Jésus ! et je me confie en vous; augmentez cette confiance et cet amour, afin que désormais j'oublie tout et ne pense plus qu'à vous aimer et à vous plaire.

Ô Marie, Mère de Dieu, obtenez-moi la grâce d'être fidèle à Jésus, votre Fils et mon Rédempteur !

### CHAPITRE III

#### SUR LA FLAGELLATION, LE COURONNEMENT D'ÉPINES ET LE CRUCIFIEMENT

##### **I - La flagellation**

Saint Paul dit que Jésus-Christ s'est abaissé jusqu'à prendre la forme de serviteur (Ph 2, 7). Sur ce texte, saint Bernard fait la réflexion suivante : "Notre divin Rédempteur, qui est le Maître de l'univers, ne s'est pas contenté de prendre la condition de serviteur; il a voulu paraître mauvais serviteur, et d'expier ainsi nos fautes".

Il est certain que la flagellation fut le plus cruel des tourments que notre Sauveur eut à souffrir et celui qui abrégé le plus sa vie; car la principale cause de sa mort, ce fut la perte de son sang, qu'il devait répandre jusqu'à la dernière goutte selon ce qu'il avait prédit (Mt 26, 28). Ce précieux Sang, il est vrai, avait déjà coulé dans le jardin des Olives; il coula encore dans le couronnement d'épines et le crucifiement; mais la plus grande partie en fut répandue dans la flagellation. En outre, ce supplice fut extrêmement humiliant pour Jésus-Christ, parce qu'il n'était infligé qu'aux esclaves, conformément à la loi romaine. C'est pourquoi les tyrans, après avoir prononcé leur sentence contre les Martyrs, ordonnaient qu'ils fussent flagellés avant d'être mis à mort; mais Notre-Seigneur fut flagellé avant sa

condamnation. Il avait prédit pendant sa vie, à ses disciples en particulier, qu'il subirait cette peine ignominieuse (Lc 18, 32), et il leur donnait à entendre combien elle devait être douloureuse pour lui.

Il a été révélé à sainte Brigitte qu'un de ses bourreaux ordonna d'abord à Jésus de se dépouiller lui-même de ses vêtements; il obéit et embrassa ensuite la colonne, où il fut lié; on le flagella si cruellement que son corps fut tout déchiré. La révélation ne dit pas simplement qu'on frappait, mais qu'on sillonnait ses chairs sacrées. Les coups portèrent jusque sur la poitrine, au point que les côtes furent mises à découvert. Tout cela est conforme à ce que dit saint Jérôme, ainsi que saint Pierre Damien qui assure que les bourreaux frappèrent Notre-Seigneur jusqu'à ce que les forces leur manquèrent. Isaïe avait tout prédit par un mot : "Il sera brisé (ou broyé) à cause des fautes des autres" (Is 53, 5). Me voici, mon Jésus ! je suis un de vos plus cruels bourreaux; je vous ai flagellé par mes péchés: ayez pitié de moi. Ô mon aimable Sauveur, c'est peu d'un cœur pour vous aimer. Je ne veux plus vivre pour moi-même, mais pour vous seul, mon Amour, mon Tout ! Je vous dirai donc avec sainte Catherine de Gênes : Ô Amour ! ô Amour ! plus de péchés !" Oui, mon Jésus ! je vous ai offensé; maintenant, j'ai la confiance que je suis à vous et, moyennant votre grâce, je veux être à vous pour toujours, pour toute l'éternité.

## **II - Le couronnement d'épines**

La Mère de Dieu a encore révélé à sainte Brigitte que la couronne d'épines ceignait la tête sacrée de son Fils jusqu'au milieu du front, et que les épines furent si violemment enfoncées que le sang ruissela sur toute la face, de telle sorte qu'elle en parut toute couverte.

Origène dit que cette horrible couronne ne fût ôtée de la tête de Notre-Seigneur qu'après qu'il eût expiré. Cependant, le vêtement intérieur de Jésus n'avait point de couture, il était d'un seul tissu; c'est pour cette raison que les soldats ne le partagèrent point entre eux comme ses autres vêtements, mais le tirèrent au sort, ainsi que l'atteste saint Jean (Jn 19, 23). Cette tunique devant donc se tirer du côté de la tête, il est très probable, selon plusieurs auteurs, qu'on ôta la couronne à Jésus pour faire passer la tunique, et qu'on la lui remit ensuite avant de le clouer sur la croix.

On lit dans la Génèse : "La terre sera maudite à cause de ton oeuvre; elle te produira des épines et des ronces" (Gn 3, 17). C'est Dieu qui a prononcé cette malédiction contre Adam et contre toute sa postérité; en cet endroit, par la terre, encore la chair humaine qui, infectée par la faute de notre premier père, ne produit plus que des épines de péchés. Pour remédier à

cette corruption de la chair, dit Tertullien, il a fallu que Jésus-Christ offrit à Dieu en sacrifice cette affreuse torture du couronnement d'épines.

Ce tourment, déjà si douloureux, fut encore aggravé par d'autres mauvais traitements que rapportent saint Matthieu et saint Jean. Les soldats avaient déshabillé de nouveau leur innocente victime, et lui avaient jeté sur les épaules un haillon de couleur rouge. Jésus, étant couronné d'épines, ils lui mirent un roseau en guise de sceptre; puis ils fléchirent le genou devant lui, par dérision, en le saluant Roi des Juifs. Ils lui crachaient ensuite au visage, et prenaient le roseau pour lui en frapper la tête; ils lui donnaient aussi des soufflets (Mt 27, 28; Jn 19, 3). Ô mon Jésus ! combien d'épines n'ai-je pas ajoutés à cette couronne pour toutes les mauvaises pensées auxquelles j'ai consenti! Je voudrais en mourir de douleur ; pardonnez-moi, par les mérites de ce tourment même que vous avez voulu souffrir pour me pardonner. Ah ! mon doux Seigneur, que je sois si maltraité et si humilié, vous endurez tant de douleurs et tant d'opprobres pour me toucher, afin que je vous aime au moins par compassion, et que je cesse de vous offenser. C'est assez, mon Jésus ! ne souffrez pas davantage; je suis persuadé de votre amour pour moi, et je vous aime de toute mon âme ! Mais que vois-je? vous n'êtes pas encore satisfait; vous ne serez rassasié de souffrances que lorsque vous serez mort de douleur sur la croix. Ô Bonté, ô Charité infinie ! qu'il est malheureux, le cœur qui ne vous aime pas !

### **III - Jésus porte sa croix**

La croix commença à faire souffrir notre Sauveur avant qu'il y fût cloué; car, après la sentence prononcée par Pilate, on l'obligea à la porter jusqu'au Calvaire, où il devait mourir; et Jésus, sans résister, la chargea sur ses épaules (Jn 19, 17). Saint Augustin fait ici cette réflexion : "Si l'on considère la cruauté dont on usa envers Jésus-Christ, en le forçant de porter lui-même l'instrument de son supplice, ce fut une grande ignominie; mais, si l'on considère l'amour avec lequel ce divin Maître embrassa sa croix, ce fut un grand mystère" ; car, en portant sa croix, il a voulu, comme notre Chef, arborer l'étendard sous lequel devaient s'enrôler et combattre ceux qui voudraient le suivre, pour conquérir avec lui le royaume des cieux.

"Il a reçu l'empire sur les épaules" (Is 9, 5). Sur ce passage d'Isaïe, où le Prophète annonce que le Messie portera sur son épaule la marque de principauté, saint Basile observe que, tandis que les tyrans, pour accroître leur puissance, surchargent injustement leurs sujets, Jésus-Christ a voulu se charger de sa croix et la porter lui-même pour y sacrifier sa vie, afin de nous procurer le salut. Remarquons en outre que les rois de la terre fondent leur principauté sur la force des armes et l'accumulation des richesses; Notre-Seigneur, au contraire, a fondé la sienne sur la croix, c'est-à-dire, sur

l'humiliation et la souffrance ; et il s'est soumis volontairement à porter sa croix sur le chemin douloureux du Calvaire, pour nous encourager par son exemple, et pour engager chacun de nous à se charger de sa croix avec résignation et à le suivre, comme il le dit à tous ses disciples (Mt 16, 24).

Notons ici les beaux titres que saint Jean Chrysostôme donne à la Croix dans son homélie sur ce sujet. Il l'appelle:

L'Espérance des chrétiens et Le Salut des désespérés. Quelle espérance de salut auraient eu les pécheurs sans la croix sur laquelle Jésus-Christ est mort pour les sauver?

Le Guide des navigateurs. L'humiliation qui vient de la croix, c'est-à-dire de l'adversité, nous fait obtenir dans cette vie, qui ressemble à une mer remplie d'écueils, la grâce d'observer la loi de Dieu, et de nous amender lorsque nous l'avons transgressée, selon ce que dit le Psalmiste: " Seigneur, c'est un bien pour moi que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne à garder vos commandements" (Ps 118, 71).

Le Conseiller des Justes. L'adversité éclaire les justes et les porte à s'unir plus étroitement à Dieu.

Le Repos des affligés. Où, en effet, ceux qui sont affligés trouvent-ils plus de consolation que dans la croix, sur laquelle ils voient mourir de douleur, pour l'amour d'eux, leur Rédempteur et leur Dieu?

La Gloire des Martyrs. Ce qui fait la gloire des Saints Martyrs, c'est d'avoir pu unir leurs souffrances et leur mort aux souffrances et à la mort de Jésus-Christ sur la croix. Aussi l'Apôtre disait-il qu'il ne voulait point être glorifié autrement (Ga 6, 14).

Le Remède dans les maladies. Oh ! quel heureux remède que la croix pour bien des personnes atteintes de maladies spirituelles! Les tribulations les font rentrer en elles-mêmes et les détachent du monde.

La Source qui désaltère ceux qui ont soif. La croix, c'est-à-dire, souffrir pour Jésus-Christ, c'est le désir, la soif des saints. Sainte Thérèse disait : "Ou souffrir, ou mourir!" Sainte Marie-Madeleine de Pazzi allait plus loi, et s'écriait: "Souffrir, et ne pas mourir!" comme si elle eût refusé de mourir et d'aller jouir du paradis, pour souffrir plus longtemps sur la terre.

Du reste, généralement parlant, juste ou pécheur, chacun a sa croix. Quoique les justes jouissent de la paix du cœur, ils ont néanmoins leurs vicissitudes : ils sont tantôt consolés par les douces visites du Seigneur, et tantôt affligés par les contrariétés, les infirmités corporelles, et les dégoûts spirituels, par les scrupules, les tentations, et les craintes pour leur salut. Mais la croix des pécheurs est beaucoup plus pesante, à cause des remords de leur conscience, des terreurs qui les saisissent quand ils songent aux

peines éternelles, et des tourments qu'ils éprouvent dans les adversités. Les saints, dans l'adversité, se résignent à la volonté divine, et supportent tout patiemment ; mais le pécheur, comment pourra-t-il trouver le repos dans la résignation à la volonté de Dieu, s'il est ennemi de Dieu ? Les peines des ennemis de Dieu sont des peines sans mélange, sans consolation. C'est ce qui faisait dire à sainte Thérèse que celui qui aime Dieu embrasse sa croix de bon cœur et ne la sent pas, tandis que celui qui n'aime pas Dieu traîne la sienne par force et ne peut ainsi ne la sentir que trop.

#### **IV - Le crucifiement**

D'après les révélations faites à sainte Brigitte, quand notre Sauveur se vit sur la croix, il étendit de lui-même sa main droite à l'endroit où elle devait être clouée. Les bourreaux clouèrent ensuite sa main gauche, et enfin ses pieds sacrés; après quoi, ils laissèrent Jésus mourir sur ce lit de douleur. Saint Augustin dit que le supplice de la croix était extrêmement cruel, parce qu'il rendait la mort la plus lente, afin de prolonger la douleur.

Ô ciel ! quel spectacle de voir le Fils du Père éternel crucifié entre deux criminels ! C'est là précisément ce qu'Isaïe avait prédit (Is 53, 12). Saint Jean Chrysostome, considérant Jésus en croix, s'écrie avec admiration et amour : " Je vois mon Sauveur dans le ciel entre le Père et le Saint-Esprit; je le vois sur le mont Thabor entre deux Saints, Moïse et Élie ; et comment le vois-je maintenant crucifié sur le Calvaire entre deux voleurs ?" Mais cela devait être ainsi ; car, selon le décret divin, c'est ainsi qu'il devait mourir, pour expier par sa mort les péchés des hommes et les sauver, conformément à la prophétie d'Isaïe.

Le même Prophète fait cette question : "Quel est cet homme si beau et si fort, qui vient d'Édom, les vêtements couleur de sang ?" (Is 63, 3). Édom marque la couleur rouge, mais un peu foncée, comme on le voit dans la Genèse (Gn 25, 30). Cette demande est suivie d'une réponse, et, d'après les interprètes, c'est Notre-Seigneur qui parle : "C'est moi qui professe la justice, et qui me montre grand pour sauver" (Is 63, 1).

Le Prophète interroge de nouveau: "Pourquoi donc vos vêtements sont-ils rouges, comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir au temps de la vendange?" (Is 63, 2). Et le Seigneur répond : "J'ai été seul à fouler le vin; aucune homme ne s'est trouvé avec moi" (Is 63, 3). Par ce pressoir, Tertullien, saint Cyprien et saint Augustin entendent la Passion de Jésus-Christ, dans laquelle son vêtement, c'est-à-dire sa chair sacrée fut tout couvert de sang et de plaies, selon ce que dit saint Jean dans l'Apocalypse : "Le manteau qui l'enveloppe est trempé de sang; et son nom? Le Verbe de Dieu" (Ap 19, 13). Saint Grégoire dit que, dans ce pressoir dont parle Isaïe,

notre Sauveur a été foulé et a foulé. Il a foulé parce que, dans sa passion, il a vaincu les démons; et il a été foulé, parce que son corps adorable a été brisé dans les tourments comme le raisin dans le pressoir, suivant cet autre texte du même Prophète, déjà cité : "Yahvé s'est plu à l'écraser par la souffrance" (Is 53, 10).

Voilà donc ce divin Maître, qui était "le plus beau des hommes" (Ps 44, 3), le voilà, sur le Calvaire, tellement défiguré à force de tortures, qu'il fait horreur à qui le regarde. Mais il en paraît d'autant plus beau aux yeux des âmes dont il est aimé ; car ces plaies, ces meurtrissures, ces chairs déchirées, sont autant de marques, autant de preuves de son amour pour nous. Écoutons un poète exprimer fort bien ce sentiment:

Lorsqu'on te considère, ô Sauveur de mon âme,  
Si maltraité pour nous par la main du bourreau,  
Le cœur reconnaissant de ton amour s'enflamme;  
Plus on t'a déchiré, plus tu nous sembles beau.

Mais, ajoute saint Augustin, ce que Notre-Seigneur perd en beauté, nous le gagnons. En effet, c'est la difformité de Jésus crucifié qui fait la beauté de nos âmes. Elles étaient toutes défigurées; mais, lavées dans son sang divin, elles deviennent toutes pures et toutes belles, selon ce qu'on lit dans l'Apocalypse (Ap 7, 13). Tous les Saints, comme enfants d'Adam, excepté la Bienheureuse Vierge, ont été quelque temps couverts d'une robe souillée du péché de leur premier père et de leurs propres fautes; mais, purifiée par le sang de l'Agneau, elle est devenue toute blanche et agréable aux yeux de Dieu. Vous aviez donc raison de dire, ô mon Jésus ! qu'une fois élevé en croix, vous attireriez tout à vous (Jn 12, 32). Assurément, vous n'avez rien omis pour gagner l'affection de tous les cœurs. Aussi, combien d'âmes heureuses, en vous voyant crucifié et mort pour leur amour, ont tout abandonné, richesses, dignités, patrie, parents, et ont osé braver les tortures et la mort, pour se donner entièrement à vous! Malheur à ceux qui rejettent les grâces que vous leur avez procurées par tant de travaux et de douleurs! Ah ! leur plus grand tourment dans l'enfer, ce sera de penser qu'ils ont eu un Dieu qui, pour les attirer à son amour, a donné sa vie sur une croix, et qu'eux, de leur plain gré, ils ont voulu se perdre, se vouer à une ruine irréparable à jamais, durant toute l'éternité. Eh quoi, mon doux Rédempteur, j'ai moi-même mérité de tomber dans ce malheur, pour les offenses que je vous ai faites! Combien de fois n'ai-je pas résisté à votre grâce, par laquelle vous cherchiez à m'attacher à vous! Combien de fois, méprisant votre amour, ne vous ai-je pas tourné le dos, pour suivre mes inclinations ! Ah! que ne suis-je mort plutôt que de vous offenser! que ne vous ai-je toujours aimé! Je vous rends grâce, ô mon Amour! de m'avoir supporté avec tant de patience, et même, au lieu de m'abandonner comme je le méritais, d'avoir multiplié envers moi vos invitations, vos traits de lumière, et vos miséricordieuses inspirations. Je vous en remercierai éternellement : "L'amour du Seigneur, à jamais je le chante" (Ps 88, 2). Mon Sauveur et

mon Espérance ! je vous en conjure, ne cessez pas de m'attirer à vous et de me fortifier de plus en plus par le secours de vos grâces, afin que dans le ciel je puisse vous aimer avec plus d'ardeur, en me rappelant tant de miséricordes que vous m'avez faites, après tant de déplaisirs que je vous ai donnés. J'espère tout par les mérites de ce sang précieux que vous avez répandu et de cette mort douloureuse que vous avez endurée pour moi. Sainte Vierge Marie, protégez-moi, priez pour moi!

## **V - Jésus en croix**

Jésus en croix fut un spectacle qui remplit d'étonnement le ciel et la terre: voir un Dieu tout-puissant, Maître de l'univers, condamné comme un malfaiteur et mourant sur un gibet infâme entre deux malfaiteurs! Ce fut un spectacle de justice: le Père Éternel, voulant que sa justice soit satisfaite, punit les péchés des hommes dans la personne de son Fils unique qu'il aime autant que lui-même. Ce fut un spectacle de miséricorde: ce Fils innocent subit une mort si cruelle et si ignominieuse pour sauver ses créatures coupables. Ce fut surtout un spectacle d'amour : un Dieu offre et donne sa vie pour racheter des esclaves qui sont ses ennemis.

Ce spectacle a toujours été et sera toujours l'objet favori de la contemplation des saints; c'est ce qui leur a fait compter pour peu de se priver de tous les biens et de tous les plaisirs terrestres, et d'accepter avec empressement et avec joie toutes les peines et la mort même, afin de témoigner quelque reconnaissance envers ce Dieu mort pour leur amour.

Fortifiés en voyant Jésus méprisé sur la croix, les saints aiment les mépris plus que les mondains n'aiment les honneurs du monde. En voyant Jésus mourir nu sur la croix, ils cherchent à se dépouiller de tous les biens de la terre. en le voyant tout en plaies, le sang dégouttant de tous ses membres, ils ont horreur des plaisirs sensuels et ne pensent qu'à affliger leur chair le plus qu'ils peuvent, afin de s'unir par leurs souffrances à Jésus crucifié. En voyant comment Jésus obéit et se conforme en tout à la volonté de son Père, ils s'efforcent de vaincre toutes leurs inclinations peu conformes au bon plaisir du Seigneur. Beaucoup d'entre eux, quoique adonnés aux œuvres de piété, sachant néanmoins que renoncer à sa propre volonté, c'est le sacrifice le plus agréable au cœur de Dieu, prennent le parti d'entrer en religion pour mener une vie d'obéissance, en soumettant leur volonté propre à celle d'un autre. En voyant la patience avec laquelle Jésus endure tant de tourments et d'outrages pour l'amour de nous, ils supportent avec résignation, et même avec joie, les injures, les maladies, les persécutions, et toutes les cruautés des tyrans. En voyant enfin l'amour que Jésus-Christ

nous témoigne dans le sacrifice qu'il fait pour nous de sa vie sur la croix, ils sacrifient à Jésus-Christ tout ce qu'ils ont biens, plaisirs, honneurs, vie.

Et comment se fait-il après cela que tant d'autres chrétiens, quoique sachant et croyant que Jésus-Christ est mort pour eux, au lieu de se consacrer sans réserve à son service et à son amour, ne font que l'offenser et le mépriser pour des satisfactions viles et passagères? d'où vient une telle ingratitude? De ce qu'ils perdent le souvenir de la passion et de la mort de Jésus-Christ. Mais hélas! quels seront leurs remords et leur confusion au jour du jugement, quand le Seigneur leur reprochera en face tout ce qu'il a fait et souffert pour eux!

Pour nous, âmes dévotes, ne cessons point d'avoir devant les yeux Jésus crucifié, expirant au milieu de tant de douleurs et d'ignominies pour notre amour. Tous les Saints ont puisé dans la passion de Jésus-Christ cette ardente charité qui leur a fait mépriser tous les biens d'ici-bas, jusqu'à s'oublier eux-mêmes, pour ne penser qu'à aimer et à servir ce bon Maître, lequel a témoigné tant d'amour aux hommes qu'il semble ne pouvoir rien faire de plus pour gagner leur affection. En un mot, c'est la croix, ou la passion de notre Sauveur, qui nous procurera la victoire sur toutes nos passions et sur tous les efforts que fera l'enfer pour nous séparer de Dieu. La croix est le chemin et l'échelle pour monter au ciel. Heureux celui qui embrasse la croix pendant sa vie et y demeure attaché jusqu'à sa mort! Celui qui meurt en embrasant la croix a un gage assuré de la vie éternelle promise à tous ceux qui portent leur croix à la suite de Jésus-Christ.

Mon Jésus crucifié! vous n'avez rien épargné pour vous faire aimer des hommes; vous êtes allé jusqu'à sacrifier votre vie par une mort si cruelle; comment donc ces hommes, qui aiment leurs parents, leurs amis, et même les animaux dont ils reçoivent quelque signe d'affection, vous montrent-ils de l'ingratitude au point de mépriser votre grâce et votre amour pour s'attacher à des biens si méprisables et si faux ? Hélas! je suis moi-même un de ces malheureux ingrats! Pour des choses de néant, j'ai renoncé à votre amitié et je vous ai tourné le dos! Je mériterais d'être chassé de votre présence comme je vous ai chassé de mon âme; mais j'entends que vous continuez à me demander mon cœur. Oui, mon Jésus, puisque vous désirez encore que je vous aime, et que vous m'offrez mon pardon, je renonce à toutes les créatures, et je ne veux plus aimer que vous seul, mon Créateur et mon Rédempteur! Vous serez désormais l'unique amour de mon âme.

Ô Marie, Mère de Dieu! ô Refuge des pécheurs, priez pour moi, obtenez-moi la grâce d'aimer Dieu, et je ne vous demande plus rien !

#### CHAPITRE IV

#### SUR LES SARCASMES ESSUYÉS PAR JÉSUS SUR LA CROIX

## **I - Agonie de Jésus sur la Croix**

L'orgueil, comme nous l'avons dit, a été la cause du péché d'Adam et, par conséquent, de la perte du genre humain ; c'est pourquoi Jésus-Christ a voulu réparer ce malheur par son humilité, en acceptant sans résistance la confusion et tous les opprobres que ses ennemis lui préparaient, ainsi qu'il l'avait prédit par la bouche de David (Ps 68, 8). Toute la vie de notre divin Rédempteur fut pleine de confusions et de mépris qu'il reçut des hommes ; et il ne refusa point de les souffrir jusqu'à la mort, afin de nous délivrer de la confusion éternelle (He 12, 2).

Qui ne pleurerait d'attendrissement, et qui n'aimerait pas Jésus-Christ, si chacun considérait tout ce qu'il a souffert durant ses trois heures d'agonie sur la croix ? Tous ses membres étaient blessés et souffrants ; l'un ne pouvait secourir l'autre. Cruellement affligé sur ce lit de douleur, Notre-Seigneur ne pouvait changer de position, ayant les mains et les pieds cloués. Toutes ses chairs sacrées étaient en plaies, mais les blessures de ses mains et de ses pieds, qui devaient soutenir tout son corps, étaient les plus douloureuses ; s'il voulait s'appuyer, soit sur les mains, soit sur les pieds, il y éprouvait des douleurs plus vives. On peut bien dire que Jésus endura autant de morts qu'il y eut d'instant dans ces trois heures d'agonie. Ô innocent Agneau, qui souffrez tant pour moi, ayez pitié de moi !

Telles étaient les souffrances corporelles de notre Sauveur, et c'étaient les moindres ; ses peines intérieures étaient encore bien plus grandes. Son âme bénie était toute désolée, privée de toute consolation ou de tout soulagement possible ; elle n'éprouvait qu'ennui, tristesse, et affliction. C'est ce qu'il a voulu faire entendre par ces paroles : "Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? (Mt 27, 46). Et c'est comme submergé dans cet abîme de douleurs, intérieures et extérieures, que l'aimable Jésus a voulu finir sa vie, conformément à la prophétie de David : "Je suis entré dans l'abîme des eaux et le flot me submerge" (Ps 68, 3).

## **II - Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix (Mt 27, 40)**

Tandis que notre divin Rédempteur agonisait ainsi sur la croix et qu'il approchait de la mort, tous ceux qui l'entouraient et passaient devant lui, prêtres, scribes, anciens et soldats, cherchaient à l'affliger davantage par des injures et des sarcasmes (Mt 27, 39). Ces dérisions ont encore été prédites par le Prophète-Roi, parlant au nom du Seigneur ! " Tous ceux qui me voient me bafouent, leur bouche ricane, ils me bafouent" (Ps 21, 8).

Ils lui criaient : "C'est toi qui t'es vanté d'abattre le Temple et de le relever en trois jours !" (Mt 27, 40). Jésus n'avait point parlé du temple matériel, il avait dit : "Détruisez ce temple, je le rétablirai en trois jours" (Jn 2, 19). Par ces

mots, Notre-Seigneur entendait sans doute faire connaître quelle était sa puissance, mais comme le remarquèrent Euthymius et d'autres, c'était un langage allégorique; il prédisait que les Juifs, en lui donnant la mort, séparaient un jour son âme de son corps, mais que, trois jours après, il ressusciterait.

Ils ajoutaient : "Que ne te sauves-tu toi-même!" (Mt 27, 40). Hommes ingrats ! si le Fils de Dieu, après s'être fait homme, avait voulu se sauver lui-même, il ne se serait pas volontairement dévoué à la mort.

Ils disaient encore : "Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix" (Mt 27, 43). Mais, si Jésus était descendu de la croix, sans accomplir par sa mort l'œuvre de sa mort, nous n'eussions pas été délivrés de la mort éternelle ; c'est pour notre salut qu'il a voulu mourir sur ce gibet infâme, dit saint Ambroise. Selon Théophylacte, les Juifs parlaient ainsi à l'instigation du démon, qui cherchait à empêcher notre salut que Jésus-Christ devait procurer par la croix. Mais, ajoute-t-il, Notre-Seigneur en serait pas monté sur la croix, s'il avait voulu en descendre sans consommer notre rédemption.

Saint Jean Chrysostome pense que l'intention des Juifs dans ce défi, était de faire en sorte que Jésus-Christ mourût déshonoré aux yeux de tout le monde comme un imposteur, convaincu de ne pouvoir se détacher de la croix, après s'être vanté d'être le Fils de Dieu. Mais ils se trompaient, selon ce qu'ajoute le saint Docteur; car, si Jésus était descendu de la croix sans y laisser sa vie, il n'eût pas été ce Fils de Dieu qui nous était promis comme devant nous sauver par sa mort sur la croix; ce n'est qu'à cette fin qu'il était venu en ce monde. Cette dernière réflexion est faite également par saint Athanase; il dit que notre Rédempteur a voulu se faire reconnaître pour le vrai Fils de Dieu, non en descendant de la croix, mais en y restant jusqu'à sa mort; puisque les Prophètes avaient annoncé qu'il devait mourir crucifié, comme l'atteste ce passage de saint Paul : "Jésus-Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, s'étant rendu lui-même malédiction pour nous, selon qu'il est écrit : Maudit celui qui est pendu au bois" (G 3, 13).

### **III - Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même. (Mt 27, 42)**

Saint Matthieu continue de rapporter les propos injurieux que les Juifs tenaient contre Jésus crucifié. Ils lui reprochaient d'avoir sauvé les autres, et de pouvoir ne se sauver lui-même. En parlant ainsi, ils l'accusaient d'imposture quant aux miracles qu'il avait opérés pour rendre la vie à plusieurs morts, et en outre d'impuissance à conserver sa propre vie.

Saint Léon leur rapporte que ce n'était pas alors le moment pour le Sauveur, de manifester sa divine puissance, et qu'il ne devait pas négliger la rédemption des hommes pour empêcher les blasphèmes de ces insensés.

Voici, d'après saint Grégoire, un autre motif pour lequel Jésus-Christ n'a pas voulu descendre de la croix. Il pouvait se soustraire au supplice de la croix et à tous ces outrages, mais ce n'était pas le temps opportun pour faire éclater sa puissance ; c'était celui de nous enseigner la patience dans les peines et la résignation à la volonté de Dieu. De même, saint Augustin nous dit que Jésus-Christ n'a pas voulu se préserver de la mort, d'abord pour accomplir la volonté de son Père, et ensuite pour ne pas nous priver de ce grand exemple de patience.

La patience que Notre-Seigneur exerça sur la croix, en supportant la confusion de tant d'injures que les Juifs lui ont faites ou dites, nous a valu la grâce de souffrir patiemment et en paix les humiliations et les persécutions du monde. Aussi l'Écriture, en parlant de Jésus chargé de sa croix sur le chemin du Calvaire, nous invite à le suivre et à nous unir à lui dans ses ignominies (He 13, 13). Les saints, en recevant les injures, loin de penser à se venger et de se troubler, se réjouissent de se voir méprisés comme Jésus-Christ l'a été. Ne rougissons donc point d'embrasser, pour l'amour de Jésus-Christ, les humiliations que nous recevons, puisque Jésus-Christ en a tant subi pour l'amour de nous. Mon doux Rédempteur ! je n'ai point fait ainsi par le passé, mais à l'avenir, je veux tout supporter pour votre amour, donnez-moi la force d'exécuter cette résolution.

#### **IV - Si Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant. (Mt 27, 43)**

Non contents de proférer des injures et des blasphèmes contre Jésus-Christ, les Juifs osèrent en outre s'attaquer à Dieu le Père : "Il met sa confiance en Dieu, s'écriaient-ils; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant, puisqu'il a dit : Je suis le Fils de Dieu" (Mt 27, 43).

Ce discours sacrilège tenu par les Juifs avait été exactement prédit par David (Ps 21, 9). Or, ceux qui parlaient ainsi, le Prophète-Roi les appelle, dans le même Psaume, des Taureaux, des Chiens et des Lions. Lors donc que les Juifs prononçaient ces mots rapportés par saint Matthieu; ils montraient manifestement eux-mêmes qu'ils étaient les taureaux, les chiens et les lions prédits par David.

Ces blasphèmes des Juifs contre le Sauveur et contre Dieu avaient été annoncés encore plus expressément par le Sage, en ces termes : "Il assure qu'il a la science de Dieu, et il s'appelle le Fils de Dieu, et il se glorifie d'avoir Dieu pour Père. S'il est véritablement le Fils de Dieu, Dieu prendra sa défense, et il le délivrera des mains de ses ennemis. Interrogeons-le par les outrages et les tourments, afin que nous reconnaissons quelle est sa

douceur, et que nous fassions l'épreuve de sa patience; condamnons-le à la mort la plus infâme." (Sg 2, 13-18).

Les Princes des Prêtres étaient poussés par la haine et par l'envie à humilier Jésus-Christ ; mais, en même temps, ils n'étaient pas exempts de crainte d'un grand châtement, ne pouvant nier les miracles opérés par le Sauveur. Tous les prêtres et les chefs de la Synagogue étaient donc en proie à une vive inquiétude, et ils voulurent assister en personne à sa mort afin que sa mort les délivrât de la crainte qui les tourmentait. Lorsqu'ils le virent attachés à la croix sans que Dieu son Père vint à son secours, ils conçurent une audace toujours croissante et se mirent à lui reprocher son impuissance et la présomption qu'il avait eue de se faire passer pour le Fils de Dieu. Ils disaient alors, comme nous l'avons vu: "Puisqu'il se confie en Dieu, et qu'il le nomme son Père, pourquoi maintenant Dieu ne le sauve-t-il pas, s'il l'aime comme son Fils ?" (Mt 27, 43). Mais, dans leur malice, ils se trompaient grossièrement; car Dieu aimait Jésus-Christ, et l'aimait comme son Fils ; et il l'aimait précisément parce qu'il sacrifiait sa vie sur la croix pour le salut des hommes, par obéissance envers son Père. C'est ce que Notre-Seigneur avait déclaré lui-même: "Je donne ma vie pour mes brebis... Si le Père m'aime, c'est que je donne ma vie" (Jn 10, 14. 17). Dieu le Père l'avait destiné pour être la victime de ce grand sacrifice qui devait lui procurer une gloire infinie, cette victime étant un Homme-Dieu, et opérer en même temps le salut de tous les hommes. Si le Père éternel avait préservé son Fils de la Mort, le sacrifice serait resté incomplet ; ainsi, Dieu eût été privé de cette gloire, les hommes n'eussent point obtenu leur salut.

#### **IV - Jésus a souffert les humiliations; pour nous sauver, nous devons l'imiter.**

Tertullien observe que tous les opprobres endurés par notre Sauveur sont un mystère de Salut, qui répare au genre humain le dommage causé par l'orgueil. Et en parlant des outrages faits à Jésus sur la croix, il dit que ce fut une injustice et une indignité par rapport à lui, mais une chose nécessaire pour nous; ce qui les rendait dignes aux yeux d'un Dieu qui voulait tout souffrir pour sauver l'homme.

Rougissons donc, nous qui nous vantons d'être disciples de Jésus-Christ, de recevoir avec impatience les humiliations qui nous viennent des hommes, puisqu'un Dieu fait homme les souffre avec tant de patience pour notre salut; et ne rougissons pas, au contraire, d'imiter ce divin Maître, en pardonnant à ceux qui nous offensent; car il déclare qu'au jour du jugement, il rougira de ceux qui auront rougi de lui pendant leur vie (Lc 9, 26). Mon Jésus! comment pourrais-je me plaindre d'un affront que je reçois, moi qui ai tant de fois mérité d'être foulé aux pieds des démons dans l'enfer ? Ah ! par le mérite de tant d'outrages que vous avez soufferts dans votre passion,

accordez-moi la grâce de supporter patiemment tous ceux qui me seront faits, et cela pour l'amour de vous qui en avez tant supporté pour l'amour de moi ! Je vous aime par-dessus toutes choses et je désire souffrir pour vous qui avez tant soufferts pour moi. J'espère tout de vous qui m'avez racheté au prix de votre sang, et j'espère aussi toutes les grâces par votre intercession, ô Marie, ma charitable Mère !

## CHAPITRE V

### SUR LES SEPTS PAROLES PRONONCÉES PAR JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX

#### **I - Mon Père ! pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font! (Lc 23, 34)**

Ô tendresse de l'amour de Jésus-Christ envers les hommes! Saint Augustin observe que le Sauveur demanda pardon pour ses ennemis dans le moment même où il était maltraité par eux, considérant moins les injures et la mort reçues que l'amour qui le faisait mourir pour eux.

Mais, dira-t-on, pourquoi Jésus pria-t-il son Père de pardonner à ses ennemis, alors qu'il pouvait leur remettre lui-même les injures qu'il en recevait ? Ce fut, répond saint Bernard pour nous apprendre à prier pour ceux qui nous persécutent. Chose admirable, dit ailleurs le même Saint, Jésus criait : "Pardonnez-leur!" et les Juifs : "Crucifiez-le!" Arnould de Chartres ajoute : "Tandis que Jésus s'efforçait de sauver les Juifs, ceux-ci travaillaient à leur damnation ; mais, auprès de Dieu, la charité de son divin Fils l'emporta sur l'aveuglement de ce peuple ingrat."

Saint Cyprien fait cette réflexion : "Jésus-Christ eut, en mourant, un si grand désir de sauver tous les hommes qu'il voulut faire participer aux mérites de son sang ceux-là mêmes qui le faisaient couler à force de tourments."

"Regarde donc ton Dieu attaché en croix, s'écrie saint Augustin, écoute comme il prie pour ses bourreaux et ose ensuite refuser la paix à ton frère qui t'a offensé !"

Saint Léon attribue à cette prière de Jésus-Christ la conversion de tant de milliers de Juifs qui se rendirent à la voix de saint Pierre, selon ce qu'on lit dans les Actes des Apôtres (Ac 2, 41; 4, 1). Dieu, dit saint Jérôme, n'a pas permis que la prière de notre Sauveur restât sans effet ; il ouvrit à l'instant les trésors de sa miséricorde, et aussitôt beaucoup de Juifs embrassèrent la foi. "Mais, pourquoi ne se sont-ils pas tous convertis ? On répond que la prière

du Seigneur était conditionnelle; elle ne devait s'appliquer qu'à ceux qui n'étaient pas du nombre de ces endurcis à qui saint Étienne reprocha de résister constamment à la grâce. (Ac 7, 51). Jésus nous a aussi compris, nous pécheurs, dans la prière qu'il fit alors: "Ô Père éternel ! écoutez la voix de votre Fils bien-aimé, qui vous prie de nous pardonner! Il est vrai que nous ne méritons pas cette grâce, mais Jésus la mérite pour nous, lui qui, par sa mort, a satisfait surabondamment pour nos péchés. Non, mon Dieu, je ne veux point m'obstiner comme les Juifs. Mon Père! je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé, et je vous en demande pardon par les mérites de Jésus-Christ." Et vous, mon Jésus, vous savez que je suis un pauvre malade, que je me suis même perdu par mes péchés ; mais vous êtes venu du ciel sur la terre pour guérir les malades, et sauver ceux qui se sont perdus, dès qu'ils se repentent de leurs fautes (cf. Is 61, 1 et Mt 18, 11). Ayez donc pitié de moi!

## **II - Je vous le dis en vérité : Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis (Lc 23, 43)**

Saint Luc nous apprend que, des deux larrons qui furent crucifiés avec Jésus-Christ, l'un s'endurcit dans le péché, et l'autre se convertit. Celui-ci entendit que son malheureux compagnon injurait le Seigneur, en lui disant que, s'il était le Messie, il devait se sauver lui-même et les sauver avec lui. Aussitôt il l'en reprit et protesta que, pour eux, ils étaient punis comme ils le méritaient, mais que Jésus était innocent. Et s'adressant ensuite au Sauveur, il le pria de se souvenir de lui dans son royaume. Par ces paroles, il le reconnaissait pour son véritable Seigneur et pour le Roi du ciel. Jésus lui promit alors le paradis pour ce jour-là même. Un savant auteur pense que, par suite de cette promesse, le Sauveur se fit voir au Bon Larron à découvert le même jour, immédiatement après sa mort, et qu'il le rendit parfaitement heureux, bien qu'il n'eût pas la jouissance de tous les délices du ciel avant d'y entrer.

Arnauld de Chartres énumère toutes les vertus que saint Dismas, cet heureux converti, exerça sur la croix au moment de sa mort : "Il crut, il se repentit, il proclama, il aima, il eut confiance, il pria." Reprenons chacun de ces termes.

Il pratiqua la foi, en croyant que Jésus-Christ, après sa mort, entrerait victorieux dans le royaume de sa gloire. Il crut au règne de celui qu'il voyait mourir, dit saint Grégoire.

Il pratiqua la pénitence, en se reconnaissant coupable. Saint Augustin remarque qu'il n'osa espérer le pardon de ses péchés qu'après les avoir confessés. Par cette généreuse confession, dit saint Athanase, il s'est emparé d'une couronne immortelle.

Ce saint pénitent donna encore de beaux exemples d'autres vertus dans ce moment suprême. Il exerça même la prédication, en proclamant l'innocence de Jésus-Christ.

Il exerça l'amour envers Dieu, en acceptant la mort avec résignation, comme la peine que méritaient ses péchés. De là, saint Cyprien, saint Jérôme, saint Augustin, n'hésitent pas à l'appeler Martyr ; et, suivant la réflexion de Silveira, il le fut en effet, car lorsque les bourreaux lui rompirent les jambes, ils le firent avec plus de fureur et de cruauté, parce qu'il avait reconnu l'innocence de Jésus, et le Saint accepta ce surcroît de peine pour l'amour de son divin Maître.

D'autre part, admirons dans ce fait la bonté de Dieu, qui donne toujours plus qu'on ne lui demande, comme le dit saint Ambroise; le pauvre pécheur, dans sa confiance, fait cette prière à Jésus de se souvenir de lui quand il sera dans son royaume, et le Seigneur lui promet qu'ils s'y retrouveront ensemble ce jour-là même. Saint Jean Chrysostome remarque en outre qu'avant le Bon Larron personne n'avait mérité la promesse du paradis. On vit alors se vérifier ce que Dieu a déclaré par l'organe d'Ezéchiel: lorsqu'un pécheur se repent sincèrement de ses fautes, il lui pardonne entièrement, comme s'il avait oublié les offenses qu'il en a reçues (Ez 18, 21). Isaïe nous assure que le Seigneur est tellement porté à nous faire du bien que, quand nous le prions, il nous exauce aussitôt (Is 30, 19). Dieu, dit saint Augustin, est toujours prêt à embrasser les pécheurs repentants.

Voilà comment la croix, souffert avec impatience, par le mauvais larron, ne fit qu'augmenter son malheur dans l'envers, tandis qu'au Bon Larron, soufferte avec patience, elle servit d'échelle pour monter au ciel. Ô saint pénitent! que tu as été heureux d'unir ta mort à celle de ton Sauveur ! Mon Jésus! dès à présent, je vous sacrifie ma vie, et je vous demande la grâce de pouvoir, à l'heure de ma mort, unir le sacrifice de ma vie à celui que vous avez offert à Dieu sur la croix, j'espère mourir dans votre grâce et en vous aimant d'un amour pur de toute affection terrestre, pour continuer de vous aimer de toutes mes forces pendant toute l'éternité.

### **III - Femme, voici votre fils... Voici votre Mère (Jn 19, 26-27)**

On lit dans l'Évangile de saint Marc qu'il y avait sur le Calvaire plusieurs saintes femmes qui regardaient Jésus crucifié, mais de loin (Mc 15, 40) ; on doit donc croire que la Mère du Sauveur se trouvait avec elles. Cependant d'après saint Jean, la Sainte Vierge était, non pas loin, mais près de la croix avec Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine (Jn 19, 25). Euthymius cherche à lever la difficulté en disant que la Sainte Vierge, voyant que son divin Fils allait bientôt expirer, s'approcha de la croix. Pour arriver plus près

de son Fils bien-aimé, elle surmonta la crainte qu'inspiraient les soldats, et supporta patiemment toutes les insultes qu'elle eut à souffrir de la part des hommes qui gardaient les condamnés et qui la repoussaient brutalement. Le savant auteur d'une Vie de Jésus-Christ dit la même chose : "Il y avait là des amis qui l'observaient de loin; mais la Sainte Vierge, sainte Marie-Madeleine et une autre Marie se tenaient auprès de la croix avec saint Jean. Jésus, voyant auprès de lui sa Mère et son cher disciple, leur adressa ces paroles..." La mort douloureuse de son Fils ne peut ébranler cette Mère incomparable, suivant la réflexion de l'abbé Guerric : "Telle est cette Mère qui même dans la terreur de la mort ne déserte pas son Fils." Les mères fuient à la mort de leurs enfants; les voir expirer dans pouvoir les secourir, c'est un spectacle auquel leur tendresse ne leur permet pas d'assister ; Marie, au contraire, plus la mort de son Fils approchait, plus elle approchait de la croix.

Cette Mère affligée était donc debout près de la croix et, de même Jésus offrait le sacrifice de sa vie, elle offrait le sacrifice de sa douleur pour le salut des hommes, participant avec la plus parfaite résignation à toutes les peines et à tous les opprobres que son divin Fils souffrait en mourant. Un auteur observe qu'on ne fait pas honneur à la constance de Marie lorsqu'on la représente évanouie au pied de la croix; elle fut la femme forte, qui ne faiblit pas et ne pleure pas, comme le remarque saint Ambroise.

La douleur qu'éprouva la Sainte vierge dans la passion de son Fils surpassa tout ce que peut souffrir un cœur humain ; et ce ne fut pas une douleur stérile, comme celles des mères ordinaires à la vue d'un enfant qui souffre, mais ce fut une douleur qui produisit de grands fruits; car, par les mérites de ses douleurs et par sa charité, suivant la pensée de saint Augustin, de même que Marie est la Mère naturelle de Jésus-Christ, notre Chef, elle devint alors la Mère spirituelle des fidèles, qui sont les membres de Jésus-Christ, en coopérant par sa charité à les faire naître et à les rendre enfants de l'Église.

Saint Bernard dit que, sur le Calvaire, ces deux grands Martyrs, Jésus et Marie souffraient en silence : l'excès de la douleur qui les oppressait leur ôta la faculté de parler. La Mère regardait son Fils agonisant sur la croix, le Fils regardait sa Mère agonisant au pied de la croix et mourant de compassion pour les peines qu'il endurait.

Marie et Jean étaient donc plus près de la croix que les saintes femmes qui les accompagnaient, de sorte que, au milieu du tumulte, ils pouvaient plus facilement entendre la voix et distinguer les regards du Sauveur. On lit dans l'Évangile que Jésus aperçut sa Mère et son Disciple bien-aimé (Jn 19, 26). Mais si Marie et Jean étaient accompagnés d'autres personnes, pourquoi est-il dit que Jésus aperçut sa Mère et son Disciple, comme s'il n'avait pas vu les femmes qui les suivaient ? C'est là, répond saint Pierre Chrysologue, un effet de l'amour ; on voit toujours plus clairement les êtres qu'on aime le plus. Saint Ambroise exprime la même pensée. La Bienheureuse Vierge a révélé

elle-même à sainte Brigitte que Jésus, pour voir sa Mère, qui était auprès de la croix, dut presser ses paupières avec effort, afin de dégager ses yeux du sang qui les couvrait et lui ôtait la vue.

Jésus dit à sa Mère, en lui désignant des yeux saint Jean qui était à côté d'elle : "Femme, voilà votre fils." Mais pourquoi l'appela-t-il Femme plutôt que Mère ? Ce fut, peut-on répondre, parce que se trouvant près de mourir, il lui parla en prenant congé d'elle, comme s'il eût dit : "Femme, dans peu je serai mort; vous n'aurez plus de fils sur la terre ; c'est pourquoi je vous laisse Jean qui vous servira et vous aimera comme un fils." Le Seigneur nous donne à entendre par là que saint Joseph n'était plus ; car, s'il eût été encore en vie, il ne l'aurait jamais séparé de sa sainte Épouse.

Toute l'antiquité atteste que saint Jean resta toujours vierge, et que c'est principalement à cause de ce mérite qu'il eut l'honneur d'être donné pour fils à Marie et de remplacer Jésus-Christ auprès de sa Mère; aussi, la Sainte Église a consacré dans ses chants cet éloge du Disciple bien-aimé.

L'Évangile constate qu'après la mort de Notre-Seigneur, saint Jean reçut Marie dans sa maison, et qu'il l'assista et la servit comme sa propre mère tout le temps qu'elle vécut encore. Jésus-Christ a voulu que ce Disciple privilégié fût témoin oculaire de sa mort, afin qu'il pût ensuite l'attester plus fermement, ainsi qu'il l'a fait dans ses écrits (Jn 19, 35; 1 Jn 1, 1). C'est pour cela que la Sauveur, quand ses autres disciples l'abandonnèrent, donna à saint Jean la force de le suivre jusqu'à sa mort au milieu de tant d'ennemis.

Mais revenons à la Sainte Vierge, et tâchons de découvrir la raison plus intrinsèque pour laquelle Jésus l'appela Femme, et non Mère. Il a voulu nous faire entendre par là que Marie est la Femme par excellence, annoncé dans la Genèse comme devant écraser la tête du Serpent (Gn 3, 15). Personne ne doute que cette Femme ne soit la Bienheureuse Vierge Marie qui, par le moyen de son divin Fils, si ce n'est ce Fils lui-même par le moyen de celle qui l'a mis au monde, devait écraser la tête de Lucifer. Marie a certainement dû être ennemie du Serpent, puisque Lucifer fut orgueilleux, ingrat et rebelle, tandis qu'elle fut toujours humble, reconnaissante et soumise. Il a été prédit qu'elle lui écraserait la tête; car Marie en donnant le jour au Sauveur du monde, abattit l'orgueil de Lucifer. Le Serpent s'efforça de mordre Jésus-Christ au talon, par lequel il faut entendre sa sainte humanité, partie la plus voisine de la terre ; mais le Sauveur, par sa mort, eut la gloire de le vaincre et de le priver de l'empire que le péché lui avait donné sur le genre humain.

Dieu dit en outre au Serpent qu'il établirait une inimitié sans fin entre sa race et celle de la Femme. Cela signifie qu'après la chute de l'homme causée par le péché, nonobstant la rédemption opérée par Jésus-Christ, il devait y avoir dans le monde deux familles et deux postérités: par la race de Satan est désignée la famille des pécheurs, qui sont ses enfants, étant imbus de son venin; par la race de Marie est désignée la famille sainte, qui comprend tous

les justes avec Jésus-Christ, leur Chef. Marie fut donc destinée à être la Mère tant du Chef que de ses membres, qui sont les fidèles; car, l'Apôtre le dit expressément : "Vous n'êtes qu'un dans le Christ Jésus" (Ga 3, 28). Les fidèles ne forment qu'un seul corps avec Jésus-Christ, le chef n'étant point séparé de ses membres; et ces membres sont tous enfants spirituels de Marie, puisqu'ils ont le même esprit que son propre Fils, qui est Jésus-Christ. Ainsi, sur le Calvaire, saint Jean n'est pas désigné par son nom, il s'appelle le Disciple aimé du Seigneur, afin que nous comprenions que Marie est la Mère de tout chrétien fidèle, qui est aimé de Jésus-Christ, et en qui Jésus-Christ vit par son esprit. Cela est conforme à la pensée d'Origène : "Jésus dit à Marie : "Voici ton fils", comme s'il lui avait dit : "Voici Jésus que tu as enfanté" ; car celui qui est parfait, ce n'est plus lui qui vit, c'est le Christ qui vit en lui."

Denis le Chartreux dit que, dans la passion, le sein de Marie se remplit du sang qui coulait des plaies de notre Sauveur, afin qu'elle pût en nourrir ses enfants. Il ajoute que cette divine Mère, par ses prières et par les mérites qu'elle acquit principalement en assistant à la mort de Jésus-Christ, nous obtint la grâce de participer aux mérites de sa passion du Rédempteur. Ô Mère de douleurs ! vous savez que j'ai mérité l'enfer; je n'ai d'autre espérance de salut que dans la participation aux mérites de Jésus-Christ; c'est la grâce que j'attends de votre intercession, et je vous en prie de me l'obtenir, pour l'amour de ce divin Fils que, sur le Calvaire, vous avez vu de vos propres yeux baisser la tête et expirer! Ô Reine des Martyrs ! ô Avocate des pécheurs ! secourez-moi toujours, et spécialement à l'heure de ma mort! Il me semble déjà voir les démons se presser autour de moi durant mon agonie, et faire tous leurs efforts pour me jeter dans le désespoir à la vue de mes péchés; ah! quand vous verrez mon âme ainsi assiégée, ne m'abandonnez pas, aidez-moi de vos prières, pour que j'obtienne la confiance et la sainte persévérance. Comme alors, perdant peut-être la parole et même l'usage des sens, je ne pourrai plus prononcer votre saint nom ni celui de votre divin Fils, je vous invoque dès ce moment et je vous dis : " Jésus et Marie, je vous recommande mon âme !"

#### **IV - Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? (Mt 27, 46)**

Saint Matthieu dit que Notre-Seigneur prononça la parole "Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? " en jetant un grand cri (Mt 27, 46). Pourquoi ce cri retentissant ? Selon Euthymius, le Sauveur a voulu montrer par là sa puissance divine en vertu de laquelle, quoique sur le point d'expirer, il pouvait faire entendre une voix si forte; ce dont les hommes agonisants sont incapables, à cause de l'extrême faiblesse dans laquelle ils sont réduits. Ce fut en outre pour nous faire connaître combien il souffrit en mourant. On eût pu croire que, Jésus-Christ étant homme et Dieu, sa divinité aurait empêché les tourments de lui causer de la douleur ; pour écarter ce soupçon, il voulut témoigner par ce cri plaintif que sa mort fut la

plus douloureuse que jamais un homme ait endurée, et que, tandis que les Martyrs furent soutenus dans leurs tourments par les consolations divines, lui, comme Roi des Martyrs, il voulut mourir privé de tout adoucissement, et satisfaire en toute rigueur à la divine Justice pour tous les péchés des hommes. C'est aussi pour cette raison, remarque Silveira, que, s'adressant à son Père, il l'appela son Dieu, et non son Père ; il devait lui parler alors comme un coupable à son juge, et non comme un fils à son père.

D'après saint Léon, ce cri du Seigneur sur la croix ne fut pas proprement une plainte, mais un enseignement. Il a voulu nous apprendre, par cette expression de douleur, combien est grande la malice du péché, puisque Dieu fut en quelque sorte obligé de livrer son Fils bien-aimé au dernier supplice sans lui accorder le moindre soulagement, et cela seulement pour s'être chargé d'expier nos fautes. Cependant, même alors, Jésus-Christ ne fut pas abandonné de la divinité ni privé de la gloire qui avait été communiquée à son âme bénie dès le premier instant de sa création ; mais il fut privé de toutes les consolations sensibles que Dieu accorde ordinairement à ses fidèles serviteurs, pour les fortifier dans leurs souffrances ; il resta abandonné dans un abîme de ténèbres, de craintes, de dégoûts amers, autant de peines que nous avons méritées. Notre Sauveur avait déjà subi, dans le jardin de Gethsémani cette privation de la présence sensible de Dieu ; mais celle qu'il souffrit sur la croix fut encore plus grande et plus cruelle.

Ô Père éternel ! quel déplaisir vous a donc causé ce Fils innocent et obéissant, pour que vous le punissiez par une mort remplie de tant d'amertume ? Regardez-le sur cette croix. Voyez comme sa tête y est tourmentée par les épines, comme son corps y est attaché par trois crochets de fer et ne repose que sur ses plaies ! Il est abandonné de tout le monde, même de ses disciples ; ceux qui l'entourent ne font qu'augmenter son supplice par des dérisions et des blasphèmes ; pourquoi donc, vous qui l'aimez tant, l'avez-vous abandonné aussi ? Mais il ne faut pas oublier que Jésus s'était chargé de tous les péchés du monde. Quoiqu'il fût le plus saint de tous les hommes, ou plutôt la sainteté même, ayant pris sur lui la charge de satisfaire pour tous nos péchés, il paraissait le plus grand pécheur de l'univers. Comme tel, devenu responsable pour tous, il s'était offert à payer toutes nos dettes envers la Justice divine ; et comme nous méritions d'être à jamais abandonnés dans l'enfer et livrés à un désespoir éternel, il a voulu être lui-même abandonné à une mort sans consolation, afin de nous délivrer de la mort éternelle.

Calvin, dans son commentaire sur saint Jean, a eu l'audace d'avancer que Jésus-Christ, pour réconcilier son Père avec les hommes, devait éprouver toute la colère de Dieu contre le péché et subir toutes les peines des damnés, spécialement celle du désespoir. C'est là une exagération et une erreur. Comment le Fils de Dieu aurait-il pu expier nos péchés par un péché plus grand, tel que le désespoir ? et comment ce désespoir, rêvé par Calvin,

pouvait-il s'accorder avec la dernière parole de Jésus remettant son âme entre les mains de son Père? La vérité, comme l'expliquent saint Jérôme, saint Jean Chrysostome et d'autres interprètes, est que notre divin Sauveur ne fit entendre un cri plaintif que pour monter, non son désespoir, mais la douleur qu'il éprouvait en mourant ainsi privé de toute consolation. D'ailleurs, le désespoir de Jésus-Christ n'aurait pu provenir d'aucune autre cause que de se voir haï de Dieu ; mais comment Dieu pouvait-il haïr ce Fils qui, pour se conformer à sa volonté, avait consenti à satisfaire à sa justice pour les péchés des hommes ? Ce fut en retour de cette obéissance que son Père lui accorda le salut du genre humain, ainsi que l'Écriture nous l'enseigne (He 5, 7).

Du reste, cet abandon fut la plus cruelle de toutes les peines que Jésus-Christ endura dans sa passion ; car nous savons qu'après avoir souffert tant de douleurs atroces sans ouvrir la bouche, il ne se plaignit que dans cette dernière circonstance, et que ce fut en poussant un grand cri (Mt 27, 50), accompagné de beaucoup de larmes et de prières (He 5, 7). Mais, par ce cri et ces larmes, le divin Maître a eu en vue de nous faire comprendre, d'une part, combien il souffrait pour nous obtenir miséricorde auprès de Dieu et, de l'autre, combien est horrible le malheur d'être rejeté de Dieu et à jamais privé de son amour, selon la menace du Sauveur (Os 9, 15).

Saint Augustin observe en outre que, si Jésus-Christ se troubla à l'aspect de sa mort, ce fut pour la consolation de ses serviteurs, afin que, s'il leur arrive d'éprouver quelque trouble lorsqu'ils se voient sur le point de mourir, ils ne se regardent pas comme réprochés et ne s'abandonnent pas au désespoir, puisque le Seigneur lui-même se troubla dans cette circonstance.

Rendons grâce à la bonté de notre Sauveur, qui a daigné prendre sur lui les peines qui nous étaient dues et nous délivrer ainsi de la mort éternelle; et tâchons d'être à l'avenir reconnaissants envers ce divin Libérateur, en bannissant de notre cœur toute affection qui ne serait pas pour lui. Lorsque nous nous trouvons dans la désolation spirituelle, et que Dieu nous prive de sa présence sensible, unissons-nous à ce que Jésus-Christ souffrit lui-même au moment de sa mort. Quelquefois, le Seigneur se cache aux yeux des âmes qu'il chérit le plus, mais il ne s'éloigne pas de leur cœur, et il continue des les soutenir intérieurement par sa grâce. Il ne s'offense point si, dans cet abandon, nous lui disons ce qu'il disait lui-même à Dieu son Père dans le jardin des Olives : "Mon Père ! s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi !" (Mt 26, 39). Mais il faut ajouter aussitôt avec lui : "Néanmoins, que votre volonté soit faite, et non la mienne !" Si la désolation continue, il faut continuer à répéter cet acte de résignation, comme Notre-Seigneur fit lui-même durant les trois heures de son agonie. Saint François de Sales dit que Jésus, soit qu'il se montre, soit qu'il se cache, est toujours également aimable. Après tout, quand on a mérité l'enfer, et qu'on s'en voit délivré, on n'a qu'une chose à dire : "Seigneur! je louerai votre saint nom en tout temps" (Ps 33, 2). Je ne suis pas digne de vos consolations ; accordez-moi la grâce

de vous aimer, et je consens à vivre dans ma peine aussi longtemps qu'il vous plaira. Ah ! si les damnés pouvaient, dans leurs tourments, se conformer ainsi à la volonté divine, leur enfer ne serait plus un enfer." Mais vous, Seigneur, ne soyez pas loin, ô ma force, vite à mon aide !" (Ps 21, 20). Ô mon Jésus ! par les mérites de votre mort désolée, ne me privez pas de votre secours dans ce grand combat qu'au moment de ma mort j'aurai à soutenir contre l'enfer. Quand tout le monde m'aura abandonné, et que personne ne pourra plus m'aider, ne m'abandonnez pas, vous qui êtes mort pour moi et qui pouvez seul me secourir dans cette extrémité. Exaucez-moi, Seigneur, par le mérite de la grande peine que vous avez soufferte dans votre abandon sur la croix, par lequel vous nous avez obtenus de n'être point abandonné de la grâce comme nous l'avons mérité par nos fautes.

### **V - J'ai soif ! (Jn 19, 28)**

On lit dans saint Jean : "Après cela, sachant que toutes choses étaient accomplies, afin qu'une parole de l'Écriture s'accomplisse encore, Jésus dit: J'ai soif !" (Jn 19, 28). Le passage des saintes Écritures auquel l'Évangéliste fait ici allusion est cette parole prophétique de David : "Ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, et dans ma soif ils m'ont présenté du vinaigre à boire" (Ps 68, 22).

Grande fut la soif corporelle qu'éprouva Jésus-Christ dans ses derniers moments, après avoir répandu tant de sang ; d'abord dans le jardin de Gethsémani, ensuite dans le prétoire par sa flagellation et son couronnement d'épines, et enfin sur la croix où jaillissaient, comment d'autant de sources, quatre ruisseaux de sang. Mais bien plus grande fut sa soif spirituelle, c'est-à-dire le désir ardent qu'il avait de sauver tous les hommes et de souffrir encore plus pour nous, comme le remarque Louis de Blois, afin de nous montrer la grandeur de son amour. Ce qui a fait dire à saint Laurent Justinien que cette soif provenait de l'amour de notre Sauveur pour nous. Ah! mon Jésus ! vous aimez tant souffrir pour moi ! je répugne tant aux souffrances ! La moindre chose qui me contrarie, me rend si impatient, envers moi-même et envers les autres que je deviens moi-même insupportable. Mon doux Sauveur ! par le mérite de votre patience, accordez-moi la patience et la résignation dans les maladies et dans tout ce qui m'arrive de fâcheux ; rendez-moi semblable à vous avant que je meure.

### **VI - Tout est accompli ! (Jn 19, 30)**

Jésus prononça cette parole lorsqu'il eut goûté du vinaigre qu'on lui présenta. Avant de rendre le dernier soupir, le Seigneur se mit devant les yeux tous les sacrifices de l'Ancienne Loi, lesquels étaient autant de figures du Sacrifice de la croix, toutes les prières des anciens Patriarches, et tout ce

que les Prophètes avaient prédit sur les mauvais traitements et les humiliations qu'il devait subir pendant sa vie et à sa mort et il vit et déclara que tout était accompli.

La lettre aux Hébreux nous exhorte à nous présenter généreusement et armés de patience au combat que nous avons à soutenir en cette vie contre les ennemis de notre salut; elle nous encourage à résister avec confiance aux tentations jusqu'à la fin, à l'exemple de Jésus-Christ, qui ne voulut descendre de la croix qu'après y avoir laissé la vie (He 12, 1). C'est pour nous instruire et nous fortifier par son exemple, dit saint Augustin, que ce divin Maître a voulu rester ainsi sur la croix. Il a voulu consommer son sacrifice jusqu'à la mort, pour nous convaincre que Dieu n'accorde le prix de la gloire qu'à ceux qui persévèrent dans le bien jusqu'à la fin, selon ce qu'il a déclaré (Mt 10, 22).

Ainsi, lorsqu'agités par nos passions, ou par les tentations du démon, ou par les persécutions des hommes, nous nous sentons poussés à perdre la patience et à nous livrer au péché, jetons un regard sur Jésus crucifié, qui a répandu tout son sang pour notre salut, tandis que nous n'en avons pas encore versé une goutte pour son amour (cf. He 12, 3). Et lorsqu'il nous arrive de devoir faire le sacrifice de notre amour-propre, d'un ressentiment, d'une satisfaction, d'une curiosité, ou de quelque autre chose qui n'est d'aucune utilité pour notre âme, rougissons de refuser cela à Jésus-Christ. Il n'a pas été avare envers nous, il nous a donné sa vie, tout son sang ; nous devons avoir honte d'être mesquins envers lui.

Opposons aux ennemis de notre âme toute la résistance que nous devons leur offrir, mais n'espérons la victoire que par les mérites de Jésus-Christ ; c'est uniquement par ses mérites que les Saints, et surtout les Saints Martyrs, ont triomphé de toutes les souffrances et de la mort (Rm 8, 37). Si donc le démon nous présente à l'esprit certains obstacles qui nous semblent fort difficiles à surmonter à cause de notre faiblesse, tournons les yeux vers Jésus crucifié et, pleins de confiance en son secours et en ses mérites, disons avec l'Apôtre : "Je ne puis rien par moi-même, mais, avec l'aide de Jésus, je puis tout" (Ph 4, 15).

Que la vue des souffrances de Jésus crucifié nous encourage donc à supporter les tribulations de la vie présente. Regardez-moi, nous dit ce divin Sauveur du haut de la croix, voyez la multitude de douleurs et d'opprobres que j'endure pour vous sur ce gibet : mon corps y est attaché par trois clous et pèse de tout son poids sur mes plaies ; les malheureux qui m'entourent ne font que m'injurier et me tourmenter ; et intérieurement, mon esprit est encore beaucoup plus affligé que mon corps. Je souffre tout pour votre amour. Considérez donc l'affection que je vous porte, et aimez-moi ; ne craignez pas de souffrir quelque chose pour moi, qui ai mené une vie si pénible et que vous voyez maintenant mourir d'une mort si douloureuse pour vous. Ah! mon Jésus! vous m'avez mis au monde pour vous servir et

vous aimer ; vous m'avez donné tant de lumières et de grâces pour m'aider à vous être fidèle ; et moi, combien de fois n'ai-je pas eu l'ingratitude de renoncer à votre grâce et de vous abandonner, plutôt que de me priver d'une misérable satisfaction ! Pardonnez-moi, Seigneur, je vous en conjure par cette mort désolée que vous avez bien voulu subir pour moi. Accordez-moi la grâce de vous servir fidèlement le reste de mes jours ; je suis résolu de bannir désormais de mon cœur toute affection qui n'est pas pour vous, mon Dieu, mon Amour, mon Tout !

Marie, ma douce Mère, aidez-moi à être fidèle envers votre divin Fils, qui m'a tant aimé !

### **VII - Mon Père ! je remets mon âme entre vos mains (Lc 23, 46)**

Notre Sauveur proféra cette dernière parole d'une voix forte, "en un grand cri" (Lc 23, 46). Selon Euthymius, ce fut pour faire entendre à tout le monde qu'il était le vrai Fils de Dieu, en l'appelant son Père. Mais selon saint Jean Chrysostome, le Seigneur fit retentir sa voix avec tant de vigueur au moment d'expirer, pour montrer qu'il mourait, non par nécessité, mais de sa propre volonté, ce qui s'accorde d'ailleurs avec ce qu'il avait déclaré d'avance, en disant qu'il donnait volontairement sa vie pour ses brebis, et qu'il ne céda nullement à la malice de ses ennemis (Jn 10, 13).

Saint Athanase ajoute que Jésus-Christ, en se recommandant lui-même à son Père, lui recommanda pareillement tous les fidèles, qui devaient recevoir par lui le salut éternel, parce que la tête et les membres ne forment qu'un seul corps. Jésus a donc voulu, dit ce saint Docteur, répéter en ce moment suprême la prière qu'il avait faite auparavant: "Père saint ! conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous... Je désire que, là où je suis, ils se trouvent avec moi" (Jn 17, 11 et 24).

C'est ce qui faisait dire à saint Paul : "Je sais qui est celui à qui je me suis confié, et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour garder mon dépôt jusqu'au jour du jugement" (2 Tm 1, 12). Voilà ce qu'écrivit l'Apôtre, du fond d'une prison où il souffrit pour Jésus-Christ; il déposait entre les mains de ce bon Maître le trésor de ses peines et toutes ses espérances, sachant avec quelle fidélité il récompense ceux qui souffrent pour son amour.

David mettait toute son espérance dans le Rédempteur futur : "En tes mains je remets mon esprit, c'est toi qui me rachète, Dieu de vérité" (Ps 30, 6). À combien plus forte raison ne devons-nous pas nous confier en Jésus-Christ, maintenant qu'il a accompli l'œuvre de notre rédemption ! Disons-lui donc avec une confiance sans bornes, en empruntant les paroles du Roi-Prophète et ses propres paroles : "Seigneur! c'est vous qui m'avez racheté ; ô mon Père, je remets mon esprit entre vos mains." Ces paroles consolent et fortifient beaucoup, au moment de la mort, contre les tentations de l'enfer et contre

les craintes qu'inspire le souvenir des fautes passées. Pour moi, ô Jésus, mon Rédempteur, je ne veux pas attendre la mort pour vous recommander mon âme; je vous la recommande dès maintenant ; ne permettez pas qu'elle s'éloigne encore de vous. Je vois que jusqu'ici la vie ne m'a servi qu'à vous déshonorer; ne souffrez pas que je continue à vous offenser le reste de mes jours. Ô Agneau de Dieu, immolé sur la croix et mort pour moi comme une victime d'amour consumée par les douleurs, faites que, par les mérites de votre mort, j'aie le bonheur de vous aimer de tout mon cœur d'être tout à vous le reste de ma vie ! Et quand arrivera ma dernière heure, faites-moi mourir brûlant d'amour pour vous ! Vous êtes mort pour mon amour; je veux mourir pour votre amour. Vous vous êtes donné tout à moi ; je me donne tout à vous. Vous avez versé tout votre sang, vous avez donné votre vie pour me sauver; ne permettez pas que, par ma faute, tout cela soit perdu pour moi. Mon Jésus ! je vous aime, et j'espère par vos mérites vous aimer éternellement : "En vous, Seigneur, j'ai espéré; sur moi pas de honte à jamais" (Ps 30, 2).

Ô Marie, Mère de Dieu, j'ai confiance en vos prières; obtenez-moi la grâce de vivre et de mourir fidèle à votre divin Fils. Je vous dirai aussi, avec saint Bonaventure, que je mets mon espérance en vous.

## CHAPITRE VI

### SUR LA MORT DE JÉSUS-CHRIST

#### **I - Jésus meurt et triomphe de la mort**

Saint Jean rapporte que notre divin Rédempteur, avant d'expirer, baissa la tête (Jn 19, 30). Ce fut pour marquer qu'il acceptait la mort de la main de son Père avec une entière soumission, puisqu'il mettait alors le comble à son humble obéissance en subissant le supplice de la croix (Ph 2, 8).

Ayant les mains et les pieds cloués à la croix, Jésus ne pouvait mouvoir aucune partie de son corps, excepté la tête. Or, la mort, dit saint Athanase, n'osait s'avancer pour ôter la vie à l'Auteur de la vie; il a donc fallu qu'il l'invitât lui-même, en inclinant la tête, à venir le frapper. Saint Matthieu, parlant de la mort de Jésus-Christ, dit qu'il exhala ou envoya hors de lui son esprit (Mt 27, 50). Selon saint Ambroise, l'Évangéliste se sert de cette expression pour montrer que Notre-Seigneur mourut, non par nécessité ni par le fait des bourreaux, mais parce qu'il voulut bien mourir; il ne perdit point la vie, mais il la quitta de son plein gré. Il mourut volontairement, afin de sauver l'homme de la mort à laquelle il était condamné.

Tout cela avait été prédit par le prophète Osée, en ces termes : "Je les délivrerai des mains de la mort, je les rachèterai de la mort. Ô mort ! je serai ta mort; ô enfer! je serai ta ruine!" (Os 13, 14). Saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire et l'Apôtre lui-même, comme nous le verrons bientôt, appliquent littéralement ce passage à Jésus-Christ qui, par sa mort, nous a délivrés des mains de la mort, c'est-à-dire de l'enfer, où l'on souffre une mort éternelle. Et proprement, suivant l'explication des interprètes, dans le texte hébreu, au lieu de Mort, on lit le mot Schéol, qui signifie Enfer.

Mais comment Jésus-Christ a-t-il été la mort de la mort ? C'est que notre Sauveur, par sa mort, a vaincu et détruit la mort que le péché nous avait causée. L'Apôtre demande ce qu'est devenue, après cette défaite, la mort de son aiguillon, qui est le péché ; il assure que la victoire du Sauveur a tout fait disparaître: "La mort a été engloutie dans la victoire" (! Co 15, 54). Par sa mort, l'Agneau divin a détruit le péché, qui était la cause de notre mort. Tel fut donc le triomphe du Fils de Dieu: en mourant pour nous, il a ôté du monde le péché, et nous a par conséquent délivrés de la mort éternelle, à laquelle tout le genre humain était assujéti.

Ce que nous disons se confirme par un autre texte de l'Écriture. On y lit que Jésus-Christ "a réduit à l'impuissance, par sa mort, celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire, le diable" (He 2, 14). Jésus-Christ a détruit le démon qui avait le pouvoir de donner la mort temporelle et éternelle à tous les enfants d'Adam, infectés du péché. Et c'est là cette victoire de la Croix chantée par l'Église : Jésus, qui est la Vie même, ou l'Auteur de la vie, en mourant sur la croix, nous a procuré la vie éternelle.

Ce prodige est l'œuvre de l'Amour divin qui, faisant les fonctions de prêtre, offrit en sacrifice au Père éternel la vie de son Fils unique pour le salut des hommes, comme la Sainte Église l'exprime dans ses chants.

Sur quoi saint François de Sales s'écrie : "Voyons-le, ce divin Rédempteur, étendu sur la croix comme sur son bûcher d'amour, où il meurt d'amour pour nous. Eh! que ne nous jetons-nous en esprit sur lui, pour mourir sur la croix avec lui qui pour l'amour de nous a bien voulu mourir !" Oui, mon doux Rédempteur, j'embrasse votre Croix! C'est ainsi que je veux vivre et mourir, ne cessant jamais de baiser avec amour vos pieds sanglants, transpercés pour moi.

## **II - Jésus mort en croix**

Arrêtons-nous un instant, et contemplons notre Sauveur mort sur la croix, en parlant d'abord à Dieu son Père, et ensuite à lui-même.

Père éternel, "regardez la face de votre Christ!" (Ps 83, 10). Regardez votre Fils unique qui, pour accomplir votre volonté de sauver l'homme perdu, est

venu sur la terre, s'est revêtu de la chair humaine et, avec notre chair, a pris sur lui toutes nos misères, excepté le péché. En un mot, il s'est fait homme. Il a voulu passer toute sa vie parmi les hommes comme le plus pauvre, le plus méprisé et le plus affligé de tous les hommes. Il a voulu mourir comme vous le voyez, après que les hommes eux-mêmes lui eussent déchiré les chairs à coups de fouets, mis la tête en plaies par une couronne d'épines, et percé les mains et les pieds en les clouant sur la croix. Il est mort de pure douleur sur ce gibet infâme, traité comme l'homme le plus méprisable du monde, tourné en dérision comme un faux prophète, outragé comme un imposteur sacrilège pour avoir dit qu'il était votre Fils, condamné à subir cet horrible supplice comme le plus grand des scélérats. Et vous-mêmes, Seigneur, vous avez augmenté les horreurs de sa mort, en le privant de toute consolation ! Dites-nous : quelle faute a-t-il donc commise, ce Fils que vous aimez tant, pour mériter un châtement si cruel ? Vous qui connaissez son innocence, sa sainteté, pourquoi l'avez-vous traité ainsi ? Ah ! j'entends votre réponse : "Pour les péchés de mon peuple, il a été frappé à mort" (Is 53, 8). Non, me dites-vous, mon Fils ne méritait et ne pouvait mériter aucun châtement, étant l'innocence même, la sainteté même ; mais vous, vous méritiez une peine pour vos fautes, vous méritiez la mort éternelle ; et moi, pour ne point vous voir perdues à jamais, vous, mes créatures bien-aimées, pour vous délivrer d'un si grand malheur, j'ai cette mort douloureuse. Considérez donc, ô hommes ! quel a été mon amour pour vous : "Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique" (Jn 3, 16).

Permettez que je m'adresse aussi à vous, ô Jésus, mon doux Rédempteur ! Je vous vois sur cette croix, abandonné de tout le monde, pâle et défiguré, sans parole, sans respiration, sans vie, sans une seule goutte de sang, l'ayant versé entièrement, comme vous l'aviez prédit (Mc 14, 24). Vous n'avez plus de vie, parce que vous l'avez sacrifiée pour rendre la vie à mon âme, que ses péchés avaient fait mourir ; vous n'avez plus de sang, parce que vous l'avez répandu pour laver mes iniquités. Mais qu'est-ce qui vous porte à donner ainsi votre vie et tout votre sang pour de misérables pécheurs tels que nous ? Ah ! votre Apôtre nous l'a déclaré, c'est l'amour dont vous brûlez pour nous : "Il nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous" (Ep 5, 2).

### **III - Fruit de la mort du Sauveur**

C'est ainsi que ce Pontife divin, qui fut tout à la fois le sacrificateur et la victime, en s'immolant pour le salut des hommes qu'il aimait, consumma le grand sacrifice de la croix, et accomplit l'œuvre de notre rédemption.

Jésus-Christ, par sa mort, a fait disparaître tout ce que notre mort avait d'horrible. Elle n'était auparavant qu'un supplice infligé à des rebelles ; mais, par la grâce et les mérites de notre Sauveur, elle est devenue un sacrifice tellement agréable à Dieu, qu'uni à celui de la mort de Jésus-Christ, il nous

rend dignes de jouir de la gloire dont Dieu jouit lui-même, et de l'entendre un jour nous dire, comme nous l'espérons : "Entrez dans la joie de votre Seigneur !" (Mt 25, 21).

Ainsi, grâce à la mort de Jésus-Christ, notre mort a cessé d'être un sujet de douleur et de crainte. Notre-Seigneur en a fait un passage du danger de se perdre éternellement à l'assurance d'une félicité éternelle, un passage des misères de ce monde aux délices ineffables du paradis.

De là vient que les justes regardent la mort, non avec crainte, mais avec joie et désir. Saint Augustin dit que ceux qui aiment Jésus crucifié supportent la vie avec patience et reçoivent la mort avec plaisir. Et l'expérience ordinaire fait voir que les personnes vertueuses qui ont le plus à souffrir durant leur vie, à cause des persécutions, des tentations, des scrupules, ou d'autres choses fâcheuses, sont celles que Jésus crucifié console le plus dans leurs derniers moments, en leur procurant une grande paix au milieu de toutes les craintes et de toutes les angoisses de la mort. S'il est quelquefois arrivé que des Saints, selon ce qu'on lit dans leur Vie, ont éprouvé beaucoup d'appréhension au moment de la mort, le Seigneur l'a ainsi permis pour augmenter leurs mérites; car plus leur sacrifice a été pénible, plus il est devenu précieux aux yeux de Dieu, et profitable à eux-mêmes pour la vie éternelle.

Oh ! qu'il était plus dur de mourir, pour les fidèles, avant la mort de Jésus-Christ ! Le Sauveur n'avait pas encore paru, on soupirait après sa venue; on l'attendait suivant sa promesse, mais on ne savait quand il viendrait; le démon avait un grand empire sur la terre, et le ciel était entièrement fermé pour les hommes. Mais à la mort de notre Rédempteur, l'enfer a été vaincu, la grâce a été communiquée aux âmes, Dieu s'est réconcilié avec les hommes, et la céleste patrie a été ouverte à tous ceux qui meurent dans l'innocence ou qui ont expié leurs fautes par la pénitence. Et si quelques-uns, bien que mourant en état de grâce, n'entrent pas immédiatement en paradis, c'est qu'ils ne sont pas encore entièrement purifiés; du reste, la mort ne fait que rompre leurs liens, afin qu'ils puissent aller s'unir parfaitement à Dieu, dont ils se trouvent éloignés sur cette terre d'exil.

Tâchons donc, âmes chrétiennes, tant que nous vivons dans cet exil, de regarder la mort, non comme un malheur, mais comme la fin de notre pèlerinage si plein d'angoisses et de périls, et comme l'arrivée de l'éternelle félicité que nous espérons obtenir un jour par les mérites de Jésus-Christ. Cette pensée doit nous porter à faire tous nos efforts pour nous détacher des objets terrestres qui pourraient nous faire perdre le ciel et nous conduire en enfer. Offrons-nous à Dieu, en protestant de cœur que nous voulons mourir quand il lui plaira, en acceptant la mort qu'il nous a destinée, quelle qu'elle soit, et en le priant toujours, par les mérites de la mort de Jésus-Christ, de nous faire sortir de cette vie en état de grâce. Mon Jésus et mon Sauveur qui,

pour me procurer une bonne mort, en avez choisi une si douloureuse et si désolée, je m'abandonne entre les bras de votre miséricorde! Depuis plusieurs années, à cause des offenses que je vous ai faites, je devrais être en enfer, séparé de vous à jamais ; et vous, au lieu de me punir comme je le mériterais, vous m'avez appelé à la pénitence, et j'ai la confiance que vous m'avez maintenant pardonné ; si cependant, par ma faute, je n'ai pas encore obtenu mon pardon, accordez-le-moi en ce moment que, prosterné à vos pieds, le cœur contrit, j'implore votre miséricorde. Mon Jésus ! je voudrais mourir de douleur, quand je pense aux injures que je vous ai faites. Mon espérance est dans le sang que vous avez répandu pour moi. Pardonnez-moi, Seigneur, et aidez-moi à vous aimer de toutes mes forces jusqu'à la mort. Quand mon heure arrivera, faites que je meure brûlant d'amour envers vous, pour continuer de vous aimer éternellement. Dès à présent, j'unis ma mort à votre sainte mort, par laquelle j'espère avec une entière confiance me sauver : "En vous, Seigneur, j'ai mon abri, sur moi pas de honte à jamais !" (Ps 30, 2).

Ô puissante Mère de Dieu! après Jésus, vous êtes mon espérance ; je suis sûr de n'être jamais trompé quand je me confie en vous !

## CHAPITRE VII

### SUR LES PRODIGES ARRIVÉS À LA MORT DE JÉSUS-CHRIST

#### **I - Deuil général de la nature - Les ténèbres**

Cornelius rapporte que saint Denis l'Aéropagite, se trouvant à Héliopolis, en Égypte, s'écria un jour, au temps de la mort de Jésus-Christ : "Ou l'Auteur de la nature souffre, ou le monde se dissout." D'autres écrivains, tel que Michel Syngelus et Suidas, racontent la même chose autrement ; ils prétendent que le Saint a dit : "Le Dieu inconnu souffre en son corps, c'est pourquoi ces ténèbres couvrent l'univers."

Eusèbe, d'après Plutarque, dit que dans l'île de Paxis, une voix fit entendre ces mots : "Le grand Pan est mort !", et qu'on entendit ensuite des cris de gens qui se lamentaient. Selon Eusèbe, le nom de Pan désigne Lucifer qui, par suite de la mort de Jésus-Christ, se trouvait comme mort lui-même, en se voyant dépouillé de l'empire qu'il avait sur les hommes. Barrada, au contraire, pense que c'est Notre-Seigneur qui est ainsi appelé ; car, en grec, le mot Pan signifie Tout, nom qui convient à Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu : le Tout, c'est-à-dire celui en qui se trouvent tous les biens.

Ce que nous lisons dans l'Évangile, c'est que le jour de la mort du Sauveur, depuis la sixième heure (midi) jusqu'à la neuvième heure (trois heures), toute la terre fut couverte de ténèbres (Mt 27, 45). Et, au moment où Jésus expira, le voile du Temple se déchira en deux, et il survint un tremblement de terre universel qui fendit plusieurs rochers (Mt 27, 51).

Quant aux ténèbres, saint Jérôme observe qu'elles ont été prédites par le prophète Amos, en ces termes : "En ce jour-là, dit le Seigneur, le soleil se couchera en plein midi; et je couvrirai la terre de ténèbres, lorsqu'elle devrait être pleine de lumière" (Am 8, 9). Commentant ensuite ce texte, le saint Docteur dit que le soleil semble avoir alors retiré sa lumière, afin que les ennemis de Jésus en fussent privés. Il ajoute que l'astre du jour se voila, comme s'il n'eût osé regarder le Seigneur élevé en croix. Mais saint Léon est plus exact en disant que toutes les créatures voulurent exprimer, à leur manière, la douleur qu'elles ressentaient de la mort de leur Créateur. Cette pensée s'accorde avec celle de Tertullien qui, parlant spécialement des ténèbres, dit que le monde, par cet aspect lugubre, a voulu célébrer, en quelque sorte, les funérailles de notre divin Rédempteur.

Saint Athanase, saint Jean Chrysostome et saint Thomas font remarquer que cette obscurité fut toute prodigieuse, car une éclipse de soleil ne peut avoir lieu qu'à la nouvelle lune, et la lune était alors dans son plein. De plus, le soleil étant beaucoup plus grand que la lune, celle-ci ne peut en intercepter complètement la lumière; or, l'Évangile atteste que les ténèbres furent répandues par toute la terre. Enfin, l'éclipse du soleil eût-elle été totale, l'obscurité n'aurait pu se prolonger au-delà de quelques minutes, vu la rapidité du mouvement des corps célestes; et il est constaté par l'Évangile qu'elle dura trois heures.

Tertullien cite cet événement dans son Apologétique, en s'adressant aux Gentils; il leur dit qu'ils trouvent consigné dans leurs propres archives ce grand miracle de l'obscurcissement du soleil, arrivé au moment de la mort de Jésus-Christ. Eusèbe confirme le fait dans sa Chronique par un passage de Phlégon, affranchi d'Adrien et auteur contemporain, qui parle d'une obscurité sans exemple arrivée à cette époque, par la disparition du soleil en plein midi, au point qu'on voyait les étoiles.

## **II - Le déchirement du voile du Temple**

On lit en outre dans l'Évangile de saint Matthieu, ainsi que nous l'avons déjà vu, que le voile du Temple se déchira en deux de haut en bas (Mt 27, 51). Dans la Lettre aux Hébreux (He 9, 2-5), on décrit l'intérieur du Tabernacle, ou du Temple, lequel était divisé en deux sanctuaires fermés chacun par un voile. Le second s'appelait le Saint des Saints. Là reposait l'Arche d'Alliance, couverte par le Propitiatoire; elle contenait la Manne, le rameau d'Aaron et les deux Tables de la Loi. L'entrée du premier sanctuaire, qui précédait le

Saint des Saints et qui était fermé par le premier voile, n'était permise qu'aux prêtres qui venaient y offrir leurs sacrifices. Le prêtre qui sacrifiait pour l'expiation des péchés, ayant trempé son doigt dans le sang de la victime offert, en faisait l'aspersion sept fois devant le voile du Saint des Saints (Lv 4, 6 et 17). Quand au second sanctuaire, qui était toujours fermé et inaccessible même aux regards, nul ne pouvait y entrer si ce n'est le Pontife, et cela seulement une fois l'an, en portant le sang des victimes qu'il offrait pour lui-même et pour le peuple (Lv 16, 12 et 14).

Tout cela était mystérieux. Le sanctuaire, toujours fermé signifiait la séparation qui existait entre les hommes et la grâce de Dieu, qu'ils ne pouvaient obtenir que par le moyen du grand sacrifice que Jésus-Christ devait offrir un jour de lui-même et dont tous les anciens sacrifices étaient des figures. C'est pourquoi notre Sauveur est appelé le Pontife des biens futurs qui, par un tabernacle plus parfait, c'est-à-dire par le corps très saint dont il s'est revêtu, devait entrer dans le sanctuaire de la présence de Dieu, comme Médiateur entre Dieu et les hommes, en offrant, non le sang des boucs et des veaux, mais son propre sang, pour consommer l'œuvre de notre rédemption et ainsi nous ouvrir les portes du ciel (He 9, 11-12).

Considérons bien ce texte inspiré. Il y est dit que Notre-Seigneur est le Pontife des biens futurs; à la différence d'Aaron et des Pontifes de sa race, qui ne procuraient que des biens présents et terrestres, Jésus-Christ devait nous obtenir les biens futurs, qui sont des biens célestes et éternels. Il est entré dans le sanctuaire par un tabernacle plus grand et plus parfait ; telle fut la sainte humanité du Sauveur, vrai tabernacle du Verbe divin. Ce tabernacle n'a point été fait de main d'homme, puisque le corps de Jésus-Christ a été formé, non par la voie commune et ordinaire, mais par l'opération du Saint-Esprit. Le Sauveur n'a pas offert le sang des boucs ou des veaux, mais son propre sang ; le sang de Jésus-Christ purifie les âmes en leur obtenant la rémission des péchés. Et en entrant ainsi une fois dans le sanctuaire, il nous a acquis une rédemption éternelle. Le mot acquis marque bien que nous ne pouvions prétendre à une telle rédemption, ni l'espérer, avant la promesse que Dieu nous en a faite ; ce moyen de salut n'a pu être trouvé ou inventé que par la Bonté divine. Enfin, notre réhabilitation ainsi opérée est justement appelée éternelle : le pontife des Hébreux devait entrer chaque année dans le sanctuaire pour l'expiation; mais Jésus-Christ, en offrant une fois le sacrifice de sa vie, nous a mérité une rédemption éternelle, qui doit suffire à jamais pour expier tous nos péchés, comme l'Écriture le déclare (He 10, 14 et 9, 12).

C'est pourquoi, continue le texte sacré, Jésus-Christ est appelé le Médiateur du Nouveau Testament (He 9, 15). Moïse fut le médiateur de l'Ancien Testament ou de l'Ancienne Alliance, qui n'avait pas la vertu de réconcilier entièrement les hommes avec Dieu en opérant leur salut, car la Loi Ancienne n'a rien conduit à la perfection (He 7, 19). Mais dans la Nouvelle Alliance, notre Sauveur, en satisfaisant pleinement à la Justice divine pour

les péchés des hommes, leur a obtenu par ses mérites le pardon et la grâce de Dieu. Les Juifs s'offensaient d'entendre dire que le Messie opérerait la rédemption des hommes en subissant le supplice infâme de la croix ; ils disaient que la Loi leur avait enseigné que le Christ devait, non mourir, mais vivre éternellement (Jn 12, 34). Mais ils étaient tout à fait dans l'erreur; Jésus-Christ s'est rendu Médiateur et Sauveur des hommes, et c'est à cause de sa mort que la promesse de l'héritage éternel a été faite à ceux qui y sont appelés (He 9, 15).

C'est pourquoi l'Écriture nous engage à mettre toutes nos espérances dans les mérites de la mort de notre Rédempteur (He 10, 19). Nous avons, nous dit-elle, un puissant motif pour espérer la vie éternelle, dans le sang de Jésus-Christ. Il nous a ouvert la voie du paradis, voie nouvelle, parce que ce divin Sauveur l'a parcourue le premier et nous l'a frayée en sacrifiant sur la croix sa chair sacrée, figurée par le voile du Temple. Comme le remarque saint Jean Chrysostome, de même que le voile du Temple, déchiré à la mort de Notre-Seigneur, a laissé ouvert le Saint des Saints, de même que la chair de Jésus-Christ, déchirée dans sa passion, nous a ouvert le ciel, qui jusque-là était fermé. C'est pourquoi on peut désormais nous présenter avec confiance devant le trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde (He 4, 16). Ce trône de la grâce, c'est Jésus-Christ, en qui, si nous avons recours à lui au milieu des périls qui nous menacent, nous trouverons miséricordes, malgré notre indignité. (Cette pensée sera développée plus loin, au Chapitre X, section II.)

Revenons au texte de saint Matthieu que nous avons cité plus haut. Ce déchirement du voile sacré, arrivé au moment même de la mort de Jésus-Christ, à la connaissance de tous les prêtres et du peuple, n'a pu avoir lieu que par une cause surnaturelle; le tremblement de terre seul n'aurait pu déchirer ce voile entièrement de haut en bas. Par ce prodige, Dieu montra qu'il ne voulait plus de ce sanctuaire fermé comme la Loi l'ordonnait, et qu'à l'avenir il serait lui-même le sanctuaire ouvert à tous les hommes par Jésus-Christ.

D'après saint Léon, par le déchirement du voile, le Seigneur témoigna clairement de ce que dit la lettre aux Hébreux: l'ancien sacerdoce avait pris fin pour faire place au sacerdoce éternel de Jésus-Christ, que les anciens sacrifices étaient abolis et une loi nouvelle instituée (He 7, 12). Par là, nous avons acquis la certitude que Jésus-Christ est le fondateur de la première comme de la seconde loi, et que la Loi Ancienne, son tabernacle, son sacerdoce et ses sacrifices, n'existaient qu'en vue du Sacrifice de la croix, qui devait opérer la rédemption du genre humain. Ainsi, tout ce qu'il y avait auparavant d'obscur et de mystérieux dans la loi, les sacrifices, les fêtes, les promesses divines, s'est éclairci par la mort du Sauveur. Enfin, selon Euthymius, le voile déchiré signifiait que le mur qui séparait le ciel et la terre était renversé, et que le paradis était désormais accessible aux hommes.

### **III - Le tremblement de terre**

Nous lisons encore, dans l'Évangile, que la terre trembla et que les rochers se fendirent (Mt 27, 51). C'est un fait notoire qu'à la mort de Jésus-Christ il y eut un tremblement de terre violent et universel, tellement que le globe entier fut secoué, dit Paul Orose. Didyme assure que la terre frémit jusque dans son centre. Phlégon, cité par Origène et Eusèbe, rapporte que ce tremblement de terre causa la ruine d'un grand nombre d'édifices à Nicée en Bithynie. De même, Pline l'Ancien, qui vécut du temps de Tibère, sous le règne duquel mourut Jésus-Christ, atteste qu'en Asie, à cette époque, douze villes furent détruites par un grand tremblement de terre; ce fait est confirmé par Suétone. Les savants prétendent qu'ainsi est accomplie la prophétie d'Aggée : "Encore un peu de temps et j'ébranlerai le ciel et la terre" (Ag 2, 7). Saint Paulin dit à ce sujet que notre Sauveur, du haut de la croix même à laquelle il était cloué, montra qui il était en frappant le monde de terreur.

Adrichomius observe qu'on voit encore aujourd'hui des traces de cet événement au mont du Calvaire même; on y découvre du côté gauche, une ouverture assez large pour recevoir le corps d'un homme et si profonde qu'on n'a jamais pu la sonder. D'après Baronius, la même cause a produit des effets semblables dans beaucoup d'autres contrées. Notamment, au promontoire de Gaète, on voit aujourd'hui un rocher ouvert par le milieu depuis le sommet jusqu'à la base ; on assure que cette ouverture date de la mort de Notre-Seigneur, et elle paraît en effet manifestement prodigieuse, car elle est assez grande pour donner passage à un bras de mer, et l'on remarque que les inégalités des deux parties du rocher se rapportent parfaitement. La même tradition existe relativement au mont Colombo, près de Rieti, au Montserrat en Espagne, et à plusieurs autres montagnes voisines de Cagliari dans l'île de Sardaigne. Mais, ce qu'on trouve de plus remarquable, c'est le mont Alverne en Toscane, où saint François reçut les sacrés stigmates : on y voit des masses énormes de rocher roulées les unes sur les autres, et Walding rapporte qu'un Ange a révélé à saint François que c'est une des montagnes qui s'écroulèrent à la mort du Sauveur. Ô insensibilité des Juifs! s'écrie saint Ambroise; les pierres se fendent, et leurs cœurs ne font que s'endurcir.

### **IV - Résurrections et conversions**

Saint Matthieu signale encore d'autres miracles arrivés à la mort de Jésus-Christ ; il dit que les sépulcres s'ouvrirent, et que plusieurs justes, qui y reposaient, ressuscitèrent à la suite du Sauveur et apparurent à beaucoup de personnes (Mt 27, 52). Cette ouverture des tombeaux, remarque saint Ambroise, annonçait la défaite de la mort et la restitution de la vie aux hommes par la résurrection.

Tout comme le vénérable Bède et saint Thomas, saint Jérôme nous fait observer que, quoique les tombeaux se soient ouverts au moment de la mort de Jésus-Christ, cependant les corps qu'il renfermaient ne revinrent à la vie qu'après la résurrection de Notre-Seigneur, afin qu'il fût le premier des ressuscités. Cela est conforme au texte de l'Apôtre, où Jésus-Christ est appelé "le Premier-Né d'entre les morts" (Col. 1, 18). Il n'était pas convenable qu'un autre homme ressuscitât avant celui qui avait triomphé de la mort.

L'Évangéliste dit que plusieurs justes ressuscitèrent, et qu'étant sortis de leurs sépulcres, ils apparurent à beaucoup de personnes. Ce furent ceux qui avaient cru et espéré en Jésus-Christ. Dieu voulut ainsi honorer pour les récompenser de leur foi et de leur confiance dans le Messie futur, suivant la prédiction du prophète Zacharie, qui adressait ces paroles au Rédempteur attendu : "Toi, par le sang de ton alliance, tu renvoies les captifs de la fosse sans eau" (Za 9, 11). Et toi, ô Christ, par le mérite de ton sang, tu es descendu dans la prison souterraine et aride, dans les Limbes, où étaient retenues les âmes des Saints Patriarches, où les eaux de la joie ne pouvaient pénétrer, et tu les as délivrées pour les conduire dans la gloire éternelle !

Saint Matthieu nous apprend encore que, malgré l'aveugle obstination des Juifs, qui ne cessèrent point d'applaudir à la mort injuste du Sauveur, le centurion et ses soldats, qui avaient été chargés d'exécuter la sentence, à la vue des ténèbres et du tremblement de terre, furent frappés de ces prodiges et reconnurent pour le vrai Fils de Dieu celui qu'ils venaient de faire mourir (Mt 27, 52). Ces soldats furent les heureuses prémices des Gentils qui embrassèrent la foi en Jésus-Christ après sa mort ; par la vertu de ses mérites, ils eurent le bonheur de reconnaître leur faute et d'en espérer le pardon.

Saint Luc ajoute que tous les autres qui assistaient à la mort de Jésus-Christ, après avoir vu les prodiges qui s'opéraient, s'en retournèrent en se frappant la poitrine, pour marquer leur repentir d'avoir coopéré, ou du moins consenti à cette grande iniquité (Lc 23, 48). Nous voyons en outre, dans les Actes des Apôtres, que beaucoup de Juifs, pénétrés de componction en entendant les discours de saint Pierre, lui demandèrent ce qu'ils devaient faire pour se sauver. Le Chef de l'Église naissante leur répondit qu'ils devaient faire pénitence et recevoir le baptême ; ce qu'ils exécutèrent aussitôt au nombre de trois mille (Ac 2, 41).

## **V - Le cœur de Jésus est ouvert**

Les soldats vinrent et rompirent les jambes aux deux larrons. Quant à Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui firent point subir le même traitement ; mais l'un d'eux lui ouvrit le côté avec sa lance, et il en sortit à l'instant du sang et de l'eau (Jn 19, 32-34).

D'après saint Cyprien, la lance alla directement frapper le cœur de Jésus-Christ ; et c'est précisément ce qui fut révélé à sainte Brigitte. On croit par conséquent que l'eau sortit du côté de Notre-Seigneur avec le sang, attendu que la lance, pour atteindre le cœur, a dû percer d'abord le péricarde, qui l'enveloppe.

Saint Augustin remarque que l'Évangéliste s'est servi du mot ouvrir parce que s'ouvrit alors dans le cœur du Sauveur la porte de la vie, et que de là sortirent les sacrements par lesquels on arrive à la vie éternelle. On dit que le sang et l'eau qui sortirent du côté de Jésus-Christ figurent les sacrements, parce que l'eau est le symbole du Baptême, qui est le premier des sacrements, et que le sang du divin Sauveur est contenu dans l'Eucharistie, qui est le plus grand des sacrements.

Saint Bernard ajoute que Jésus-Christ voulut recevoir cette blessure visible pour nous donner à entendre que son cœur portait une blessure invisible d'amour envers les hommes. Qui donc, conclut-il, n'aimera pas ce cœur blessé d'amour ?

Enfin, saint Augustin observe, en parlant de l'Eucharistie, que le saint sacrifice de la Messe n'est pas moins efficace aujourd'hui devant Dieu que ne le fut alors celui du sang et de l'eau qui jaillirent de la blessure du Sauveur.

## **VI - Sépulture et Résurrection de Jésus-Christ**

Terminons ce chapitre par quelques réflexions sur la sépulture et la résurrection de notre divin Rédempteur.

Le Fils de Dieu est venu au monde non seulement pour nous racheter, mais encore pour nous enseigner par son exemple toutes les vertus, et principalement l'humilité et la sainte pauvreté, compagne inséparable de l'humilité. C'est pour cela qu'il a voulu naître pauvre dans une grotte, vivre pauvre dans une boutique durant trente ans, et enfin mourir pauvre et nu sur une croix, après avoir vu ses propres vêtements partagés entre les soldats, sous ses yeux, avant d'expirer. Et lorsqu'il fut mort, il lui fallut recevoir en aumône un linceul pour être enseveli. Que les pauvres se consolent donc, en voyant Jésus-Christ, le Roi du Ciel et de la terre, vivre et mourir si pauvre, pour nous enrichir de ses mérites et de ses biens, comme le dit l'Apôtre (2 Co 8, 9). Aussi, les Saints, désirant se rendre semblables à Jésus pauvre, ont méprisé toutes les richesses et tous les honneurs terrestres, afin d'aller un jour, avec leur divin Maître, jouir des richesses et des honneurs célestes, que Dieu a préparés pour ceux dont il est aimé, biens ineffables dont saint Paul nous apprend que l'homme ne peut se faire aucune idée ici-bas (1 Co 2, 9).

Jésus-Christ ressuscita ensuite avec la gloire de posséder, non seulement comme Dieu, mais encore comme homme, tout pouvoir dans le ciel et sur la terre, de sorte que tous les Anges aussi bien que les hommes sont ses sujets. Réjouissons-nous donc de voir ainsi glorifié notre Sauveur, notre Père, et le meilleur Ami que nous ayons. Réjouissons-nous-en pour nous-mêmes, puisque la résurrection de Notre-Seigneur est un gage certain de notre propre résurrection et de la gloire que nous espérons avoir un jour dans le ciel, pour en jouir en corps et en âme. Cette espérance donna aux Saints Martyr le courage et la force de souffrir avec joie tous les maux de cette vie et les tourments les plus cruels inventés par les tyrans. Mais il faut se persuader que, pour être uni à Jésus-Christ dans la joie du paradis, il est nécessaire de prendre part à ses souffrances ici-bas : on ne peut être couronné qu'après avoir combattu comme on le doit (2 Tm 2, 5). Tel est l'avertissement que nous donne l'Apôtre; mais soyons persuadés en même temps de ce qu'il ajoute, que toutes les peines de cette vie sont bien courtes et légères en comparaison des récompenses immenses que nous espérons dans la vie future (2 Co 4, 17). Soyons donc attentifs à nous maintenir toujours dans la grâce de Dieu et à lui demander sans cesse la persévérance ; car sans la prière, et une prière continuelle, nous n'obtiendrons pas la persévérance, et sans la persévérance, nous ne parviendrons pas au salut. Ô doux, ô aimable Jésus, comment avez-vous pu tant aimer les hommes que, pour leur témoigner votre amour, vous ayez consenti à mourir épuisé de douleurs sur un bois infâme ? et comment, après cela, y a-t-il si peu d'hommes qui vous aiment cordialement? Ah ! mon cher Rédempteur, je veux être de ce petit nombre! Par le passé, j'ai eu le malheur de perdre le souvenir de votre amour, et de renoncer à votre grâce pour de misérables plaisirs ; je reconnais ma faute, je m'en repens de tout mon cœur, je voudrais en mourir de douleur. Maintenant, ô mon Sauveur, je vous aime plus que moi-même, et je suis prêt à souffrir mille morts plutôt que de perdre votre amitié! Je vous remercie des lumières que vous me donnez. Mon Jésus, mon Espérance, ne m'abandonnez pas à moi-même, continuez à m'aider jusqu'à la mort !

Ô Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour moi !

## CHAPITRE VIII

### SUR L'AMOUR QUE JÉSUS-CHRIST NOUS A TÉMOIGNÉS DANS SA PASSION

#### **I - Dieu a aimé les hommes au point de donner son Fils pour les racheter**

Saint François de Sales appelle le Calvaire "Le Mont des Amants", et il ajoute que "tout amour qui ne prend pas son origine de la passion du

Sauveur est frivole". Il veut nous faire entendre par là que la passion de Jésus-Christ est ce qu'il y a de plus efficace pour nous porter à aimer ardemment ce divin Rédempteur.

Pour comprendre en partie, car tout concevoir en cette matière est chose impossible, le grand amour que Dieu nous a témoignés dans la passion de Jésus-Christ, il suffit de jeter un coup d'œil sur ce qu'en disent les Saintes Écritures ; j'en citerai ici les principaux passages qui ont trait à ce sujet.

Notre-Seigneur l'a dit lui-même : "Dieu a tellement aimé les hommes qu'il a donné son Fils unique pour les sauver" (Jn 3, 16). Le mot tellement a ici une grande valeur ; il signifie que Dieu, en livrant son Fils unique pour nous racheter, a fait preuve envers nous d'un amour tel, que nous ne pourrions jamais parvenir à le comprendre. Par suite du péché, nous étions tous morts, ayant perdu la vie de grâce ; mais le Père éternel, "voulant faire connaître au monde sa bonté et son amour pour nous, a daigné envoyer son Fils sur la terre, afin que, par sa mort, il nous rendit la vie que nous avions perdue" (1 Jn 4, 9). Ainsi, pour nous pardonner, Dieu n'a point pardonné à son propre Fils, mais il a exigé qu'il satisfît pleinement à la Justice Divine pour toutes nos iniquités, il "n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous" (Rm 8, 32). Il l'a livré entre les mains des bourreaux, qui devaient l'accabler d'ignominies et de douleurs, jusqu'à le faire mourir sur un gibet comme un criminel. Le Seigneur chargera donc d'abord son divin Fils des péchés de tous ! "Le Seigneur a fait retomber sur lui les crimes de nous tous" (Is 53, 6). Et il voulut ensuite qu'il fût brisé et consumé, extérieurement et intérieurement, par les afflictions les plus cruelles (Is 53, 6-8).

Saint Paul, considérant la grandeur de cet amour de Dieu envers nous, va jusqu'à l'appeler excessif, vu que, lorsque "nous étions morts par suite de nos péchés, le Seigneur nous a rendu la vie par la mort de son Fils" (Ep 2, 5). Eh quoi ! est-ce qu'il peut y avoir excès en Dieu ? Non, sans doute ; mais l'Apôtre s'est exprimé ainsi pour nous donner à entendre que Dieu a fait pour l'homme de telles choses que, si la foi ne nous en donnait la certitude, on ne pourrait les croire. Aussi la Sainte Église s'écrie-t-elle, dans un transport d'admiration : "Imprévisible choix de ton amour ! Pour racheter l'esclave, tu livres le Fils !" qu'on remarque cette expression de l'Église : choix de l'amour. En effet, Dieu qui est l'amour même, comme le dit saint Jean (1 Jn 4, 8), aime toutes les créatures (Sg 11, 25), mais il semble avoir préféré, dans son amour, l'homme à l'Ange même, puisqu'il a voulu mourir pour les hommes, et non pour les Anges qui se sont perdus.

## **II - Le Fils de Dieu s'est livré lui-même par amour pour nous**

Quant à l'amour du Fils de Dieu pour l'homme, nous savons que, voyant d'une part que l'homme s'était perdu par le péché, et de l'autre que la Justice divine exigeait une satisfaction entière pour l'injure faite à Dieu, satisfaction

que l'homme était incapable de donner, il s'offrit spontanément à satisfaire pour l'homme. Il se soumit aux bourreaux avec la douceur d'un agneau, en leur permettant de lui déchirer les chairs et de le conduire à la mort, sans se plaindre, sans ouvrir la bouche, ainsi qu'Isaïe l'avait prédit (Is 53, 7).

Nous lisons dans saint Paul que Jésus-Christ fut obéissant envers son Père jusqu'à souffrir la mort de la croix (Ph 2, 8) ; mais on ne doit pas s'imaginer d'après cela que ce fut malgré lui, et seulement pour obéir à son Père, que notre Rédempteur consentit à mourir crucifié ; il s'y offrit spontanément, comme nous l'avons dit ; c'est de son propre mouvement qu'il a voulu mourir pour l'homme, poussé par l'amour qu'il lui portait, comme il l'a déclaré lui-même (Jn 10, 17). Il s'était appelé auparavant le Bon Pasteur, en ajoutant que l'office d'un bon pasteur est de donner sa vie pour ses brebis (Jn 10, 11). Et pourquoi a-t-il voulu mourir pour ses brebis ? quelle obligation avait-il, comme Pasteur, de donner sa vie pour ses brebis ? Il a voulu mourir pour elles à cause de l'amour qu'il leur portait (Ep 5, 2) ; ce fut aussi pour les délivrer du joug de Lucifer.

Le Fils de Dieu s'est donc livré volontairement à la mort par amour pour nous, afin de nous soustraire à la puissance du démon; et c'est ce qu'il fit entendre clairement, lorsqu'il dit qu'une fois élevé de terre, il tirerait tout à lui (Jn 12, 32). Par ces mots, le Seigneur désignait le supplice de la croix qu'il devait subir, selon l'explication que l'Évangéliste en donne lui-même. Et d'après le commentaire de saint Jean Chrysostome, par l'expression "je tirerai", il indiquait qu'en mourant, il nous aurait, pour ainsi dire, arrachés par force des mains de Lucifer qui, tel qu'un cruel tyran, nous tenait enchaînés comme des esclaves, en attendant notre mort pour nous tourmenter à jamais dans l'enfer.

Que nous serions malheureux si Jésus-Christ n'était pas mort pour nous ! Nous serions tous destinés à l'enfer. Cette pensée est pour nous un grand motif d'aimer Jésus-Christ, pour nous, dis-je, qui avons mérité l'enfer; par sa mort, il nous a délivrés de ce supplice éternel, il nous a rachetés au prix de son sang !

Jetons ici, en passant, un coup d'œil sur les peines de l'enfer, que souffrent déjà tant de malheureux réprouvés. Là, ils se trouvent plongés dans un abîme de feu, où ils endurent une agonie perpétuelle ; car ce feu vengeur leur fait éprouver tous les genres de douleurs. Là, ils sont sous la main des démons qui, pleins d'une fureur insatiable, ne cherchent qu'à tourmenter ces misérables condamnés. Là, bien plus que par le feu et toutes les autres tortures, ils sont affligés par les remords de leur conscience, par le souvenir des péchés commis pendant leur vie, lesquels ont été la cause de leur damnation. Là, ils se voient à jamais privés de tout moyen de sortir de ce gouffre affreux. Là, ils se voient bannis pour toujours de la société des Saints et de la céleste Patrie, pour laquelle ils ont été créés. Mais ce qui les afflige le plus, ce qui fait leur véritable enfer, c'est de se voir abandonnés de

Dieu, réduits à ne plus pouvoir l'aimer et à ne le regarder durant toute l'éternité qu'avec haine et avec la rage du désespoir.

Tel est le malheur dont Jésus-Christ nous a préservés, en nous rachetant, non au prix de l'or ou d'autres biens terrestres, dit saint Laurent Justinien, en répétant saint Pierre, mais au prix de son sang et de sa vie sacrifiée sur la croix (1 P 1, 18). Les rois de la terre envoient leurs sujets mourir à la guerre pour leur propre conservation ; Notre-Seigneur, au contraire, a voulu mourir lui-même pour le salut de ses créatures.

### **III - Jésus est mort, non seulement pour nous tous, mais encore pour chacun de nous**

Considérons notre Sauveur conduit par les Scribes et les Prêtres devant Pilate comme un malfaiteur, afin de les faire juger et condamner à la mort de la croix. Ils réussissent dans leur dessein : ils voient Jésus condamné et crucifié comme ils l'ont demandé ! Quel spectacle, s'écrie saint Augustin : le Souverain Juge jugé, la Justice condamnée, la Vie même réduite à la mort ! Et quelle fut la cause de tous ces prodiges ? Ce fut uniquement l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, répond l'Apôtre : "Il nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous" (Ep 5, 2). Oh ! que plût au ciel que nous eussions constamment sous les yeux ce texte de saint Paul ! Alors, sans doute, toute affection aux biens terrestres sortirait bientôt de notre cœur, et nous ne penserions plus à autre chose qu'à aimer notre Rédempteur, en nous souvenant que, par amour pour nous, il a été jusqu'à répandre tout son sang pour nous en faire un bain de salut (Ap 1, 5). Saint Bernardin de Sienne assure que Jésus-Christ, du haut de la croix, regarda en particulier chaque péché de chacun de nous, et il offrit son sang pour chacun de nos péchés.

Ô puissance de l'Amour, s'écrie saint Bernard, le Maître suprême de tous les êtres paraît ici-bas comme le plus abject et le dernier de tous !" Et qui a fait ce prodige? demande le Saint. Il répond : "C'est l'Amour", lequel, pour se faire connaître à l'objet aimé, porte celui qui aime à mettre de côté sa dignité et à ne chercher qu'à se rendre utile et agréable à l'objet de ses affections. C'est ainsi, conclut-il, que Dieu, qui ne peut être vaincu par aucune puissance, s'est laissé vaincre par son amour envers les hommes : "L'Amour triomphe de Dieu !"

Il faut observer en outre que tout ce que Notre-Seigneur a souffert dans sa passion, il l'a souffert pour chacun de nous en particulier. "Je vis, dit saint Paul, en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même à la mort pour moi" (Ga 2, 20). Ce que dit ici l'Apôtre, chacun de nous doit le dire pareillement. Saint Augustin infère de là que l'homme, racheté à tel prix, semble valoir autant que Dieu. Le Saint ose même ajouter : "Seigneur! vous m'avez aimé, non comme vous-même, mais plus que vous-même ; puisque, pour me délivrer de la mort; vous avez voulu mourir pour moi !"

Mais, puisqu'une seule goutte de sang de Jésus-Christ suffisait pour nous sauver, pourquoi a-t-il voulu le répandre entièrement à force de tortures ? Ah! répond saint Bernard : "Il a voulu tout donner, pour nous montrer l'amour excessif qu'il nous portait." Excessif, parce que Moïse et Élie, sur le mont Thabor, appelèrent la passion du divin Rédempteur un excès, excès de miséricorde et d'amour (Lc 9, 31). Saint Anselme, parlant de la passion de Notre-Seigneur, dit que la miséricorde a surpassé la dette de nos péchés. En effet, la mort de Jésus-Christ, étant d'une valeur infinie, a surpassé infiniment la satisfaction due par nous à la divine Justice pour nos fautes. L'Apôtre avait donc bien raison de s'écrier, et chacun de nous peut le répéter : "Pour moi, que jamais je ne me glorifie sinon dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ !" (Ga 6, 14). Eh ! que pouvais-je avoir ou espérer une plus grande gloire dans le monde que de voir un Dieu mort pour l'amour de moi ? Dieu éternel, je vous ai déshonoré par mes péchés, mais Jésus, en satisfaisant pour moi par sa mort, a surabondamment réparé votre honneur ; ayez donc pitié de moi, pour l'amour de Jésus mort pour moi ! Et vous, mon doux Rédempteur, vous qui avez voulu mourir pour moi afin de me contraindre à vous aimer, faites que je vous aime ! Ayant méprisé votre grâce et votre amour, je mériterais d'être condamné à ne plus pouvoir vous aimer ; mais non, mon Jésus, infligez-moi tout autre châtiment, et non celui-là ! C'est pourquoi, je vous en supplie, ne m'envoyez pas en enfer, puisqu'en enfer je ne pourrais plus vous aimer ! Pourvu que je vous aime, punissez-moi comme il vous plaît. Privez-moi de tout, et non de vous-même. J'accepte toutes les maladies, toutes les humiliations, tous les maux que vous voudrez me faire souffrir ; il me suffit que je vous aime. Maintenant que je connais, par les lumières que vous m'accordez, combien vous êtes aimable et combien vous m'avez aimé, je ne saurais plus vivre sans vous aimer. Par le passé, j'ai aimé les créatures et je me suis éloigné de vous, qui êtes un bien infini ; mais à présent, je proteste que je ne veux plus aimer que vous, vous seul et rien d'autre ! Ah ! mon bien-aimé Sauveur, si vous prévoyez qu'à l'avenir je doive encore cesser de vous aimer, je vous prie de m'ôter la vie ; je consens plutôt à être anéanti qu'à me voir encore une fois séparé de vous !

Ô Vierge Sainte, ô Mère de Dieu, Marie, aidez-moi de vos prières ; obtenez-moi la grâce de ne jamais plus cesser d'aimer mon Jésus, qui a daigné mourir pour moi, et vous, ma Reine, qui m'avez obtenu tant de miséricordes jusqu'à ce jour !

## CHAPITRE IX

## SUR LA RECONNAISSANCE QUE NOUS DEVONS À JÉSUS-CHRIST POUR SA PASSION

### **I - Jésus est mort pour nous ; nous devons vivre et mourir pour lui**

Saint Augustin dit que Jésus-Christ, en donnant le premier sa vie pour nous, nous a obligés à donner notre vie pour lui. Puis le saint Docteur ajoute que lorsque nous nous approchons de la Sainte Table pour communier, comme nous allons nous nourrir du corps et du sang de Notre-Seigneur, nous devons également, être prêts à donner, s'il le fallait, notre sang et notre vie pour sa gloire.

"L'amour de Jésus-Christ nous presse", dit l'Apôtre (2 Co 5, 14). Et qu'exige-t-il de nous ? Que nous l'aimions ! Écoutons les belles paroles de saint François de Sales sur ce texte : "Sachant que Jésus-Christ, vrai Dieu, nous a aimés jusqu'à souffrir pour nous la mort, et la mort de la croix, n'est-ce pas cela avoir nos cœurs sous le pressoir, et les sentir presser de force, et en sentir exprimer de l'amour par une contrainte d'autant plus violente qu'elle est tout aimable ? ... Mon Jésus est tout à moi, et je suis tout à lui ! Je vivrai et mourrai sur sa poitrine ; ni la mort ni la vie ne me sépareront jamais de lui !"

Afin que nous n'oublions pas la reconnaissance que nous devons à notre Sauveur, saint Pierre nous rappelle que nous n'avons pas été rachetés de l'esclavage de l'enfer à prix d'or ou d'argent, mais par le précieux sang de Jésus-Christ, immolé pour nous, comme un innocent agneau, sur l'autel de la croix (1 P 1, 18). Grand sera donc le châtement de ceux qui auront répondu par l'ingratitude à un tel bienfait. Il est vrai que le Fils de Dieu est venu au monde pour sauver tous les hommes de l'état de perdition où ils étaient (Lc 19, 10). Mais, ce qui est vrai aussi, ce sont les paroles prophétiques prononcées par saint Siméon dans le Temple, lorsque Jésus-Enfant y fut présenté par Marie : "Cet enfant est pour la ruine et pour la résurrection de beaucoup d'âmes, et pour être en butte à la contradiction" (Lc 2, 34). Le mot résurrection annonçait le salut que Jésus-Christ devait procurer à ceux qui croiraient en lui, et qui, par la foi, ressusciteraient de la mort du péché à la vie de la grâce ; mais, par le mot ruine, le saint vieillard a prédit en même temps que bien des malheureux ne feraient qu'empirer leur état par leur ingratitude envers le Fils de Dieu, descendu sur la terre pour s'exposer aux traits de ses ennemis. Cela se vérifia littéralement lorsque le Sauveur supporta toutes les calomnies, toutes les injures et tous les mauvais traitements que les Juifs tramèrent contre lui. À présent, Jésus-Christ est en butte à la contradiction, non seulement des Juifs qui refusent de le reconnaître pour Messie, mais encore des chrétiens qui répondent à son amour par des offenses et par le mépris de ses préceptes.

Notre Rédempteur, dit saint Paul, est allé jusqu'à donner sa vie pour nous, afin de se rendre maître absolu de nos cœurs, par le moyen de l'amour qu'il nous a témoigné en mourant pour nous (Rm 14, 9). Ainsi, conclut l'Apôtre, après nous avoir rachetés par le sang de Jésus-Christ, nous ne nous appartenons plus à nous-mêmes ; "soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur" (Rm 14, 8). Il s'ensuit que, si nous ne l'aimons pas, si nous n'observons pas ses préceptes, dont le premier est de l'aimer, nous sommes non seulement ingrats, mais injustes, et nous méritons un double châtement. Le devoir d'un esclave racheté par Jésus-Christ des mains du démon est de se consacrer tout entier à l'amour et au service de son divin Maître, à la vie et à la mort.

Saint Jean Chrysostome fait une belle réflexion sur le passage cité de saint Paul : "Dieu, dit-il, s'occupe de nous plus que nous ne nous en occupons nous-mêmes. Il regarde notre vie comme un bien et notre mort comme un mal pour lui ; si donc nous venons à mourir spirituellement, notre mort est une perte, non seulement pour nous, mais encore pour Dieu." Oh ! quelle gloire et quelle consolation pour nous de pouvoir dire, en vivant dans cette vallée de larmes, au milieu de tant d'ennemis et de tant de périls qui nous menacent : "Nous appartenons à Jésus-Christ, nous sommes son bien; il aura soin de nous conserver dans sa grâce en cette vie, et de nous tenir éternellement unis à lui dans la vie future.

## **II - Ce que c'est que vivre et mourir pour Jésus**

Jésus-Christ est donc mort pour chacun de nous, afin que chacun de nous vive uniquement pour son Rédempteur, qui a donné sa vie pour l'amour de lui. "Il est mort pour nous tous, afin que les vivants ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux" (2 Co 5, 15). Celui qui vit pour lui-même se fait l'objet de tous ses désirs, de toutes ses craintes, de toutes ses douleurs, et met en lui-même sa félicité ; mais celui qui vit pour Jésus-Christ, n'a d'autre joie que de lui plaire ni d'autre crainte que de lui déplaire ; il ne s'afflige que de voir son Jésus méprisé, il ne se réjouit que de le voir aimé des autres. Voilà ce qui s'appelle vivre pour Jésus-Christ, et ce qu'il exige justement de ce chacun de nous : il n'a voulu souffrir tant de peines pour nous qu'afin de gagner tout notre amour.

Est-ce là une prétention excessive ? Non, certes, répond saint Grégoire ; c'est à bon droit que le Seigneur veut être ainsi aimé de nous, après nous avoir donné de telles preuves de son amour qu'il semble nous avoir aimé jusqu'à la folie. Il s'est donné à nous tout entier, sans réserve ; il a donc raison de prétendre que nous nous donnions entièrement à lui et que nous lui consacrons tout notre amour. Si nous lui en ôtons une partie, en aimant quelque chose hors de lui ou non pour lui, il a juste sujet de se plaindre de

nous ; car alors, nous ne l'aimons pas comme nous le devons, dit saint Augustin.

Que pouvons-nous aimer hors de Jésus-Christ, sinon des créatures ? Et auprès de Jésus-Christ, les créatures sont-elles autre chose que vers de terre, fange, fumée, vanité ? Le tyran qui martyrisa saint Clément, évêque d'Ancyre, lui ayant offert un monceau d'argent, d'or et de pierreries, pourvu qu'il renonçât à Jésus-Christ, le Saint poussa un profond soupir et s'écria : "Ah ! mon Jésus! vous qui êtes un bien infini, comment souffrez-vous que les hommes vous estiment moins que la boue ?"

Certes, dit saint Bernard, ce n'est pas la témérité ou la démence qui portait les Martyrs à braver les chevalets, les lames ardentes, et tous les supplices les plus cruels ; c'est l'amour dont ils brûlaient pour Jésus-Christ, en le voyant mort sur la croix pour leur amour. Contentons-nous de citer l'exemple de saint Marc et de saint Marcellien : après leur avoir fait clouer les mains et les pieds, le tyran leur reprochait comme une folie de vouloir souffrir un tel tourment plutôt que de renier Jésus-Christ ; mais ils répondirent qu'ils n'avaient jamais éprouvé de délices plus douces que celles qu'ils goûtaient en se voyant percés de ces clous pour leur divin Maître. Tous les Saints, pour plaire à Jésus-Christ, si maltraité et si humilié pour nous, ont embrassé avec joie la pauvreté, les persécutions, les mépris, les maladies, les douleurs et la mort. Les âmes qui ont épousé le Sauveur sur la croix ne trouvent rien de plus glorieux que de porter les insignes de Jésus crucifié: ces insignes sont les souffrances.

Écoutons ce que dit saint Augustin : "À nous, qui croyons par la foi qu'un Dieu est mort en croix pour notre amour, il n'est pas permis de l'aimer faiblement; aucune affection ne doit trouver place dans notre cœur, si ce n'est pour celui qui a voulu mourir crucifié pour l'amour de nous."

Unissons-nous donc tous à saint Paul, et répétons avec lui : "J'ai été crucifié avec Jésus-Christ ; si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, lui qui m'a aimé au point de se livrer pour moi" (Ga 2, 19-20). Saint Bernard, commentant ces paroles, s'exprime ainsi : "Voici ce que l'Apôtre fait entendre, et ce que doit dire comme lui quiconque aime Jésus crucifié : J'ai cessé de vivre pour moi-même depuis que je sais que Jésus-Christ a daigné mourir pour moi, en prenant sur lui la peine de mort qui m'était due ; c'est pourquoi je suis mort à toutes les choses du monde, je suis inattentif et insensible comme un mort à tout ce qui n'est pas pour Jésus-Christ. Mais s'il se présente des choses qui regardent son bon plaisir et sa gloire, elles me trouvent vivant et prêt à embrasser quoi que ce soit, les travaux, les humiliations, les souffrances, et la mort même". "Ma vie c'est le Christ" (Ph 1, 21) ajoutait saint Paul, c'est-à-dire: Jésus-Christ est ma vie ; car il est mon unique pensée, mon unique but, mon unique espérance, mon unique désir, parce qu'il est tout mon amour.

Il dit encore : "La promesse est certaine : si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons éternellement avec lui ; si nous supportons patiemment les souffrances avec Jésus-Christ, nous régnerons avec Jésus-Christ" (2 Tm 2, 11-12). Les rois de la terre, après la victoire, font part des biens acquis à ceux qui ont combattu avec eux ; de même, au jour du jugement, Notre-Seigneur fera part des biens célestes à tous ceux qui auront travaillé et souffert pour sa gloire. Mourir avec Jésus-Christ qui, au grand jour des comptes, si nous l'avons renié, nous reniera justement à son tour ; il refusera de nous reconnaître pour siens (2 Tm 2, 12). Il faut observer ici que nous renonçons à Jésus-Christ, non seulement quand nous renions la foi, mais encore quand nous refusons de lui obéir en ce qu'il exige de nous, comme de remettre au prochain, pour son amour, un affront reçu, de ne pas tenir au vain point d'honneur, de rompre une liaison qui nous met en danger de perdre l'amitié de Jésus-Christ, de mépriser la crainte de passer pour ingrats devant les hommes, puisque nous devons être avant tout reconnaissants envers Jésus-Christ, qui a donné son sang et sa vie pour nous, ce que n'a fait aucune créature.

Ô Amour de Dieu ! comment peux-tu être si méprisé des hommes ? Ô hommes ! voyez sur cette croix le Fils de Dieu s'immolant comme un innocent agneau, pour expier vos péchés et gagner ainsi votre amour ; regardez-le, contemplez-le et aimez-le ! Mon Jésus infiniment aimable ! ne permettez plus que je sois ingrat envers vous après tant de bonté. Par le passé, j'ai vécu dans l'oubli de votre amour et de tout ce que vous avez souffert pour moi ; mais à l'avenir, je ne veux plus penser qu'à vous aimer. Ô Plaies de Jésus, blessez-moi d'amour ! Ô Sang de Jésus, enivrez-moi d'amour ! Ô Mort de Jésus, faites-moi mourir à tout amour qui n'est pas pour Jésus ! Mon Jésus ! je vous aime par-dessus toutes choses, je vous aime de toute mon âme, je vous aime plus que moi-même ! Je vous aime, et parce que je vous aime, je voudrais mourir de douleur, en pensant que j'ai tant de fois méprisé votre grâce. Ah ! par vos mérites, mon Sauveur crucifié, donnez-moi votre amour, et faites que je sois tout à vous !

Ô Marie, mon Espérance, faites-moi aimer Jésus-Christ, je ne vous demande rien de plus !

## CHAPITRE X

### SUR NOTRE ESPÉRANCE ENTIÈRE DANS LES MÉRITES DE JÉSUS-CHRIST

#### **I - Jésus crucifié est notre ressource dans tous nos besoins**

"Tout notre salut, dit saint Pierre, est en Jésus-Christ : (Ac 4, 12). C'est lui qui, par le moyen de la croix, où il a sacrifié sa vie pour nous, nous a ouvert

la voie pour espérer de Dieu tous les biens, si nous sommes fidèles à ses préceptes.

Écoutons ce que dit de la croix saint Jean Chrysostome : "La croix (ou Jésus crucifié) est l'espérance des chrétiens, l'appui des boiteux, la consolation des pauvres, la ruine de l'orgueil, la victoire sur les démons, l'école des commençants, le guide des navigateurs, le port ouvert, le conseiller des justes, le repos des affligés, le remède des malades, la gloire des martyrs." Chacune de ces appellations mérite un bref commentaire.

L'espérance des chrétiens. Sans Jésus-Christ, nous n'aurions aucun espoir de salut.

L'appui des boiteux. Dans notre état présent, qui est un état de dégradation, nous sommes tous spirituellement boiteux ; nous n'avons d'autre force pour marcher dans la voie du salut que celle que nous recevons de la grâce de Jésus-Christ.

La consolation des pauvres. Comment un chrétien ne se dirait-il pas pauvre ? Tout ce que nous avons, nous le devons à la charité de Jésus-Christ.

La ruine de l'orgueil. Les disciples de Jésus crucifié ne sauraient être orgueilleux en voyant leur divin Maître mourir sur la croix comme un malfaiteur.

La victoire sur les démons. Le seul signe de la croix suffit pour mettre les démons en fuite.

L'école des commençants. Quels beaux enseignements la croix donne à ceux qui commencent à marcher dans les voies de Dieu !

Le guide des navigateurs. Oh ! comme la croix nous dirige bien au milieu des tempêtes de la vie présente.

Le port ouvert. Tous ceux que les tentations ou de violentes passions mettent en danger de se perdre trouvent un abri sûr au pied de la croix.

Le conseiller des justes. Que de salutaires conseils ne puise-t-on pas dans la croix, c'est-à-dire dans les tribulations qu'on éprouve durant la vie !

Le repos des affligés. Où les personnes affligées trouvent-elles plus de consolation qu'au pied de la croix, sur laquelle elles voient un Dieu qui souffre pour leur amour ?

Le remède des malades. Ceux qui embrassent la croix dans les maladies sont bientôt guéris de toutes les plaies de leur âme.

La gloire des Martyrs. Ce qui fait surtout la gloire des Martyrs, c'est de ressembler à Jésus crucifié, Roi des Martyrs.

En un mot, toutes nos espérances sont dans les mérites de Jésus-Christ. Paraphrasant à peine l'Apôtre (Ph 4, 12-13), on peut dire : Instruit par le Seigneur, je sais comment je dois me conduire en toutes circonstances. Quand Dieu m'humilie, je sais me résigner à sa volonté, et quand il m'élève, je sais lui en rendre tout l'honneur. S'il me fait jouir de l'abondance, je sais le remercier, et s'il me fait souffrir de la pénurie, je le bénis encore ; mais je n'agis pas ainsi par ma propre vertu, c'est l'effet de la grâce que Dieu me donne. Celui qui se défie de lui-même et se confie en Jésus-Christ acquiert par son secours une force invincible.

Le Seigneur rend tout-puissants ceux qui mettent en lui leur confiance. Ainsi parle saint Bernard, et il ajoute qu'une âme qui ne présume point de ses propres forces, mais qui est fortifiée par Jésus-Christ, pourra devenir tellement maîtresse d'elle-même qu'elle ne se laissera dominer par aucun péché. Il en conclut que, si quelqu'un s'appuie sur Jésus-Christ, il n'y a ni violence, ni fraude, ni plaisir qui puisse l'abattre.

L'Apôtre ayant prié Dieu par trois fois de le délivrer d'une épreuve qui le tenaillait, le Seigneur lui répondit que sa grâce le suffisait, et que la vertu se perfectionne dans la faiblesse (2 Co 12, 7-9). Mais, comment se fait-il que la vertu se perfectionne dans la faiblesse ? Saint Thomas nous l'explique avec saint Jean Chrysostome : Plus nous sommes faibles et enclins au mal, plus Dieu nous communique de force, dès que nous recourons à lui avec confiance. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute immédiatement : "Je me glorifierai donc volontiers de mes faiblesses, puisque ainsi la vertu de Jésus-Christ s'établira mieux en moi." Et il continue : "Je me plais conséquemment dans mes faiblesses, souffrant avec joie, pour Jésus-Christ, les injures, la pauvreté, les persécutions, les angoisses ; car plus je me trouve faible, plus je me confie en lui, et j'en deviens d'autant plus fort." (2 Co 12, 9-10).

Saint Paul dit encore que la croix paraît une folie à ceux qui suivent la voie de la perdition, mais que pour nous, qui marchons dans la voie du salut, c'est la force de Dieu (1 Co 1, 18). Par ces paroles, il nous engage à ne pas imiter les mondains, qui mettent leur confiance dans les richesses, ou dans les parents et leurs amis, et qui regardent comme insensés les saints, qui font peu de cas des appuis terrestres. Au contraire, imitons ces derniers en plaçant comme eux toutes nos espérances dans l'amour de la croix, c'est-à-dire de Jésus crucifié, qui procure tous les biens à quiconque se confie en lui.

Il faut remarquer ici que la puissance du monde diffère entièrement de celle de Dieu : celle-là s'acquiert par les richesses et les honneurs, tandis que celle-ci s'obtient par l'humilité et la patience. Ce qui fait dire à saint Augustin que notre force est dans la connaissance de notre faiblesse et dans l'humble aveu de notre misère. Et, selon saint Jérôme, toute la perfection de la vie

présente consiste à reconnaître ses imperfections. En effet, dès que nous nous reconnaissons imparfaits comme nous le sommes, nous défiant alors de nos propres forces, nous nous abandonnons entre les bras de Dieu, qui protège et sauve ceux qui se confient en lui, comme en témoigne le Psalmiste (Ps 17, 31 et 16, 7). Celui qui met sa confiance dans le Seigneur, ajoute-t-il, devient fort comme une montagne ; tous les efforts de ses ennemis ne sauraient l'ébranler (Ps 124, 1). De là, saint Augustin nous donne cet avis que, dans les tentations, lorsque nous sommes en danger de pécher, nous devons recourir à Jésus-Christ et nous appuyer entièrement sur lui ; loin de se retirer et de nous laisser tomber, il nous tiendra dans ses bras et remédiera à notre faiblesse.

En prenant sur lui les misères de notre humanité, Jésus-Christ nous a mérité une force qui surpasse notre faiblesse ; car, ayant été lui-même tenté, dit l'Écriture, il peut nous secourir dans les tentations (He 2, 18). Comment cela ? c'est que notre Sauveur, après avoir éprouvé les tentations, en est plus porté à compatir à nos maux et à nous aider lorsque nous sommes tentés. Cette explication nous est donnée dans un autre passage du même texte : "Nous n'avons pas un grand prêtre impuissant à compatir à nos faiblesses, lui qui a été éprouvé en tout d'une manière semblable, à l'exception du péché" (He 4, 15). L'auteur nous exhorte conséquemment à recourir avec confiance au trône de la grâce, c'est-à-dire à la croix, pour recevoir du Sauveur, qui y est attaché pour nous, les secours dont nous avons besoin (He 4, 16).

L'Évangile atteste que Jésus-Christ, dans le jardin de Gethsémani, la nuit qui précéda sa mort, fut en proie à la crainte, à l'ennui, à la tristesse (Mc 14, 33 ; Mt 26, 37). En se soumettant à ces peines, notre Sauveur nous a mérité le courage de résister aux menaces de ceux qui veulent nous pervertir, la vigueur nécessaire pour surmonter l'ennui que nous éprouvons dans l'oraison, dans les mortifications, et dans les autres exercices de piété, et la force de souffrir en paix la tristesse qui nous afflige dans les adversités.

Nous savons en outre que, dans cette même circonstance, à la vue des douleurs et de la mort désolée qu'on lui préparait, il voulut bien éprouver, dans son humanité, une telle faiblesse qu'il dit à ses disciples : "L'esprit est prompt, mais la chair est faible" (Mt 26, 41) et qu'il alla jusqu'à prier Dieu son Père d'éloigner de lui cet horrible supplice. Mais il ajouta aussitôt : "Néanmoins, non comme je veux, mais comme vous voulez" (Mt 26, 42). Durant tout le temps de sa pénible oraison dans le jardin des Olives, il ne fit que répéter la même prière. Ce Fiat nous mérita et nous obtint la résignation dans tout ce qui nous arrive de contraire, et valut aux Martyrs et aux Confesseurs de la foi la force de résister à toutes les persécutions et à toute la cruauté des tyrans, comme l'enseigne saint Léon.

De même, par l'horreur qu'il eut alors de nos péchés, et qui lui cause une si dure agonie (Lc 22,43), Jésus nous a mérité la grâce de la contrition. Par

l'abandon qu'il souffrit ensuite sur la croix, de la part de son Père, il nous a mérité la grâce de ne pas nous décourager dans les désolations et les obscurités spirituelles. En inclinant la tête, au moment d'expirer sur ce gibet pour obéir à la volonté de son Père (Ph 2, 8), il nous a mérité toutes les victoires que nous obtenons contre les passions et les tentations, ainsi que la patience dans les maux de cette vie, et principalement dans les douleurs et les angoisses qui accompagnent la mort. En un mot, dit saint Léon, Jésus-Christ est venu prendre sur lui nos infirmités et nos misères, pour nous communiquer sa vertu et sa constance.

L'Écriture nous assure que le Fils de Dieu a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert (He 5, 8). Cela ne signifie pas que Jésus-Christ ait appris dans sa passion ce que c'est que la vertu d'obéissance, comme s'il l'eût ignoré auparavant ; mais on entend par là, suivant l'explication de saint Anselme, que Notre-Seigneur, outre la connaissance qu'il en avait déjà, apprit par expérience, dans sa passion, combien était douloureuse la mort qu'il devait souffrir pour obéir à son père. Il éprouva aussi alors combien est grand le mérite de l'obéissance, puisque, par elle, il obtint pour lui-même le plus haut degré de gloire, qui est d'être assis à la droite de son Père, et pour nous le salut éternel. C'est pourquoi l'auteur sacré ajoute qu'ayant exercé une obéissance parfaite, en endurant patiemment tout ce qu'il eut à souffrir dans sa passion, Jésus-Christ a mérité la grâce du salut à tous ceux qui se montrent obéissants envers lui, en supportant avec patience les maux de la vie présente (He 5, 9).

C'est cette patience du divin Sauveur qui a procuré aux Saints Martyrs le courage et la force d'embrasser avec patience les tourments les plus atroces que la cruauté des tyrans ait pu inventer, et non seulement avec patience, mais avec joie et avec le désir de souffrir encore davantage pour l'amour de Jésus-Christ. Qu'on lise la célèbre lettre que saint Ignace Martyr, condamné aux bêtes, écrivit aux Romains avant d'arriver au lieu de son supplice : "Mes enfants, leur dit-il, je suis le froment de Dieu; laissez-moi broyer par les dents des bêtes féroces, afin que je devienne un pain agréable à mon Rédempteur. Je ne cherche que celui qui est mort pour nous. Permettez que j'imite la passion de mon Dieu. Il est l'unique objet de mon amour, il a été crucifié pour moi ; l'amour que je lui porte, me fait désirer d'être crucifié pour lui". Saint Léon dit du martyr saint Laurent, que le feu qui brûlait son corps sur le gril était moins ardent que celui dont son âme était embrasée. Eusèbe et Pallade rapportent de sainte Potamiène, vierge d'Alexandrie, qu'étant condamnée à être jetée dans une chaudière de poix bouillante, et désirant souffrir davantage pour l'amour de son Époux crucifié, elle pria le tyran de l'y faire descendre peu à peu, afin que sa mort fût plus douloureuse. Elle obtint ce qu'elle demandait : on commença par lui plonger les pieds dans la poix, de sorte que son tourment dura trois heures ; elle n'expira que lorsque la poix lui fut arrivée au cou. Telles sont la patience et la force que les Martyrs reçurent de la passion de Jésus-Christ.

Plein de ce courage que Jésus crucifié inspire à ceux dont il est aimé, saint Paul s'écriait qu'aucune peine, aucune privation, aucun danger, aucun supplice, n'était capable de le séparer de l'amour de Jésus-Christ (Rm 8, 35). Il espérait triompher de tout par la grâce et pour l'amour de son divin Maître (Rm 8, 37). L'amour des Martyrs envers Jésus-Christ était invincible, parce qu'il recevait sa force de celui qui ne saurait être vaincu. Et ne pensons pas qu'un miracle les ait rendus insensibles aux tourments, ni que les consolations célestes aient absorbé la douleur qu'ils éprouvaient ; cela a pu arriver quelquefois, mais d'ordinaire ils sentaient très bien leurs douleurs ; on en voyait qui, par faiblesse, cédaient à la violence des tortures. Quant à ceux qui avaient la constance de résister jusqu'à la fin, c'est Dieu qui leur donnait la patience et la force nécessaire pour tout souffrir.

Le premier objet de notre espérance est la félicité éternelle, c'est-à-dire la jouissance de Dieu, comme l'enseigne saint Thomas. Quant aux moyens d'arriver à cette suprême béatitude, tels que le pardon des péchés commis, la persévérance finale dans la grâce de Dieu et la bonne mort, nous devons tout attendre des mérites et du secours de Jésus-Christ, sans compter sur nos propres forces ni sur nos bonnes résolutions. Ainsi, pour que notre confiance soit ferme, nous devons avoir la certitude infaillible que nous ne pouvons obtenir ces moyens de salut que par les mérites de notre Sauveur, et que nous en pouvons tout espérer.

## **II - De l'espérance que nous avons en Jésus-Christ d'obtenir le pardon de nos péchés**

Nous savons que c'est pour procurer aux pécheurs le pardon et le salut que le Fils de Dieu est venu sur la terre, comme il l'a déclaré lui-même (Mt 18, 11). Et lorsque saint Jean-Baptiste annonça aux Juifs la présence du Messie qu'ils attendaient, il s'exprima ainsi, en le montrant : "Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde" (Jn 1, 29). Il dit l'Agneau, avec l'article défini, d'après le texte grec; c'est donc comme si le saint Précurseur eût parlé de cette manière: Voici l'Agneau divin prédit par Isaïe (Is 53, 7) et par Jérémie (Jr 11, 19). Voici l'Agneau préfiguré par Moïse dans l'agneau pascal, ainsi que dans le sacrifice de l'agneau qu'on offrait à Dieu chaque matin, suivant la Loi, et dans plusieurs autres qui se faisaient le soir pour les péchés. Mais tous ces agneaux ne pouvaient abolir un seul péché ; ils ne servaient qu'à représenter le sacrifice de l'Agneau divin, qui devait laver nos âmes de son sang, et les délivrer par ce moyen, tant de la tache du péché que de la peine éternelle encourue par le péché, notre Sauveur prenant sur lui la charge de satisfaire pour nous à la justice de Dieu par sa mort, selon ce qu'Isaïe a prédit : "Le Seigneur a fait retomber sur lui les crimes de nous tous" (Is 53, 6). C'est ce qui fait dire à saint Cyrille : Jésus-Christ a voulu se dévouer à la mort, pour gagner à Dieu tous les hommes qui étaient perdus.

Combien donc ne sommes-nous pas obligés envers ce généreux Rédempteur ! Si, au moment où un condamné à mort est conduit au supplice, la corde au cou, un ami venait le délivrer en prenant sur lui la corde fatale pour mourir à sa place, quel droit cet ami n'aurait-il pas à sa reconnaissance et à son amour! Eh bien! voilà ce que Jésus a fait pour nous; il est mort sur la croix pour nous délivrer de la mort éternelle.

Notre-Seigneur, dit saint Pierre, s'est chargé de tous nos péchés et les a portés sur la croix, pour les expier par sa mort, nous en obtenir le pardon, et nous rendre ainsi la vie que nous avons perdue (1 P2, 24). Qu'y-a-t-il de plus admirable, s'écrie saint Bonaventure, que de voir les plaies de l'un guérir les plaies des autres, et la mort d'un seul rappeler à la vie tous ceux qui étaient morts ? Saint Paul dit que, des pécheurs que nous étions, odieux et abominables, Dieu nous a rendus, par Jésus-Christ, agréables et aimables à ses yeux ; car, par les mérites de son sang, il nous a remis nos péchés, et nous a communiqué surabondamment les richesses de sa grâce (Ep 1, 6). Tel fut l'effet du pacte de Jésus-Christ avec son Père : le Seigneur nous a pardonné nos fautes et nous a reçus dans son amitié, en considération des souffrances et de la mort de son Fils bien-aimé.

C'est dans ce sens que l'Écriture appelle Jésus-Christ Médiateur du Nouveau Testament (He 9, 15). Dans nos Saints Livres, le mot Testament se prend en deux sens : celui de pacte, ou d'accord entre deux parties qui étaient en opposition, et celui de promesse, ou de disposition de dernière volonté, par laquelle on transmet son bien à des héritiers, disposition qui ne devient irrévocable que par la mort du testateur. Nous parlerons plus loin, à la section IV de ce chapitre, du Testament considéré comme promesse. Ici, il ne s'agit que du Testament considéré comme pacte, tel que l'entend l'Écriture lorsqu'elle dit que Jésus-Christ est le Médiateur du Nouveau Testament.

Le péché avait rendu l'homme débiteur envers la Justice divine et ennemi de Dieu. Le Fils de Dieu vint sur la terre, se revêtit de la chair humaine, et, dès qu'il fut tout à la fois Dieu et Homme, se fit Médiateur entre l'homme et Dieu, agissant comme Dieu et comme Homme. Afin de rétablir la paix entre eux, en obtenant pour l'homme la grâce de Dieu, il offrit de payer à la justice de Dieu, au prix de son sang et de sa mort, la dette de l'homme. Cette merveilleuse réconciliation avait été figurée d'avance, sous l'Ancien Testament, dans tous les sacrifices qui se faisaient alors, et dans tous les symboles que Dieu avait ordonnés, tels que le tabernacle, l'autel, le voile, le chandelier d'or, l'encensoir, et l'arche qui renfermait le rameau d'Aaron et les tables de la Loi. Tous ces objets étaient des signes et des figures de la rédemption promise. Comme cette rédemption devait s'accomplir par le sang de Jésus-Christ, Dieu avait prescrit que le sang des animaux, représentant celui de l'Agneau divin, fût versé dans tous les sacrifices, et que tous les objets symboliques que nous venons de mentionner fussent arrosés de ce sang (He 9, 18).

Le premier Testament, c'est-à-dire l'alliance, le pacte, ou la médiation, qui se fit dans l'Ancienne Loi, et qui représentait la médiation de Jésus-Christ dans la Loi Nouvelle, fut scellé par le sang des veaux et des boucs, que Moïse prit avec de la laine rouge et de l'hysope (He 9, 19). La laine rouge était aussi une figure de notre Sauveur : comme la laine est naturellement blanche, et qu'elle ne devient rouge que par la teinture, de même Jésus, blanc par sa nature et par son innocence, parut tout rougi de son sang sur la croix, où il fut supplicié comme un malfaiteur. Ainsi s'est vérifié ce que l'Épouse des Cantiques disait de lui : "Mon Bien-Aimé éclate par sa blancheur et par sa rougeur" (Ct 5, 10). L'hysope, qui est une plante basse, marquait l'humilité de Jésus-Christ.

Le texte continue en ces termes : "Moïse ayant pris du sang des victimes, en jeta sur le livre où l'alliance était écrite, et sur tout le peuple, en disant : "C'est le sang du Testament que Dieu a fait pour vous. Il jeta encore du sang sur le tabernacle et sur tous les vases sacrés. Enfin, selon la Loi, presque tout se purifie avec le sang et les péchés ne sont pas remis sans effusion de sang. (He 9, 19-22), En parlant ainsi aux Hébreux, l'auteur sacré a voulu répéter plusieurs fois le mot de sang, afin d'imprimer dans l'esprit et dans le cœur de tous les hommes que, sans le sang de Jésus-Christ, il n'y aurait aucun espoir de pardon. Et comme, sous l'Ancienne Loi, le sang des victimes purifiait les Hébreux de la tache extérieure des fautes qu'ils commettaient contre la Loi, et leur remettait la peine temporelle que la Loi imposait, de même, sous la Loi Nouvelle, le sang de Jésus-Christ nous lave de la tache intérieure de nos péchés, suivant l'expression de saint Jean (Ap 4, 5), et il nous délivre de la peine éternelle de l'enfer.

Dans le présent contexte, il convient de reprendre ce qui a été dit plus haut, au Chapitre VII, section II. Le Pontife de l'Ancienne Loi entrait par le tabernacle dans le Saint des Saints et, au moyen de l'aspersion du sang des animaux, il purgeait les délinquants de la tache extérieure qu'ils avaient contractée et de la peine temporelle seulement. Pour obtenir la rémission de la culpabilité et de la peine éternelle, il était absolument nécessaire aux Hébreux d'avoir la contrition avec la foi et l'espérance dans le Messie futur, qui devait mourir pour procurer aux hommes le pardon de leurs péchés ; mais Jésus-Christ, le Pontife de la Loi Nouvelle, par un tabernacle plus grand et plus parfait, c'est-à-dire par son corps adorable, offert en sacrifice sur la croix, est entré dans le sanctuaire du ciel, qui nous était fermé et qu'il nous a ouvert par la rédemption.

Ensuite, pour porter à espérer le pardon de toutes nos fautes, en mettant notre confiance dans les mérites de notre Sauveur, le texte ajoute que, si le sang des animaux offerts en sacrifice avait la vertu d'ôter les souillures légales, à bien plus forte raison le sang de Jésus-Christ, qui s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, doit purifier notre conscience des œuvres mortes et nous rendre capables de servir Dieu comme il convient. Notre divin Rédempteur s'est offert lui-même à Dieu,

pur de toute tache, sans aucune ombre de faute ; autrement, il n'eût pas été un digne médiateur, propre à réconcilier Dieu avec l'homme pécheur, et son sang n'eût pas eu la vertu de purifier notre conscience des œuvres mortes, c'est-à-dire des péchés, qui sont des œuvres mortes, ou sans mérites, et des œuvres de mort, dignes des peines éternelles. Le Seigneur ne nous pardonne qu'à la condition que nous emploierons le reste de notre vie à le servir et à l'aimer.

Voilà pourquoi, conclut notre passage de la Lettre aux Hébreux, Jésus-Christ est le Médiateur du Nouveau Testament. Ainsi, notre Rédempteur, poussé par l'amour immense qu'il nous portait, a voulu nous racheter de la mort éternelle au prix de son sang ; c'est par ce moyen qu'il nous a obtenu de Dieu le pardon de nos péchés, sa grâce en cette vie, et l'éternelle félicité en l'autre, si nous le servons fidèlement jusqu'à la mort. Tel fut le Testament, médiation ou pacte, entre Jésus-Christ et Dieu son Père, en vertu duquel le pardon et le salut nous furent promis. (Cf. He 9 passim.)

Cette promesse du pardon qui devait nous être accordé en considération des mérites du sang de Jésus-Christ, nous a été confirmée par notre Sauveur lui-même, la veille de la mort lorsqu'il dit en instituant le sacrement de l'Eucharistie : "Ceci est mon Sang, le Sang de la Nouvelle Alliance, qui sera répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés" (Mt 26, 28). Par le mot "répandu", il annonçait que son sacrifice était prochain, et qu'il devait y laisser son sang, non en partie, mais entièrement, pour expier nos péchés et nous en obtenir le pardon. Notre-Seigneur a voulu ensuite que ce divin sacrifice se renouvelât tous les jours, à chaque Messe qui serait célébrée, afin que son sang intercédât continuellement en notre faveur.

C'est pour cela que Jésus-Christ fut appelé Prêtre selon l'ordre de Melchisédech (Ps 109, 4). Aaron offrit des sacrifices d'animaux, tandis que le sacrifice de Melchisédech fut de pain et de vin, figure du Sacrifice de l'autel. Notre Sauveur institua cet auguste mystère lors de la dernière cène, en offrant à Dieu, sous les espèces du pain et du vin, son corps et son sang, qu'il devait sacrifier le lendemain dans sa passion, pour continuer ensuite à les offrir tous les jours par la main des prêtres, renouvelant sans cesse par leur ministère le Sacrifice de la croix.

La Lettre aux Hébreux explique pourquoi David appelle Jésus-Christ, non seulement Prêtre, mais Prêtre éternel. La mort mettait fin au sacerdoce des anciens Pontifes ; mais, comme Jésus-Christ demeure éternellement, son sacerdoce est éternel (He 7, 24). Et si l'on demande comment Notre-Seigneur continue dans le ciel l'exercice de son sacerdoce, le texte sacré fournit les réponses au verset suivant : "Du fait qu'il demeure pour l'éternité, il a un sacerdoce éternel" (He 7, 25). Le grand Sacrifice de la croix, représenté et perpétué par le Sacrifice de l'autel, ne cesse pas d'avoir la vertu de sauver tous ceux qui, dûment disposés par la foi et les bonnes œuvres, s'approchent de Dieu par l'entremise de Jésus-Christ. Ce sacrifice, disent

saint Ambroise et saint Augustin, le Fils de Dieu continue comme homme de l'offrir pour nous à son Père, ne cessant point de faire dans le ciel, comme il le faisait sur la terre, l'office de notre Avocat et Médiateur, et même de notre Pontife, office qui consiste à intercéder en notre faveur, suivant les dernières paroles du texte.

Saint Jean Chrysostome dit que les plaies de Jésus-Christ sont autant de bouches ouvertes, pour implorer de Dieu le pardon de nos péchés. C'est bien ce qu'affirme l'Écriture lorsqu'elle indique que son précieux sang parle bien plus efficacement en demandant miséricorde pour nous que celui d'Abel en réclamant la vengeance divine contre Caïn (He 12, 22). On lit dans les révélations de sainte Marie-Madeleine de Pazzi que Dieu lui adressa un jour ces paroles : "Ma justice s'est changée en clémence par la vengeance qu'a prise sur la chair innocente de mon Fils. Son Sang ne me crie pas vengeance comme celui d'Abel ; il ne demande que miséricorde et, à sa voix, ma justice ne peut résister ; le sang de Jésus lui lie les mains, de sorte qu'elle ne peut plus les lever pour punir les péchés comme auparavant."

Le Seigneur nous avait promis la rémission de nos péchés et la vie éternelle ; mais, remarque saint Augustin, il a fait pour nous plus qu'il avait promis. Pour nous accorder le pardon et le paradis, il n'en eût rien coûté à Jésus-Christ ; mais, pour nous racheter, il a dû donner son sang et sa vie.

L'apôtre saint Jean nous exhorte à fuir le péché ; mais, de peur que nous perdions la confiance envers Dieu, à cause des fautes que nous avons commises, il nous en fait espérer le pardon, pourvu que nous ayons la ferme résolution de n'y plus retomber. À cet effet, il nous dit que nous avons affaire à Jésus-Christ qui, non seulement est mort pour nous pardonner, mais de plus, après sa mort, s'est fait notre Avocat auprès de Dieu son Père (1 Jn 2, 1). Nos péchés, selon la justice, méritent la disgrâce de Dieu et la damnation éternelle ; mais la passion du Sauveur réclame pour nous la grâce et le salut, et cela en toute justice. Car le Père éternel, en considération des mérites de son Fils, lui a promis de nous pardonner et de nous sauver, dès que nous sommes disposés à recevoir sa grâce et à observer ses commandements, selon ce que dit l'Écriture (He 5, 9). Ainsi, Jésus-Christ, en mourant sur la croix consumé de douleurs, a obtenu le salut éternel à tous ceux qui observent sa loi. De là cette exhortation : Courons avec ardeur, armés de courage et de patience, au combat contre les ennemis de notre salut, en tenant toujours les yeux fixés sur Jésus crucifié, qui, renonçant à une vie de plaisirs sur la terre, a préféré d'y passer ses jours dans des travaux pénibles, terminés par une mort pleine de douleurs et d'opprobres et a voulu accomplir ainsi l'œuvre de notre rédemption (He 12, 1-2). Ô précieux Sans de mon Sauveur, vous êtes mon espérance; purifiez un pauvre pécheur qui se repent de ses fautes ! Mon Jésus ! mes ennemis, après m'avoir entraîné à vous offenser, me disent que je n'ai plus rien à espérer de vous, qu'il n'y a plus de salut pour moi (Ps 3, 3). Mais au contraire, plein de confiance dans le sang que vous avez répandu pour moi, je vous dirai avec David que vous

êtes mon refuge (Ps 3, 4). Mes ennemis cherchent à me troubler, en disant qu'après tant de péchés, si je recours à vous, je serai repoussé ; mais saint Jean me rassure par votre promesse de ne point rejeter celui qui revient à vous (Jn 6, 37). Je recours donc à vous avec une entière confiance. Vous, mon Sauveur, qui avez répandu tout votre sang avec tant de douleur et tant d'amour pour ne pas me voir perdu à jamais, ayez pitié de moi, pardonnez-moi et sauvez-moi !

### **III - De l'espérance que nous avons en Jésus-Christ d'obtenir la persévérance finale**

Pour persévérer dans le bien, nous ne devons pas nous fier aux résolutions que nous avons prises, ni aux promesses que nous avons faites à Dieu. Dès que nous comptons sur nos propres forces, nous sommes perdus. C'est dans les mérites de Jésus-Christ que nous devons placer toute notre espérance pour nous maintenir dans l'état de grâce ; son secours nous fera persévérer jusqu'à la mort, fussions-nous combattus par toutes les puissances de la terre et de l'enfer. Quelquefois, sans doute, nous nous trouverons tellement abattus et assaillis de tant de tentations que notre ruine nous paraîtra presque inévitable ; gardons-nous alors de perdre courage et de nous abandonner au désespoir ; recourons à Jésus crucifié, et il nous empêchera de tomber.

Le Seigneur permet que les saints eux-mêmes aient quelquefois à subir de pareilles tempêtes. Saint Paul assure que les afflictions et les craintes qu'il souffrit en Asie étaient telles qu'il avait pris du dégoût pour la vie (2 Co 1, 8). L'Apôtre déclare ainsi ce qu'il était selon ses propres forces, pour nous apprendre que Dieu nous laisse de temps en temps dans la désolation, afin que nous connaissions notre misère et que, nous défiant de nous-mêmes, et implorant humblement son assistance, nous obtenions de lui la force qui nous manque pour ne pas succomber (2 Co 1, 9). Il s'exprime plus clairement encore dans un autre endroit, où il dit : "Nous nous sentons opprésés par la tristesse et par les passions, mais sans nous abandonner au désespoir ; nous sommes jetés sur des eaux agitées, mais sans y être submergés ; car le Seigneur, par sa grâce, nous donne la force de résister à tous nos ennemis (2 Co 4, 8). Mais en même temps, l'Apôtre nous recommande de ne jamais oublier que nous sommes fragile, que nous pouvons facilement perdre le trésor de la grâce, et que le moyen de le conserver ne vient pas de nous, mais de Dieu seul (2 Co 4, 7).

Soyons donc fermement persuadés qu'en cette vie nous devons toujours nous garder d'avoir la moindre confiance en ce que nous pouvons faire. Notre arme la plus forte, avec laquelle nous ne manquerons jamais de remporter la victoire dans nos luttes contre l'enfer, c'est la prière. Elle fait la principale force de cette divine armure dont parle saint Paul, en nous recommandant d'en être sans cesse revêtus, pour triompher des ruses de nos ennemis, car, ajoute-t-il, nous n'avons pas à combattre contre les hommes,

créatures de chair et de sang, mais contre les puissances infernales (Ep 6, 11-12). Tâchons de bien comprendre la description que l'Apôtre donne ici de l'armure du chrétien (Ep 6, 14-17).

Que la vérité soit la ceinture de vos reins. - Allusion à la ceinture que les soldats portaient comme une marque de la fidélité qu'ils avaient jurée à leur souverain. La ceinture du chrétien doit être la vérité de la doctrine de Jésus-Christ, suivant laquelle ils sont obligés de réprimer tous les mouvements déréglés, et surtout les mouvements impurs, qui sont les plus dangereux.

Que la justice soit votre cuirasse. - Le chrétien doit avoir pour cuirasse une bonne vie ; sans quoi, il sera incapable de résister aux attaques de ses ennemis.

Que votre zèle à propager l'Évangile de la paix soit vos chaussures. - La chaussure militaire dont un chrétien doit faire usage pour arriver promptement où le bien l'appelle, à la différence de celui qui, allant pieds nus, marche avec peine et lenteur, c'est d'être toujours prêt à pratiquer les saintes maximes de l'Évangile et à les insinuer aux autres par son exemple.

Servez-vous surtout du bouclier de la foi, afin de pouvoir éteindre tous les traits enflammés de Satan. - Le bouclier qui doit protéger le soldat de Jésus-Christ contre les flèches ennemies, lesquelles pénètrent comme le feu, c'est une foi constante, animée par la sainte espérance et principalement par la divine charité.

Prenez encore le casque du salut, et l'épée de la parole de Dieu. - Le casque, selon saint Anselme, c'est l'espérance du salut éternel. Enfin, l'épée de l'esprit doit être la parole sacrée par laquelle le Seigneur nous a promis plusieurs fois d'exaucer nos prières : "Invoque moi et je te répondrai" (Jr 33, 3), "Demandez et vous recevrez" (Mt 7, 7), "Quiconque demande reçoit" (Lc 11, 10).

L'Apôtre termine son tableau par ces paroles remarquables : Invoquant le Seigneur en esprit et en tout temps, par toute sorte de supplications et de prières, et cela avec vigilance, avec instance et persévérance, en priant aussi pour tous les saints (Ep 6, 18). La prière est donc notre arme principale ; c'est par elle que nous obtenons de Dieu la victoire sur toutes nos mauvaises inclinations et sur toutes les tentations de l'enfer. Mais il faut qu'on prie en esprit, c'est-à-dire non seulement de bouche, mais encore de cœur. Il faut en outre prier en tout temps, durant toute la vie ; comme nous avons toujours à combattre, notre prière ne doit jamais cesser. Il faut prier avec instance et persévérance : si la tentation ne cède pas à la première prière, on doit en faire une deuxième, une troisième, une quatrième ; et si elle persiste malgré cela, il faut prier avec gémissements, avec larmes, jusqu'à l'importunité et la violence, comme si nous voulions forcer le Seigneur à nous accorder la grâce de la victoire ; telle est la signification de ces mots.

Enfin, l'Apôtre ajoute pour tous les Saints, ce qui veut dire que nous devons prier, non seulement pour nous, mais encore pour la persévérance de tous les fidèles, spécialement pour celle des prêtres, afin qu'ils travaillent avec zèle et avec fruit à la conversion des infidèles et de tous les pécheurs. Il faut supplier fréquemment Notre-Seigneur, dans nos oraisons, d'éclairer ceux qui sont aussi dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, selon ce que Zacharie annonçait dans son Cantique (Lc 1, 79).

Il est fort utile, pour triompher dans les combats spirituels, de les prévenir dans nos méditations, en nous disposant d'avance à résister de toutes nos forces aux attaques qui peuvent nous surprendre. C'est ainsi qu'on a vu les Saints parler avec douceur ou garder le silence, sans éprouver aucun trouble, en recevant une injure grave, en se voyant tout à coup persécutés avec violence, saisis d'une vive douleur dans le corps ou dans l'âme, en perdant un objet de grande valeur ou une personne chérie. De telles victoires sur soi-même ne s'obtiennent pas ordinairement sans avoir cette fermeté qu'on puise dans une vie bien réglée, dans la fréquentation des sacrements, et dans un continuel exercice de méditations, de lectures spirituelles et de prières. On ne les voit guère chez ceux qui ne sont pas fort attentifs à fuir les occasions dangereuses, ou qui sont attachés aux vanités ou aux plaisirs du monde et pratiquent peu la mortification des sens ; chez ceux, en un mot, qui mènent une vie molle. Saint Augustin enseigne que, dans le combat spirituel, on doit vaincre d'abord le plaisir, et ensuite la douleur. Lorsqu'on est abandonné aux plaisirs sensuels, on résiste difficilement à une passion vive ou à une violente tentation ; et lorsqu'on aime trop l'estime du monde, on ne peut guère essayer un affront grave sans perdre la grâce de Dieu.

Il est vrai que c'est de Jésus-Christ seul, et nullement de nous-mêmes, que nous devons attendre la force nécessaire pour éviter le péché et faire de bonnes œuvres ; mais, pour obtenir cette grâce, il faut que nous prenions grand soin de ne pas nous rendre, par notre faute, de plus en plus faible. Certains défauts dont nous ne tenons pas compte peuvent être cause que la lumière divine nous manque, et que le démon devienne plus fort contre nous. Tels sont, par exemple, le désir de passer dans le monde pour savant ou pour noble, la vanité dans les habits, la recherche des commodités superflues, l'habitude de se piquer de toute parole choquante ou d'un simple manque d'attention, l'envie de plaire au monde au dépens du bien spirituel, la négligence des pratiques de piété par respect humain, les petites désobéissances, les petits murmures, les petites aversions conservées dans le cœur, les légers mensonges, les légères dérisions, le temps perdu en des conversations ou des curiosités inutiles. En un mot, tout attachement aux biens terrestres, tout acte d'amour-propre désordonné, peut servir à notre ennemi pour nous entraîner dans quelque précipice. Par suite de pareilles fautes commises de propos délibéré, Dieu nous privera de ses secours abondants, sans lesquels nous ferons bientôt quelque lourde chute.

Nous nous plaignons de nous trouver plein de sécheresse et de dégoût dans l'oraison, dans la communion, et dans tous les exercices spirituels ; mais, comment Dieu voudrait-il nous faire jouir de sa présence et nous prodiguer les marques de sa tendresse, lorsque nous sommes si avare envers lui et si négligent dans son service ? L'Apôtre nous en avertit : "Celui qui sème peu moissonnera peu" (2 Co 9, 6). Si nous donnons à Dieu tant de déplaisirs, quel droit avons-nous à ses consolations célestes ? Tant que nous ne serons pas entièrement détachés de la terre, nous ne serons jamais tout entiers à Jésus-Christ ; et qui sait où cela nous conduira ? Et cependant, notre Sauveur nous a mérité, par son humilité, la grâce de vaincre l'orgueil ; par sa pauvreté, la force de mépriser les biens terrestres ; par sa patience, le courage de supporter les affronts et les injures. Ah ! s'écrie saint Augustin, où en sommes-nous, si les exemples du Fils de Dieu, et tant de grâces qu'il nous a obtenues, ne peuvent nous guérir de nos vices ? Si, d'un côté, nous laissons refroidir notre amour envers Jésus-Christ, et si nous négligeons de le prier sans cesse de nous secourir, tandis que, de l'autre, nous nourrissons dans notre cœur quelque affection terrestre, il nous sera bien difficile de persévérer dans la bonne voie. Prions donc, prions toujours ; par la prière, nous obtiendrons tout. Ô Rédempteur du monde ! ô mon unique Espérance ! par les mérites de votre passion, délivrez-moi de toute affection impure et de tout ce qui pourrait faire obstacle à l'amour que je vous dois. Faites que je vive entièrement dépouillé de désirs mondains, et que je n'aspire qu'à vous posséder, vous qui êtes le bien suprême, le seul digne d'être aimé. Par vos plaies sacrées, guérissez les infirmités de mon âme, et accordez-moi la grâce de tenir éloigné de mon cœur tout sentiment qui n'est pas pour vous ; c'est à vous que sont dues toutes mes affections. Jésus, mon Amour, vous êtes mon espérance ! Ô douces paroles ! ô douce consolation ! Jésus, mon Amour, vous êtes mon espérance !

#### **IV - De l'espérance que nous avons en Jésus-Christ d'obtenir la félicité éternelle**

Revenons à la Lettre aux Hébreux, où on dit que Jésus-Christ est le Médiateur du Nouveau Testament, afin que, par sa mort, nous recevions l'héritage éternel qu'il nous a promis (He 9, 15). Dans la section II du présent chapitre, on a parlé du Nouveau Testament comme pacte ; ici, il en sera question comme promesse, ou disposition de dernière volonté, par laquelle Notre-Seigneur nous a institués héritiers du royaume des cieux. Or, un testament n'étant valide qu'après la mort du testateur, il était nécessaire que Jésus-Christ mourût, pour que nous pussions, comme ses héritiers, entrer en possession du paradis (He 9, 16-17).

En vertu des mérites de Jésus-Christ, notre Médiateur, nous avons reçu la grâce d'être élevés, par le Baptême, à la dignité d'Enfants de Dieu, tandis que les Hébreux, dans l'Ancien Testament, quoiqu'ils fussent le peuple élu de Dieu, n'étaient cependant que ses serviteurs (cf. Ga 4, 24). La première

médiation eut lieu sur le mont Sinäï, lorsque Dieu promit aux Hébreux, par l'entremise de Moïse, l'abondance des biens temporels, s'ils observaient la loi qu'il leur donnait. Quant aux chrétiens, écoutons saint Paul : "Vous, mes frères, à la manière d'Isaac, vous êtes mes enfants de la promesse" (Ga 4, 28). Si donc, nous chrétiens, nous sommes les enfants de Dieu, il s'ensuit, toujours d'après l'Apôtre, que nous sommes aussi ses héritiers; car tous les enfants doivent avoir part à l'héritage paternel; et l'héritage auquel nous avons droit - cohéritiers de Jésus-Christ - c'est la gloire éternelle du paradis, que Jésus-Christ nous a méritée par sa mort (Rm 8, 17).

Cependant, saint Paul ajoute aussitôt une condition. Il est vrai qu'en vertu du titre d'enfants de Dieu, que notre Sauveur nous a acquis au prix de son sang, nous avons droit au paradis ; mais cela s'entend, si nous correspondons fidèlement à la grâce par la pratique des bonnes œuvres, et surtout par la patience. C'est pourquoi l'Apôtre dit que, pour obtenir la gloire éternelle comme Jésus-Christ l'a obtenue, nous devons souffrir sur la terre comme Jésus-Christ y a souffert (Rm 8, 17). Il marche en avant comme notre Chef avec sa croix; c'est sous cette bannière que nous devons le suivre, chacun portant sa croix, ainsi qu'il nous l'a déclaré lui-même par ces paroles : "Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive" (Mt 16, 24).

L'Apôtre nous exhorte ensuite à souffrir avec constance, soutenus comme nous le sommes par l'espérance du ciel ; il nous assure que la gloire qui nous attend dans l'autre vie, sera incomparablement plus grande que le mérite de toutes nos souffrances d'ici-bas, si nous les supportons avec résignation à la volonté de Dieu (Rm 8, 18). Quel indigent serait assez insensé pour ne pas donner avec joie tous ses haillons pour acquérir un grand royaume ? Nous ne jouissons pas à présent de cette gloire, parce que nous ne sommes pas encore sauvés, n'ayant pas encore terminé notre vie dans la grâce de Dieu; mais ce qui doit nous sauver, continue saint Paul, c'est l'espérance dans les mérites de notre Rédempteur. Il ne manquera pas de nous accorder toutes les grâces dont nous avons besoin pour nous sauver, si nous lui sommes fidèles, et si nous persévérons à les lui demander, vu la promesse qu'il a faite d'exaucer quiconque le prie (Lc 11, 10). On me dira peut-être: Je ne crains pas que Dieu refuse de m'exaucer, si je le prie ; mais je crains de ne pas savoir prier comme il faut. Saint Paul répond qu'on ne doit pas craindre cela non plus, car, lorsque nous prions, Dieu vient lui-même au secours de notre faiblesse, et nous fait prier de manière à être exaucés (Rm 8, 26). L'Esprit-Saint prie pour nous, c'est-à-dire, selon saint Augustin, nous fait prier.

L'Apôtre augmente encore notre confiance en disant que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu (Rm 8, 28). Il nous fait entendre par là que les opprobres, les maladies, la pauvreté, les persécutions, ne sont point des disgrâces, comme le pensent les gens du monde; car Dieu les fait tourner au bien et à la gloire de ceux qui les supportent avec patience. Saint Paul dit

enfin que le Seigneur a prédestinés ses élus pour être conformes à l'image de son divin Fils (Rm 8, 29). Par ces paroles, il veut nous persuader que, pour nous sauver, il faut que nous prenions la résolution de tout souffrir plutôt que de perdre la grâce de Dieu; car nul ne peut être admis à la gloire des Bienheureux si, au jour du jugement, sa vie ne se trouve pas avoir été conforme à celle de Jésus-Christ.

Mais, de peur que cette sentence ne décourage les pécheurs et ne les jette dans le désespoir au souvenir des fautes qu'ils ont commises, saint Paul les rassure en disant que le Père éternel n'a pas voulu pardonner à son propre Fils, qui s'était offert à expier nos péchés, et qu'il l'a livré à la mort sans miséricorde, afin de pouvoir pardonner aux pécheurs. Et pour accroître encore la confiance de ceux qui se repentent, il ajoute : "Qui donc le condamnera ? Le Christ Jésus qui est mort ?", comme s'il disait : Pécheurs, vous qui détestez vos fautes, pourquoi craignez-vous d'être condamnés à l'enfer ? Dites-moi : qui est-ce qui doit vous juger ? n'est-ce pas Jésus-Christ ? Et comment pouvez-vous craindre d'être condamnés à la mort éternelle par ce tendre Sauveur, qui, pour n'avoir pas à vous condamner, a voulu se condamner lui-même au supplice ignominieux de la croix ? (Cf. Rm 8, 31-34). Ce langage s'adresse, bien entendu, à ceux qui, pénétrés d'un sincère regret, ont purifié leurs âmes dans le sang de l'Agneau sans tache, suivant l'expression de saint Jean (Ap 7, 14). Mon Jésus ! quand je considère mes péchés, j'ai honte de vous demander le ciel, après y avoir tant de fois renoncé en votre présence pour des plaisirs indignes et fugitifs. Mais, quand je vous vois attaché à cette croix, je ne puis m'empêcher d'espérer le paradis, sachant que vous avez voulu mourir sur ce gibet douloureux pour expier mes péchés et m'obtenir le bonheur céleste que j'ai méprisé. Ah ! mon doux Rédempteur, j'ai la confiance que, par les mérites de votre mort, vous m'avez déjà pardonné les offenses que je vous ai faites ; je m'en suis repenti, et maintenant encore je voudrais en mourir de douleurs. Hélas ! comment ne pas penser que, quoique vous m'avez pardonné, il sera toujours vrai que j'ai eu l'ingratitude de vous causer ces graves déplaisirs, à vous qui m'avez tant aimé ! Malheureusement, ce qui est fait, est fait. Au moins, Seigneur, pour le temps qu'il me reste à vivre, je veux vous aimer de toutes mes forces, je ne veux plus aimer que vous, je veux être tout à vous, tout entier et pour toujours. Mais c'est à vous de faire qu'il en soit ainsi : détachez-moi de tous les objets terrestres, et donnez-moi les lumières et la force dont j'ai besoin pour ne plus chercher que vous, mon unique Bien, mon unique Amour, mon Tout !

Et vous, ô Marie, qui êtes l'espérance des pauvres pécheurs, vous devez m'aider par vos prières; priez donc, ô ma Mère, priez pour moi, et ne cessez pas de prier que vous ne me voyiez tout à Dieu !

SUR LA PATIENCE QUE NOUS DEVONS PRATIQUER À LA SUITE DE JÉSUS-CHRIST  
POUR PARVENIR AU SALUT

**I - Il est nécessaire de souffrir, et de souffrir avec patience**

Parler de patience et de souffrance, c'est tenir un langage dont n'usent guère les personnes qui aiment le monde, et qu'elles n'entendent même pas ; il n'est à la portée et à l'usage que des âmes qui aiment Dieu. "Seigneur ! disait saint Jean de la Croix à Jésus-Christ, je ne vous demande pas autre chose que de souffrir et d'être méprisé pour vous." Sainte Thérèse s'écriait souvent : "Mon Jésus! ou souffrir ou mourir !" et sainte Marie-Madeleine de Pazzi : "Souffrir, et ne pas mourir !" Ainsi parlent les âmes éprises d'amour pour Dieu ; c'est qu'elles savent qu'on ne peut donner à Dieu une preuve plus certaine de son amour qu'en souffrant de bon cœur pour lui plaire. Telle est aussi la plus grande preuve que Jésus-Christ nous ait donnée de son amour pour nous. Comme Dieu, il nous a témoigné de son amour en nous créant, en nous comblant de biens, en nous appelant à partager la gloire dont il jouit; mais rien ne montre mieux combien il nous aime que la charité qu'il a eue de se faire homme et de s'assujettir pour nous à une vie si pénible et à une mort si pleine de douleurs et d'ignominies. De notre côté, comment pouvons-nous montrer notre amour envers ce tendre Sauveur ? Est-ce en menant une vie remplie de plaisirs et de jouissances terrestres ?

Gardons-nous de penser que Dieu jouisse de nos souffrances; il n'est pas d'une humeur si cruelle qu'il se plaise à voir les douleurs et à entendre les gémissements de ses créatures. C'est un Maître d'une bonté infinie, qui ne désire que de nous voir pleinement satisfaits et heureux ; il est toute douceur, toute affabilité, toute compassion envers ceux qui l'invoquent (Ps 85, 5). Mais notre malheureux état de pécheurs et la reconnaissance que nous devons à Jésus-Christ exigent que nous renoncions, pour son amour, aux plaisirs d'ici-bas, et que nous embrassions de bon cœur la croix qu'il nous donne à porter en cette vie, pour le suivre dans la voie où il nous précède, chargé d'une croix beaucoup plus pesante que la nôtre ; tout cela, afin de nous faire jouir, après notre mort, d'une vie bienheureuse qui ne finira jamais. Dieu n'aime donc point à nous voir souffrir ; mais, comme il est la souveraine Justice, il ne peut laisser nos fautes impunies ; c'est pourquoi, afin que nos fautes soient expiées et que nous parvenions un jour à la félicité éternelle, il veut qu'en souffrant avec résignation, nous purgions nos consciences et méritions d'être éternellement heureux. Quel ordre de choses plus beau et plus doux que la divine Providence eût-elle pu inventer pour que la justice fût satisfaite et que nous fussions en même temps sauvés et heureux ?

Nous devons donc mettre toutes nos espérances dans les mérites de Jésus-Christ, et attendre de lui tous les secours dont nous avons besoin pour vivre saintement et nous sauver; nous ne pouvons douter que son désir ne soit de nous voir parvenir à la sainteté (1 Th 4, 3). Tout cela est vrai ;

cependant, nous ne devons pas négliger de faire ce qui dépend de nous pour réparer les injures dont nous sommes coupables envers Dieu, et pour mériter la vie éternelle au moyen des bonnes œuvres. C'est ce qu'indique l'Apôtre, lorsqu'il dit : "J'accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ" (Col 1, 24). S'ensuit-il que la passion de Jésus-Christ ait été incomplète, et qu'elle n'ait pas suffi elle seule pour nous sauver ? Non, certainement ; elle fut entière et complète quant à sa valeur, et plus que suffisante pour sauver tous les hommes ; néanmoins, pour que ses mérites nous soient appliqués, dit saint Thomas, nous devons coopérer de notre côté, en souffrant patiemment les croix que le Seigneur nous envoie, afin de nous rendre conformes à Jésus-Christ, notre Chef, selon ce que le même Apôtre écrivait aux Romains : "Ceux qu'il a discernés, il les a aussi prédestinés à reproduire l'image de son Fils, afin qu'il soit l'aîné d'une multitude de frères" (Rm 8, 29). Il faut toutefois ne jamais perdre de vue, comme le Docteur Angélique nous en avertit, que toute la vertu qu'ont nos œuvres, expiations, pénitences, leur est communiquée par les mérites de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'on répond à ceux qui prétendent que nos pénitences font injure à la passion du Sauveur, comme si elle n'eût pas été suffisante pour expier nos fautes.

Nous disons qu'afin de pouvoir participer aux mérites de Jésus-Christ, il est nécessaire que nous nous efforcions d'observer les commandements de Dieu, jusqu'à nous faire violence pour ne pas céder aux tentations de l'enfer ; c'est ce que Notre-Seigneur nous fait entendre lorsqu'il déclare que le royaume des cieux souffre violence, et que ce sont les violents qui l'emportent (Mt 11, 12). Il faut, dans les occasions, se faire violence à soi-même, et mortifier ses sens, pour n'être pas vaincu par l'ennemi. Si l'on se trouve coupable de quelque faute, dit saint Ambroise, on doit faire violence au Seigneur, par les prières et les larmes, pour obtenir son pardon. Le même Saint ajoute, pour nous encourager : Ô heureuse violence, que Dieu ne punit point avec colère, mais qu'il accueille avec miséricorde ! Il dit encore que, plus cette sorte de violence est grande, plus elle est agréable à Jésus-Christ. Et il conclut en affirmant que nous devons d'abord régner sur nous-mêmes, en domptant nos passions, pour pouvoir un jour conquérir le ciel, que notre Sauveur nous a mérité. Il faut donc se faire violence, soit pour souffrir les contrariétés ou les persécutions, soit pour vaincre les tentations et les mauvais penchants.

Le Seigneur nous avertit que, pour ne point perdre notre âme, nous devons nous tenir prêts à subir toutes les épreuves, et même à mourir, quand cela est nécessaire ; mais il promet en même temps de combattre pour quiconque est ainsi disposé, et de renverser ses ennemis (Si 4, 28). Saint Jean a vu devant le trône de Dieu une grande multitude de Saints, vêtus de robes blanches, car rien de souillé ne peut entrer dans le ciel, et tous portant à la main des palmes, symbole du martyre (Ap 7, 9). Quoi ! les Saints sont-ils donc tous martyrs ? Oui, tous les adultes qui se sauvent, doivent être au moins martyrs de patience, en résistant aux attaques du démon et aux appétits déréglés de

la chair. Les plaisirs charnels entraînent en enfer une foule innombrable d'âmes ; il faut qu'on prenne la résolution de les mépriser avec une constance invincible. Soyons persuadés que, si l'âme ne subjugue le corps, ce sera le corps qui subjuguera l'âme.

Il faut donc, je le répète, il faut se faire violence pour se sauver. Mais, dira quelqu'un, je n'en suis pas capable, si Dieu ne me fortifie pas sa grâce. Saint Ambroise lui répond : Vous dites bien : si vous regardez vos propres forces, vous ne pouvez rien ; mais, si vous mettez votre confiance en Dieu, en le priant de vous aider, il vous donnera la force de résister à tous vos ennemis du monde et de l'enfer. Toutefois, cela ne se peut faire sans souffrir, il n'y a aucun moyen d'échapper à cette nécessité. L'Écriture même nous le déclare : Si nous voulons entrer dans la gloire des Élus, il faut auparavant que nous supportions avec patience beaucoup de tribulations et de peines (Ac 14, 21). Aussi, comme saint Jean contemplait la gloire des Saints dans le ciel, il lui fut dit : "Voilà ceux qui sont venus ici après avoir passé par la grande tribulation, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau" (Ap 7, 14). Il est donc vrai que tous se trouvaient au nombre des Bienheureux pour avoir été purifiés par le sang de Jésus-Christ, mais aucun d'eux n'était arrivé là qu'après avoir beaucoup souffert en cette vie.

Soyez assurés, écrivait saint Paul à ses disciples, que Dieu est fidèle à ses promesses ; il ne permettra jamais que vous soyez tentés au-dessus de vos forces (1 Co 10, 13). Or, ce que le Seigneur a promis, c'est de nous donner son secours pour vaincre toutes les tentations, pourvu que nous l'invoquions : "Demandez et l'on vous donnera" (Mt 7, 7). Cette parole est infaillible. Des hérétiques ont osé prétendre que Dieu commande des choses que nous sommes dans l'impossibilité d'observer. Le Concile de Trente, en condamnant cette détestable erreur, répond que Dieu n'ordonne rien d'impossible ; quand il ordonne, il nous avertit de faire ce que nous pouvons, et de demander son secours pour ce que nous ne pouvons pas ; et alors il nous aide à tout accomplir. Si les hommes, dit saint Ephrem, n'ont pas la cruauté de charger leurs bêtes de somme de plus lourds fardeaux qu'elles n'en peuvent porter, à bien plus forte raison Dieu, qui aime tant les hommes, ne souffrira pas qu'ils aient à subir des tentations auxquelles ils ne sauraient résister.

On lit dans l'Imitation de Jésus-Christ : "La croix t'attend partout, il est nécessaire pour toi de prendre patience partout si tu veux avoir la paix. Si tu portes volontiers la croix, elle portera vers la fin désirée." Chacun ici-bas désire la paix et voudrait la trouver sans souffrir, mais cela est impossible dans notre état présent ; il faut souffrir, en quelque lieu que nous portions nos pas, nos croix nous attendent partout. Comment donc trouverons-nous la paix au milieu de toutes ces croix ? En embrassant avec patience celle qui se présente à nous. Selon sainte Thérèse, la croix semble pesante, fût-elle bien légère, lorsqu'on la traîne malgré soi ; mais, quand on l'embrasse de bon cœur, quelque grande qu'elle soit, on ne la sent pas. Et Thomas à Kempis

affirme que, si quelqu'un porte sa croix avec résignation, elle le conduira au but auquel tout chrétien doit tendre, et qui est de plaire à Dieu en cette vie et de l'aimer éternellement en l'autre.

Le même auteur se demande quel saint a été admis dans le ciel sans qu'il portât le signe de la croix. Et comment pourrait-on y entrer sans croix, si la vie de Jésus-Christ, notre Chef et notre Rédempteur, a été une croix, un martyre continuel ? Ainsi, tandis que Jésus, innocent, saint, Fils de Dieu, a voulu souffrir durant toute sa vie, nous rechercherions les plaisirs et le repos ? Tandis que lui, pour nous enseigner la patience par son exemple, a voulu mener une vie pleine d'ignominies et de souffrances, extérieures et intérieures, nous voudrions nous sauver sans souffrir, ou en souffrant sans patience, ce qui est souffrir doublement, et cela sans fruit et avec un surcroît de châtement ? Mais, comment pourrions-nous penser que nous aimons Jésus-Christ, si nous refusons de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, qui a tant souffert pour l'amour de nous ? Comment pourrions-nous nous glorifier d'être disciples de Jésus crucifié, si nous repoussons ou ne subissons qu'avec répugnance les fruits de la croix, tels que les souffrances, les humiliations, la pauvreté, les douleurs, les maladies et tout ce qui contrarie l'amour-propre ?

## **II - La vue de Jésus crucifié nous console et nous soutient dans les souffrances**

Ne perdons point courage, regardons constamment les plaies de Jésus crucifié ; nous y puiserons les forces nécessaires pour souffrir les maux de cette vie, non seulement avec patience, mais encore avec joie et allégresse, comme ont fait les saints et comme l'annonçait Isaïe : "Vous puiserez de l'eau avec joie aux sources du salut" (Is 12, 3). Suivant le commentaire de saint Bonaventure, les sources du salut sont les plaies de Jésus-Christ. C'est pourquoi le Docteur Séraphique nous engage à tenir sans cesse les yeux de notre cœur fixés sur Jésus mourant en croix, si nous voulons vivre toujours unis à Dieu et conserver en nous la véritable dévotion. La dévotion consiste, selon saint Thomas, dans la disposition à nous conformer en tout à ce que Dieu demande de nous.

Voici la belle instruction que nous donne l'Écriture pour nous maintenir dans une continuelle union avec Dieu et pour supporter patiemment toutes les tribulations. Parlant de Jésus, elle dit : "Songez à celui qui a enduré de la part des pécheurs une telle contradiction, afin de ne pas défaillir par lassitude de vos âmes" (He 12, 3). Pour souffrir avec résignation et en paix les maux présents, il ne suffit pas de penser légèrement, et quelquefois seulement dans l'année, à la passion de Jésus-Christ, il faut y réfléchir souvent et jeter au moins chaque jour un regard sur les peines que Notre-Seigneur a souffertes pour l'amour de nous. Et quelles sont ces peines ? La contradiction que Jésus-Christ essuya de la part de ses ennemis fut telle qu'il devint, ainsi que le Prophète l'avait prédit, le dernier des hommes, un homme de douleurs (Is 53, 3). On alla jusqu'à le faire mourir de

pure douleur, rassasié d'opprobres, sur un gibet réservé aux plus grands scélérats. Et pourquoi notre Sauveur a-t-il voulu endurer tant de tourments et d'outrages ? C'est afin que, voyant tout ce qu'un Dieu a daigné souffrir pour nous donner l'exemple de la patience, nous soyons prêts à tout supporter, sans jamais perdre courage, pour nous délivrer du péché.

Et la Lettre aux Hébreux nous demande ensuite, pour exciter notre ardeur, de songer que Jésus-Christ, dans sa passion, a épuisé pour nous tout son sang dans la violence des tortures. Elle dit aussi que les Saints Martyrs, à l'exemple de leur Roi, ont enduré avec constance les lames ardentes, les ongles de fer, qui leur ont déchiré jusqu'aux entrailles. Mais vous, ajoute-t-elle, vous n'avez pas encore donné une goutte de votre sang pour Jésus-Christ, bien que vous soyez obligés d'être toujours prêts à sacrifier même votre vie plutôt que d'offenser Dieu (cf. He 12, 4 et 11, 37-38). Telles étaient les dispositions de saint Edmond : "Je sauterais sur un bûcher ardent plutôt que de commettre un péché contre mon Dieu." Et saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, disait : "Si je devais endurer tous les corporels de l'enfer ou commettre un péché, je choiserais l'enfer."

Durant toute notre vie, le lion infernal ne cesse de tourner autour de nous, cherchant à nous dévorer. Pour résister à ses attaques, saint Pierre nous engage à nous armer du souvenir continu de la passion de Jésus-Christ (1 P 4, 1). En effet, dit saint Thomas, le seul souvenir de la passion est une puissante défense contre toutes les tentations de l'enfer. Si Notre-Seigneur eût connu pour nous un autre moyen de salut, préférable à celui des souffrances, il nous l'aurait indiqué ; mais, en marchant devant nous avec sa croix sur les épaules, il nous a montré que, le meilleur moyen pour parvenir au salut, c'est de souffrir avec patience et résignation ; et il a voulu nous en donner lui-même un exemple dans sa personne.

Saint Bernard dit qu'en voyant les grandes afflictions de Jésus crucifié, nous devons trouver les nôtres légères. Il demande si quelque chose peut nous paraître dur quand nous considérons les peines endurées par notre divin Maître. Saint Elzéar, interrogé un jour par sa vertueuse épouse, sainte Delphine, comment il supportait tant d'injures avec un esprit si tranquille, il répondit : "Quand je reçois des injures, je pense à celles de mon Sauveur, et je ne perds point de vue cette pensée jusqu'à ce que je me retrouve tout à fait dans le calme."

Lorsqu'une âme désire plaire à Jésus-Christ, dit encore saint Bernard, les outrages qu'elle reçoit, loin de l'affliger, lui sont agréables. Qui, en effet, ne sera pas disposé à embrasser avec joie les opprobres et les persécutions, s'il considère seulement les outrages que notre Sauveur souffrit au commencement de sa passion, lorsque, dans cette cruelle nuit qu'il passa chez Caïphe, on prit plaisir à lui donner des coups de poing et des soufflet, à lui cracher au visage, et à le tourner en dérision comme un faux prophète en lui bandant les yeux, ainsi que le rapporte saint Matthieu ? (Mt 26, 67).

Comment les Martyrs pouvaient-ils supporter avec tant de patience la cruauté des bourreaux ? On leur déchirait le corps avec le fer, on les brûlait vifs sur des grils... ; n'étaient-ils pas des hommes de chair comme nous, ou étaient-ils devenus insensibles ? Pierre de Blois répond que les Martyrs ne regardaient pas leurs propres plaies, mais celles de leur divin Rédempteur, et qu'ainsi ils sentaient peu la douleur qu'ils éprouvaient ; les tourments ne laissaient pas de les affliger, mais leur amour pour Jésus-Christ les leur faisait mépriser. Il n'est point de souffrance, si violente qu'elle soit, ajoute le même auteur, qu'on n'accepterait avec empressement à la vue de Jésus mort sur la croix.

L'Apôtre nous déclare que, par les mérites de Jésus-Christ, nous avons été enrichis de toutes sortes de biens (1 Co 1, 5). Mais Notre-Seigneur exige que, pour obtenir toutes les grâces que nous désirons, nous ayons recours à Dieu par la prière, et que nous lui demandions de nous exaucer par les mérites de son Fils. Jésus nous promet que, si nous faisons ainsi, son Père nous accordera tout ce que nous lui demanderons (Jn 16, 23). Ainsi faisaient les Martyrs ; quand, dans les tortures, la douleur était fort aiguë, ils recouraient à Dieu, et le Seigneur leur donnait la patience dont ils avaient besoin. Saint Théodore, au milieu de tant de cruautés qu'on exerça sur lui, éprouvant surtout une vive douleur causée par des fragments de poterie rougis au feu, qu'on appliquait sur ses plaies, pria Jésus-Christ de lui donner la force de souffrir cet horrible supplice, et il remporta la couronne du martyr.

Ne craignons donc point les combats que nous avons à soutenir contre le monde et l'enfer ; si nous avons toujours soin de recourir à Jésus-Christ par la prière, il nous procurera tous les biens désirables, la patience dans les épreuves, la persévérance, et enfin une bonne mort.

### **III - La passion du Sauveur fait notre force dans notre dernière lutte**

Ce sont de grandes tribulations que celles qu'on souffre au moment de la mort. Jésus-Christ seul peut nous donner la constance nécessaire pour les supporter avec fruit. C'est alors surtout que nous avons à redouter les attaques de l'enfer ; il s'efforce d'autant plus de nous perdre qu'il nous voit près de notre fin. Rainaldi rapporte de saint Elzéar, qui avait mené une vie si pure, qu'aux approches de sa mort les démons lui livrèrent d'horribles assauts, et qu'il dit alors : "Les tentations infernales sont bien grandes en ce moment, mais Jésus-Christ, par les mérites de sa passion, de leur ôte leur force." Aussi saint François voulut qu'à l'heure de sa mort on lui lût la Passion du Sauveur ; et saint Charles Borromée, se voyant près de mourir, fit placer autour de lui des images représentant la Passion ; c'est en considérant les souffrances de Jésus-Christ qu'il voulut rendre à Dieu son âme bénie.

La Sainte Écriture affirme que le Fils de Dieu a voulu mourir pour nous, afin d'abattre par ce moyen la puissance du démon, qui exerçait l'empire de la mort, de nous soustraire ainsi à sa domination, et de nous délivrer par conséquent de la crainte de la mort éternelle (He 2, 14). Et le texte poursuit : "Il a dû devenir en tout semblables à ses frères... car du fait qu'il a lui-même souffert par l'épreuve, il est capable de venir en aide à ceux qui sont éprouvés" (He 2, 17-18). Le Seigneur a donc daigné prendre toutes les conditions et les infirmités de la nature humaine, hormis toutefois l'ignorance, la concupiscence, et le péché ; et cela à quelle fin ? Pour qu'en éprouvant en lui-même nos misères, il devint plus compatissant envers nous. On connaît beaucoup mieux les maux en les souffrant soi-même qu'en les considérant seulement dans les autres ; l'expérience propre de Jésus devait le rendre plus disposé à nous secourir, lorsque nous sommes tentés en cette vie, et surtout au moment de la mort. C'est à cela que saint Augustin fait allusion dans ce passage que nous avons déjà cité : Jésus-Christ, aux approches de la mort, a voulu sentir la peine d'en être troublé, afin que, si nous éprouvons quelque trouble à notre mort, nous n'aillions pas jusqu'à perdre confiance, puisque nous devons nous souvenir alors que notre Sauveur lui-même est passé par cette épreuve.

Ainsi, dans nos derniers moments, l'enfer mettra tout en œuvre pour nous faire désespérer de la divine miséricorde, en nous remettant devant les yeux tous les péchés de notre vie ; mais le souvenir de la mort de Jésus-Christ nous portera à nous confier en ses mérites et nous ôtera la crainte de la mort, selon ce que dit saint Thomas sur le texte de la Lettre aux Hébreux que nous venons de citer. Voici comment le Docteur Angélique s'exprime : Lorsque nous considérons que le Fils de Dieu a bien voulu souffrir la mort pour nous obtenir le pardon de nos fautes, la crainte de la mort s'éloigne de nous et fait place au désir de mourir. Pour les incrédules, rien n'est plus redoutable que la mort, parce qu'ils la regardent comme la fin de tous les biens ; mais pour nous, la mort de Jésus-Christ nous donne la ferme espérance que, si nous mourons dans la grâce de Dieu, nous passerons de la mort à la vie éternelle. Saint Paul nous montre combien cette espérance est fondée, en disant que le Père éternel a livré son propre Fils à la mort par tous les hommes, et que par là il leur a tout donné (Rm 8, 32). Nous ayant donné son propre Fils, Dieu ne peut rien nous refuser ; il nous accordera certainement le pardon de nos péchés, la persévérance finale, son amour, une bonne mort, la vie éternelle, et tous les biens.

Si donc le démon cherche à nous troubler, soit dans le cours de la vie, soit à l'heure de la mort, en nous représentant les fautes de notre jeunesse, répondons-lui avec saint Bernard : Ce qui manque en moi-même pour aller en paradis, je le prends dans les mérites de Jésus-Christ, qui a daigné souffrir et mourir précisément pour me procurer la gloire éternelle, dont j'étais indigne. Ajoutons les paroles suivantes de l'Apôtre, paroles bien consolantes pour les pécheurs : "C'est Dieu qui justifie; qui donc nous condamnera ? Le Christ Jésus, celui qui est mort, que dis-je ? ressuscité, qui

est à la droite de Dieu, qui intercède pour nous ?" (Rm 8, 34). Dieu lui-même pardonne nos péchés et nous justifie par sa grâce ; or, si Dieu nous rend justes, qui pourra nous condamner comme coupables ? Est-ce Jésus-Christ qui nous condamnera, lui qui, pour ne pas nous condamner, s'est livré à la mort, et qui continue d'intercéder pour nous devant le trône de son Père ; lui qui a versé son sang pour effacer nos péchés, et nous retirer de la corruption ? (Ga 1, 4).

L'Apôtre vient de nous assurer que le Fils de Dieu, après s'être chargé de nos péchés, et avoir daigné les expier lui-même en mourant pour nous, afin de nous délivrer de ce monde d'iniquités et de nous conduire dans son royaume, s'y fait encore, en attendant, notre Avocat auprès de son Père éternel. Saint Thomas, expliquant ces paroles, dit que, dans le ciel, Jésus-Christ intercède pour nous en présentant à son Père les plaies qu'il a souffertes pour notre amour. Saint Grégoire le Grand ne fait pas difficulté d'affirmer, chose que tous n'osent pas admettre, que notre divin Rédempteur, comme homme proprement, n'a pas cessé de prier, même après sa mort, pour l'Église militante, qui se compose de tous les fidèles sur la terre. Tel est aussi le sentiment de saint Grégoire de Naziance. Saint Augustin dit que Jésus-Christ prie pour nous dans le ciel, non comme demandant pour nous quelque grâce nouvelle, puisqu'il nous a obtenu pendant sa vie tout ce qu'il pouvait nous obtenir, mais comme exigeant de son Père, en vertu de ses mérites, notre salut déjà obtenu et promis.

#### **IV - Confiance et Amour envers Jésus-Christ**

Revenons à la confiance que nous devons avoir en Jésus-Christ relativement au salut. Saint Augustin continue de nous encourager, en disant que ce bon Maître, qui nous a rachetés au prix de tout son sang, ne veut pas que nous nous perdions. Si nos fautes nous séparent de Dieu, et nous rendent dignes d'en être méprisés, notre Sauveur ne saurait mépriser le sang qu'il a répandu pour nous. Suivons donc avec confiance le conseil de la Lettre aux Hébreux : ne cessons point de courir par la patience dans la carrière qui nous est offerte par Jésus-Christ lui-même, notre Maître et notre Modèle, préférant à tout comme lui les souffrances et les humiliations, et persévérant jusqu'au dernier soupir (He 12, 1). Il nous servira peu d'avoir bien commencé, si nous ne continuons pas jusqu'à la fin ; c'est par la patience et la persévérance dans le combat que nous obtiendrons la victoire et la couronne promise au vainqueur.

Cette patience même sera pour nous une cuirasse, qui nous protégera contre les traits de nos ennemis. Mais, comment acquerrons-nous cette vertu ? En tenant constamment, durant la lutte, nos regards sur Jésus crucifié (He 12, 2), qui, comme le remarque saint Augustin, a méprisé tous les biens de la terre pour nous apprendre à les mépriser et à ne pas chercher en eux notre bonheur, mais qui a voulu, au contraire, souffrir tous les maux d'ici-bas, pour nous apprendre à ne pas les craindre. Voilà pourquoi ce divin Maître

s'est soumis lui-même à toutes les misères de cette vie, à la pauvreté, à la faim, à la soif, aux faiblesses, aux ignominies, aux douleurs et jusqu'à la mort de la croix.

Ensuite, par sa résurrection glorieuse, il a voulu nous affermir contre la crainte de la mort ; puisque, si nous lui sommes fidèles jusqu'à notre dernier soupir, nous entrerons alors dans la vie éternelle, qui est exempte de tous les maux et pleine de tous les biens. C'est ce que signifient les paroles du texte sacré, où Jésus-Christ est appelé "l'Auteur et le Consommateur de la foi" (He 12, 2). En effet, comme il est pour nous l'Auteur de la foi, en nous enseignant ce que nous devons croire, et en nous donnant la grâce nécessaire pour le croire, il est aussi le Consommateur de la foi, en nous promettant de nous faire jouir un jour de cette vie bienheureuse que maintenant il nous enseigne à croire. Et afin que nous soyons assurés de l'amour que ce divin Rédempteur nous porte et de la volonté qu'il a de nous sauver, le passage de l'Écriture termine en nous rappelant ce qu'il a fait pour nous : "Jésus, au lieu de la joie qui lui était proposée, endura une croix, dont il méprisa l'infamie" (He 12, 2). Saint Jean Chrysostome, expliquant ces dernières paroles, dit que Jésus-Christ pouvait nous sauver en menant sur la terre une vie douce et heureuse ; mais, pour nous rendre plus certains de son affection, a préféré une vie pénible et une mort ignominieuse, au point d'être condamné comme un malfaiteur et de subir le supplice de la croix.

Tâchons donc, ô âmes reconnaissantes envers Jésus crucifié, tâchons, le reste de notre vie, d'aimer autant que nous le pouvons notre aimable Rédempteur, et de souffrir pour celui qui a daigné tant souffrir pour nous ! Supplions-le sans cesse de nous accorder le don de son saint amour ! Quel bonheur pour nous, si nous parvenons à avoir un ardent amour envers Jésus-Christ ! Un grand serviteur de Dieu, le vénérable Père Vincent Carafa, dans une lettre adressée à quelques jeunes gens zélés et pieux, s'exprimait ainsi : "Pour réformer toute notre vie, nous devons nous adonner entièrement à l'exercice de l'amour divin. La charité envers Dieu, quand elle entre dans un cœur et qu'elle parvient à le posséder, suffit pour le délivrer de toute affection déréglée et le rendre aussitôt pur et docile. Le cœur est pur, dit saint Augustin, lorsqu'il est vide de tout désir terrestre. Saint Bernard disait pareillement : Celui qui aime Dieu, ne souhaite pas autre chose que de l'aimer, et bannit de son cœur tout ce qui n'est pas Dieu. Et ainsi un cœur vide devient un cœur plein, c'est-à-dire, rempli de Dieu, qui apporte avec lui tous les biens. Alors les choses terrestres, ne trouvant plus aucune place dans son cœur, n'ont plus la force de l'entraîner. Quelle force peuvent avoir sur nous les plaisirs de la terre, quand nous jouissons des consolations divines ? Que peut la passion des vains honneurs et des richesses de ce monde, quand nous avons l'honneur d'être aimés de Dieu, et quand nous commençons à posséder les trésors du ciel ? Si donc nous voulons mesurer le progrès que nous avons fait dans les voies de Dieu, examinons celui que nous avons fait dans son amour. Voyons si nous produisons souvent, dans la journée, des actes d'amour envers Dieu, si nous parlons souvent de

l'amour divin, si nous tâchons de l'inspirer aux autres, si nous faisons nos dévotions uniquement pour plaire à Dieu, si nous supportons avec une entière résignation à la volonté divine tout ce qui nous arrive de fâcheux, les maladies, les souffrances, la pauvreté, les mépris, les persécutions. Les Saints disent qu'une âme qui aime véritablement Dieu a besoin d'aimer autant que le corps a besoin de respirer ; car la vie de notre âme, dans le temps comme dans l'éternité, consiste à aimer le Bien suprême, qui est Dieu."

Mais soyons-en persuadés, nous n'arriverons jamais à un haut degré d'amour divin que par le moyen de Jésus-Christ et par une dévotion spéciale envers sa passion, qui nous a fait rentrer en grâce avec Dieu. Tout accès près de lui nous serait fermé, à nous pécheurs, et nous ne serions pas admis à lui demander des faveurs, sans l'entremise de Jésus-Christ : "Par lui nous avons accès auprès du Père" (Ep 2, 18). C'est Jésus qui nous ouvre la porte, dit l'Apôtre, c'est lui qui nous introduit auprès de son Père, et qui, par les mérites de sa passion, nous obtient le pardon de nos péchés et de toutes les grâces que nous recevons. Que nous serions malheureux, si nous n'avions pas Jésus-Christ ! Pourrons-nous jamais assez louer et reconnaître dignement l'amour et la bonté de ce généreux Rédempteur envers nous, pauvres pécheurs, pour qui il a daigné mourir, et qu'il a délivrés par ce moyen de la mort éternelle ? À peine trouverait-on quelqu'un qui consentit à mourir pour un homme juste, tandis que Jésus-Christ a bien voulu donner sa vie pour nous, quand nous étions plongés dans l'iniquité (Rm 5, 7).

Ainsi parle saint Paul. Ensuite il nous assure que, si nous sommes déterminés à aimer Jésus-Christ à tout prix, nous devons en espérer tous les secours dont nous aurons besoins et toutes les faveurs. Voici comment il raisonne : Si, lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils, à bien plus forte raison, étant maintenant réconciliés, nous serons sauvés par ce même Fils (Rm 5, 10). Ceux qui aiment Jésus-Christ doivent donc remarquer ici que c'est faire injure à l'amour que nous porte ce bon Sauveur de craindre qu'il ne leur refuse les grâces nécessaires pour se sauver et se sanctifier. Et afin que nous ne perdions pas confiance à cause de nos péchés, l'Apôtre ajoute que la miséricorde de Dieu est infiniment plus grande que notre indignité. Par ces paroles, il veut nous faire entendre que nous recevons plus de bien du don de la grâce qui nous est acquise par la passion de notre Rédempteur que le péché d'Adam ne nous a fait de mal ; car les mérites de Jésus-Christ ont plus de pouvoir pour nous faire aimer de Dieu que n'en a eu le péché d'Adam pour nous en faire haïr. En un mot, dit saint Léon, nous avons plus gagné par la grâce ineffable de notre Sauveur, que nous n'avions perdu par la malice du démon.

Terminons. Âmes dévotes, aimons Jésus-Christ, aimons ce divin Rédempteur qui mérite tant d'être aimé, et qui nous a tant aimés, et qui a tant fait pour gagner notre amour qu'il semble ne pouvoir rien faire de plus. C'est

assez de savoir que, pour notre amour, il a voulu mourir consumé de douleurs sur une croix. Et non content de ce grand sacrifice, il s'est donné lui-même à nous dans le sacrement de l'Eucharistie, où il nous présente à manger ce même corps qu'il a immolé pour nous sur la croix, et à boire ce même sang qu'il a répandu pour nous dans sa passion. Nous sommes donc coupables d'une extrême ingratitude envers un tel Bienfaiteur, non seulement quand nous l'offensons, mais encore quand nous l'aimons peu, quand nous ne lui consacrons pas tout notre amour. Ô mon Jésus ! que ne puis-je me consumer tout entier pour vous, comme vous vous êtes consumé tout entier pour moi ! Ah ! puisque vous m'avez tant aimé, et que vous m'avez tant obligé à vous aimer, faites maintenant que je ne sois pas ingrat envers vous ! Et je serais bien ingrat, si j'aimais autre chose que vous ! Vous m'avez aimé sans réserve, je veux vous aimer aussi sans réserve. Je laisse tout, je renonce à tout, pour me donner tout à vous, et pour n'avoir dans mon cœur aucun autre amour que le vôtre. De grâce, mon Amour, acceptez-moi, sans vous souvenir de tous les déplaisirs que je vous ai donnés par le passé ; ne voyez en moi qu'une de ces brebis pour lesquelles vous avez répandu votre sang ! Mon cher Sauveur, oubliez toutes les offenses que je vous ai faites ! Punissez-moi selon votre volonté, pourvu que vous m'épargniez le malheur de ne plus pouvoir vous aimer ; disposez de moi comme il vous plaît. Privez-moi de tout, mais mon Jésus, ne me privez pas de vous, qui êtes mon unique bien ! Faites-moi connaître ce que vous demandez de moi ; je veux tout accomplir, moyennant votre grâce. Faites que j'oublie tout, pour ne me souvenir que de vous et de toutes les peines que vous avez endurées pour moi. Faites que je ne pense plus qu'à vous plaire et à vous aimer. Ah ! regardez-moi avec cet amour avec lequel vous m'avez regardé du haut du Calvaire en agonisant pour moi sur la croix, et exaucez-moi ! Je remets en vous toutes mes espérances, ô mon Jésus, mon Dieu, mon Tout !

Ô vierge Sainte, ma Mère et mon Espérance, tendre Marie, recommandez-moi à votre divin Fils, et obtenez-moi la fidélité à l'aimer jusqu'à la mort !

FIN